BnF Gallica

Souvenirs d'une vieille femme / par Mlle S. Ulliac Trémadeure

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Ulliac-Trémadeure, Sophie (1794-1862). Auteur du texte.
Souvenirs d'une vieille femme / par Mlle S. Ulliac Trémadeure.
1861.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

SOUVENIRS

D'UNE

VIEILLE FEMME

Lm 19920

m*R84851 8

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Scènes du Monde réel. Nouvelles. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr.

Secrets du Foyer domestique. 1 vol. in-18 jésus, illustré de 6 jolies lithographies. 3 fr.

La Maîtresse de maison. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Les jeunes Naturalistes; entretiens familiers sur les *animaux*, les *végétaux* et les *minéraux*. 5e édit. 2 vol. in-18, ornés de 32 vignettes. 6 fr.

Emilie, ou la jeune Fille auteur, ouvrage pour les jeunes personnes 3e édition. 1 vol. in-12, vignettes. 3 fr.

Les jeunes Artistes, nouvelles sur les beaux-arts. 5e édition. 1 vol. in-12, vignettes. 3 fr.

Contes aux jeunes Naturalistes sur les animaux domestiques. 5e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes. 3 fr.

Les jeunes Savants. 2 forts vol. ornés de 100 vignettes (*Sous presse.*)

Claude, ou le Gagne-Petit, *ouvrage couronné.* 1 vol. in-12, 4 vignettes. 3 fr.

Etienne et Valentin, ou Mensonge et Probité, *ouvrage couronné.* 3e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes. 3 fr.

Contes aux jeunes Agronomes. 6e édition. 1 vol. in-12, 4 vignettes. 3 fr.

Le petit Bossu. 1 vol. in-18 jésus. 1 fr.

708. — PARIS. IMP. DE CH. BONNET ET COMP., 42, RUE VAVIN.

SOUVENIRS

D'UNE

VIEILLE FEMME

PAR

Mlle S. ULLIAC TRÉMADEURE

Qu'as-tu que tu n'aies reçu?
SAINT PAUL.

***

PARIS
E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR
15, RUE TRONCHET (PRÈS LA MADELEINE)
1861

Tous droits réservés.

SOUVENIRS

D'UNE

VIEILLE FEMME

LIVRE V

LES COURONNES

I

Il y a loin de l'extrémité de la rue des Postes la rue Royale-Saint-Honoré. Pendant le trajet, fait à pied, car les omnibus n'existaient pas encore, et j'étais bonne marcheuse, je fus tentée plusieurs fois de revenir sur mes pas, tant la pen-

sée de la visite que j'allais faire m'intimidait.

J'arrive enfin, et je demande au vieux domestique qui est venu m'ouvrir la porte d'annoncer mademoiselle Ulliac, fille du colonel Ulliac. A l'instant je fus introduite. Dire la grâce, la bienveillance avec lesquelles je fus reçue, serait impossible; madame la comtesse douairière de Montalivet, toujours belle et si imposante quand elle le voulait, témoigna un intérêt affectueux pour mes parents. Elle s'informa de notre position, m'encourageant du regard et du sourire; bientôt elle comprit que je ne venais pas en solliciteuse auprès d'elle, et lorsque j'osai lui faire hommage de mes quatre volumes, elle se montra plus affable, plus bienveillante encore. J'avais été gauche au commencement de la visite; vers la fin, un peu moins timide, j'osai dire que le vœu de mes parents serait de trouver dans madame de Montalivet, pour leur fille, la noble protection que leur avait accordée jadis feu M. le comte de Montalivet. Par quelques mots aimables, je fus assurée que cette protection me serait accordée. Oh ! si les grands savaient combien une douce parole de leur part peut relever le courage et aider à supporter l'adversité, ils en seraient moins avares;

mais pour le savoir il faut être grand par le cœur plus encore que par le rang.

Je revins heureuse et très-fière de l'accueil qui m'avait été fait. Un bonheur comme un malheur n'arrive jamais seul : pendant mon absence madame de Montaut avait envoyé à la maison un petit volume anglais qu'un libraire me priait de lire et de traduire si je jugeais l'ouvrage bon. Ce volume contenait deux traités de morale : les *Lettres de Mistress Esther Chapone à sa nièce* et les *Conseils d'une mère à ses filles*, par Lady Pennington. Ainsi un éditeur venait à moi grâce à l'intermédiaire de bons amis. C'était beaucoup, c'était acquérir la certitude que je commençais à avoir une certaine réputation en librairie, et c'était aussi l'espoir fondé de trouver plus facilement à m'occuper.

La lecture de ces deux ouvrages me causa un véritable plaisir; je l'ai dit déjà, le genre du roman me plaisait peu. Tout étourdie, toute folle que je pouvais être alors, j'étais pourtant née moraliste, mais je ne m'en doutais pas, et je cherchais encore, sans pouvoir la trouver, une autre route que celle que j'avais suivie jusqu'alors. Mon père, par les lectures faites à haute voix, par les récits des

cours qu'il fréquentait assidûment, et où je n'avais jamais voulu l'accompagner, développait depuis longtemps en moi les facultés de l'entendement. Grâce à lui, je connaissais les plus grands philosophes de l'antiquité; grâce à lui et à l'important ouvrage de madame de Staël, *de l'Allemagne*, les philosophes plus modernes et le célèbre Kant ne m'étaient pas demeurés inconnus. Je n'aimais pas la métaphysique proprement dite; mais je me passionnais, je m'enthousiasmais pour tout ce qui parle avec clarté des nobles facultés de l'âme, et les hautes pensées trouvaient en mon esprit un écho. Cette semence jetée par mon père ne germait pas encore; elle devait porter des fruits plus tard.

Pauvre bon père! il pleura de joie lorsque je lui lus la traduction des deux traités de morale et il répéta ce que précédemment il m'avait dit: « Tu feras mieux que des romans! » C'est qu'il avait reconnu çà et là quelqu'une des pensées qui avaient souvent fait naître entre nous de légères discussions; car cette fois, comme toujours, je me permettais d'imiter plutôt que de traduire mon auteur.

Hélas les conseils si précieux, dont je ne de-

vais sentir tout le prix qu'après les avoir perdus, allaient bientôt me manquer. Le dernier ouvrage pour lequel mon père me prêta son appui fut : l'*Histoire de Petit Jacques et Relation de son voyage à l'île de Madagascar*. Cette île occupait alors toute l'Europe. Au lieu d'imiter Thomas Day, qui conduit son héros dans une île déserte, j'imaginai de le conduire dans l'île de Madagascar; mais pour cette entreprise téméraire il fallut beaucoup de recherches. Mon père me menait à la bibliothèque Sainte-Geneviève, corvée bien pénible pour moi, car peu de femmes fréquentaient alors les bibliothèques publiques; il demandait, cherchait les livres qui m'étaient nécessaires, et il m'enseignait l'art de remonter de source en source jusqu'à l'auteur que d'autres auteurs avaient copié depuis. Oh! quand je pense à ce que je dois à mes parents, je répète avec une conviction pleine de gratitude : *Oui, j'ai tout reçu !*

Et cette belle intelligence commençait à se voiler! les attaques d'apoplexie se succédaient et complétaient les ravages causés par la campagne de 1812.

Nous avions quitté la rue des Postes pour aller

demeurer place de l'Estrapade, dans la maison de M. de R***, chargé d'affaires aux États-Unis. Ce fut seulement après la révolution de 1830 que, mis à la retraite, il vint habiter le premier étage. M. de R*** était savant géographe, savant archéologue, et de plus il faisait en vers des contes charmants. Ce voisinage eût été fort agréable si l'esprit de moquerie n'avait donné à M. de R*** un certain air impertinent qui perçait souvent en dépit des manières de *bonhomme* qu'il aimait à affecter. Rarement chez lui la moquerie allait jusqu'au sarcasme. Il n'en était pas de même de sa femme; elle se moquait sans cesse impitoyablement de tout et de tous. Bien des fois, en l'écoutant et en la regardant, je me suis dit : Voilà donc ce que je serais devenue si je ne m'étais pas corrigée de ce vilain défaut qui, dans ma jeunesse, a fait douter de la bonté de mon cœur !

Pour la première fois, j'avais un cabinet de travail, où figurait le grand et vieux bureau noir, muni d'un casier orné de cartons verts, qui avait remplacé depuis longtemps ma petite table à écrire. Des rayons supportaient quelques volumes. Nous avions dû laisser au bon M. Delorme les livres de mon père et les tableaux qu'il avait

reçus en dépôt, l'état de nos finances ne nous permettait pas de payer les frais d'emballage et de port. Dans ce cabinet j'ai passé souvent des heures bien douces, malgré les chagrins et les anxiétés dont j'étais accablée. L'étude, le travail détachaient ma pensée de tout ce qui n'était pas étude et travail. La mauvaise santé de ma mère, le triste état de mon père, mes propres souffrances, car je n'étais plus la robuste jeune fille d'autrefois, tout s'effaçait quand l'inspiration me saisissait ; mais bientôt je retombais dans tous les embarras, dans tous les soucis de la vie matérielle. Mon père ne prenait plus intérêt à rien et ne s'occupait plus de rien : je devenais insensiblement le chef de la famille. Plus d'aide, plus de conseils pour mes travaux ; plus d'appui auprès des libraires ; il fallait débattre moi-même mes intérêts avec eux. Si je demandais quelques avis à mon malheureux père, il me répondait par des railleries amères sur ma croyance à la bonne foi d'autrui, et au lieu de cette critique parfois sévère, mais toujours juste, qui m'avait si longtemps éclairée, je ne recueillais que des remarques malignes et tout à fait décourageantes. Mon vieil ami M. Duval, dont la vue s'était affaiblie, ne pouvait plus lire mes ma-

nuscrits. Bien des chagrins avaient attristé son âge mûr. Ses deux filles étaient mariées depuis longtemps; l'une d'elles moins heureuse que sa sœur, avait perdu son mari, ses enfants, et s'était réunie à sa famille, qui habitait l'Arsenal. M. Duval avait été nommé conservateur de cet établissement célèbre. Je ne pouvais visiter que rarement mon vieil ami, et rarement aussi je pouvais aller présenter mes hommages à madame de Montalivet. Ainsi j'apprenais déjà par expérience comment avec les années nous manquent peu à peu les appuis de notre jeunesse ; mais j'apprenais en même temps comment la Providence aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

Au printemps de l'année 1830, nous fûmes agréablement surpris par une lettre et un envoi sur lesquels nous ne comptions pas. Jadis mon père avait servi à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Bernadotte, depuis prince de Ponte-Corvo et plus tard roi de Suède et de Norwége. Là, comme toujours, mon père avait été distingué par le général en chef, et probablement s'il s'était attaché à sa fortune, notre sort eût été tout autre; mais dans ce temps-là mon père comptait avec raison sur un avancement qui lui

était bien dû. En 1829, tout fier d'avoir une fille auteur, mon père espéra que son ancien général accueillerait avec bienveillance l'hommage de mes ouvrages : il écrivit donc au roi Charles-Jean, pour demander la permission de les lui adresser. La réponse s'était fait si longtemps attendre, que nous n'espérions plus en recevoir une, lorsque arriva la lettre aussi polie qu'affectueuse que voici :

« Monsieur le colonel Ulliac,

« J'ai reçu, dans le courant de l'été passé, la « lettre que vous m'avez écrite ; mais comme le « lieu de votre résidence n'était pas marqué, je « n'ai pas pu y répondre. Maintenant que le « comte de Lœwenhjelm vient de m'en informer, « je suis bien aise de pouvoir vous remercier de « votre offre obligeante, en vous assurant que « j'accepte avec plaisir les productions litté- « raires de mademoiselle votre fille.

« J'ai chargé le comte Lœwenhjelm de les rece- « voir et de mes les faire parvenir. En attendant, « veuillez témoigner à mademoiselle Ulliac la sa- « tisfaction que j'éprouve de son bon souvenir, et « croyez, vous-même, à la continuation des sen-

« timents avec lesquels je prie Dieu qu'il vous ait,
« monsieur le colonel Ulliac, en sa sainte et di-
« gne garde, étant

« Votre affectionné

« CHARLES-JEAN.

« Stockholm, le 15 janvier 1830. »

Cette bonne lettre était accompagnée d'un joli vase Médicis en porphyre *fleuri*. Ce jour-là, mon père eut un jour de joie en reconnaissant que son ancien général avait conservé pour lui estime et amitié : de mon côté, je n'étais pas peu fière de tenir une petite place dans la pensée du roi de Suède et de Norwége. Avec une coquetterie paternelle furent choisis ceux de mes ouvrages qui parurent à mon père mériter le mieux l'honneur d'être envoyés en Suède. Le joli vase fut placé sur un piédestal et sous verre, avec le nom du donataire et la date de l'envoi.

J'avais eu à peine le temps de faire part à mes amis et connaissances de ma bonne fortune, lorsque survinrent les trois mémorables journées de juillet 1830.

Encore une fois, nous entendîmes la mitraille tomber sur les toits des maisons et le canon gron-

der dans les rues ; mais cette fois, hélas ! c'étaient des Français qui se battaient contre des Français. Nous passâmes par de cruelles anxiétés, car un dépôt de la garde royale occupait la maison contiguë à la nôtre, et le 27 juillet des barils de poudre avait été amenés à ce dépôt. Le détachement de la garde royale refusait de se rendre ; les assaillants menaçaient de mettre le feu... Je ne m'arrêterai pas à ces souvenirs; la guerre civile est ce qu'il y a de plus affreux au monde. Dès qu'il fut possible de circuler dans les rues je courus chez madame la comtesse de Montalivet; grâce au courage et à l'énergie du noble fils de cette noble femme, les ministres de Charles X avaient échappé au sort qui les attendait ; mais par combien d'angoisses le cœur de la mère avait passé ! et que d'angoisses encore dans les jours qui suivirent ! Nous n'aurions pas pu retenir mon père à la maison, si dans ces terribles moments il avait été en état de marcher. Les fêtes funèbres, puis d'autres fêtes succédèrent aux combats; j'en vis une seule, celle qui eut lieu au Panthéon, et à laquelle assista Don Pèdre, empereur du Brésil : c'était beau et grandiose.

Mais cette fois comme toujours, après les

grandes crises politiques, le courant des affaires se trouva interrompu et mes espérances d'auteur s'évanouirent. Cependant je ne perdais pas courage, je travaillais, au contraire, avec ardeur à préparer des manuscrits pour le temps où, le nouveau gouvernement étant consolidé, il serait possible de trouver un éditeur.

Depuis des années, une société particulière s'était formée dans le but de propager l'instruction parmi les classes ouvrières. La Société pour l'Instruction élémentaire avait établi des écoles, elle avait ouvert des concours pour la publication d'ouvrages populaires. En 1831, des programmes annoncèrent un concours extraordinaire ; il s'agissait de la composition d'un livre de lecture courante destiné aux écoles ; ce livre devait contenir le plus d'instruction possible sur diverses sciences, et offrir en même temps l'attrait d'une fable intéressante propre à développer les facultés morales. Quelqu'un me parla de ce concours et m'engagea à y envoyer un ouvrage. On me procura le programme. En le lisant je fus effrayée de tout ce qui était demandé, et je me dis que songer à concourir serait folie. Cependant ma tête travaillait ; tout en allant et venant, la fable et la

partie morale se présentaient à mon esprit : mais comment oser aborder des sciences que je connaissais à peine de nom ? Il fallait parler de géographie, d'économie politique, d'industrie... Je me répétais sans cesse : C'est impossible ! c'est impossible ! Et pourtant ce sujet me tentait. Combien l'aide de mon père m'aurait été utile. Je lui donnai le programme à lire ; il me répondit d'un ton railleur par cet adage latin : *Audaces fortuna juvat* (*la fortune favorise les audacieux*). Bien des fois déjà il me l'avait répété, mais comme encouragement : cette fois, au contraire, il se moquait de mon impuissance. Je ne la sentais que trop ; mais la nécessité était là. Après quatorze années de travaux assidus, j'avais réussi bien difficilement à donner quelque valeur en librairie aux deux pseudonymes de *Dudrézène* et de *Trémadeure ;* cette valeur serait doublée, triplée, je le comprenais bien, si je remportais le prix extraordinaire proposé par la Société pour l'Instruction élémentaire. J'allai demander conseil à mon excellent ami, M. Duval ; je trouvai la famille réunie. Tout le monde fut d'avis que je devais concourir ; monsieur et madame Duval me dirent à ce sujet des choses encourageantes et flatteuses. Les

deux charmantes sœurs, mes amies, Adèle et Malvina, prédirent que je réussirais.

« Venez déjeuner avec nous, mon enfant, ajouta M. Duval, chaque fois que vous aurez des notes à prendre à la bibliothèque. Je vous recommanderai à l'un de nos bibliothécaires, il fera porter dans mon cabinet les livres dont vous aurez besoin ; et pendant les vacances prochaines, vous enverrez prendre par un commissionnaire tous les ouvrages que vous jugerez vous être nécessaires. Vous n'êtes pas encore d'âge à aller seule aux bibliothèques publiques. »

Je remerciai avec effusion ces excellents amis.

« Par exemple, continua M. Duval, ne me parlez pas de me faire lire votre manuscrit, mes yeux ont vieilli, et votre petite écriture n'a pas grossi. Allons, courage! vous êtes en état de marcher sans lisières. »

Je revins à la maison le cœur un peu allégé, mais effrayée pourtant de l'énormité du travail que j'allais entreprendre. Quoi qu'en eût dit M. Duval, j'étais loin de me croire en état de marcher sans lisières. Où chercher des conseils? à qui demander avis? Oh! comme déjà je regrettais

ces critiques de mon père qui m'avaient coûté tant de larmes!

Après avoir relu vingt fois le programme publié par la Société pour l'Instruction élémentaire, je laissai travailler ma tête; une fois qu'elle eut trouvé l'ordre dans lequel il fallait placer les enseignements qui devaient entrer dans le récit, je commençai mes recherches, en me répétant ce mot de mon vieil ami : *Courage!* Oui, j'avais grand besoin de courage pour travailler; nous étions tous les trois bien malheureux à cette époque. Mon pauvre père se forgeait mille chimères qui le rendaient de plus en plus irritable et défiant. Ma mère, toujours bien cruellement souffrante, s'alarmait avec raison de l'état où il était souvent, et moi, très-mal portante, je n'avais pas le temps de me soigner. Le travail cependant me ranima. Tantôt j'allais à la bibliothèque de l'Arsenal, tantôt je faisais venir les livres dont j'avais besoin. Avec une ardeur fébrile, je lisais, je prenais des notes, et quand l'inspiration se faisait sentir, j'écrivais un chapitre ou deux; le volume se trouva fait sans que je pusse m'expliquer clairement comment j'étais parvenue à le composer. Et personne, personne à qui le faire lire avant de l'en-

voyer au bureau de la Société pour l'Instruction élémentaire! Une des conditions positives du concours était que l'auteur ne devait point se faire connaître. Le manuscrit portait une épigraphe; cette épigraphe était reproduite dans un billet cacheté qui renfermait en outre le nom et la demeure de l'auteur. Ce billet ne s'ouvrait que si l'ouvrage était couronné, sinon il était rendu cacheté avec le manuscrit; celui-ci portait un numéro d'ordre reproduit sur le récépissé.

Le dépôt de l'ouvrage intitulé *le Petit Bossu et la Famille du Sabotier* fut fait par une tierce personne, deux jours avant l'époque fixée pour la fermeture du concours. Je n'avais aucun espoir de réussite; aussi ne me berçais-je pas de folles chimères. Ce fut un bonheur pour moi, car j'éprouvai une surprise fort agréable en apprenant que l'ouvrage qui avait paru mériter mieux le prix, sans l'obtenir pourtant, était *le Petit Bossu et la Famille du Sabotier*. Le rapport disait que si l'auteur voulait retoucher son œuvre dans quelques parties qu'on indiquait, et la présenter de nouveau l'année d'ensuite, peut-être serait-elle couronnée, car le concours était remis à l'année suivante. Cette fois je pouvais espérer, à moins

pourtant qu'un autre auteur, éclairé par les conseils que donnait le rapporteur, ne fît mieux que je n'avais pu faire.

La même personne qui avait porté le manuscrit, rue Taranne, eut la bonté d'aller le retirer, et je me mis à revoir mon œuvre avec toute l'attention dont j'étais capable ; heureuse, bien heureuse de cette critique bienveillante qui m'éclairait sur ses défauts.

La révolution que nous venions de traverser ayant arrêté le commerce de la librairie, comme tous les autres, je comprenais qu'il devait s'écouler quelque temps encore avant qu'il me fût possible de trouver le placement de deux ouvrages depuis longtemps terminés. L'âme noble et délicate de madame de Montalivet avait deviné les motifs de ma réserve sur notre position pécuniaire. Je ne m'étais jamais plainte à elle des injustices subies par mon père sous le gouvernement qui venait de tomber. Elle fut la première à m'en parler. La réparation de ces injustices était impossible ; mais ma protectrice trouva que j'avais droit à une indemnité littéraire en attendant le jour où une pension pourrait m'être accordée ; et ainsi elle vint au secours non-seule-

ment de mes parents, mais encore de ma famille maternelle que la mort de mon oncle avait laissée sans soutien, et qui déjà avait dû recourir à moi. J'avais fait part à madame de Montalivet du sort subi par le *Petit Bossu;* elle voulut bien me dire que je réussirais au concours qui avait été prorogé; M. Duval disait avoir la même espérance. Aussi, malgré les railleries de mon malheureux père, qui semblait prendre à tâche de me décourager, je travaillais avec une ardeur infatigable. Une seconde fois le manuscrit fut soumis à l'appréciation de mes juges ; j'y joignis un autre ouvrage, *Histoire de Jean-Marie,* destiné au concours ordinaire ouvert chaque année pour les livres de morale. J'aurais pu regarder comme un augure favorable le placement chez un même éditeur des deux manuscrits précédemment préparés, mais je ne croyais pas aux augures.

Si la fortune semblait enfin vouloir nous sourire (car dans cette même année 1832 une pension littéraire me fut accordée), des chagrins bien amers vinrent nous faire payer cher cette apparence de prospérité. Mon pauvre père eut l'idée de nous quitter ! Un des grands malheurs de ceux dont la raison s'altère est de prendre en aver-

sion les personnes dont ils sont le plus sincèrement aimés. Malgré nos supplications et nos pleurs, mon père entra dans une pension bourgeoise, et nous dûmes chercher un appartement plus petit pour y vivre seules, ma mère et moi.

Chaque matin j'allais voir mon père; au bout d'un mois il avait déjà changé de demeure, mais il persévérait à vouloir habiter seul. Presque chaque jour il venait aussi nous voir : un matin il me dit : « J'ai rencontré le chevalier de C***. Sa belle-fille et lui sont comme moi en pension bourgeoise, rue Copeau (aujourd'hui rue Lacépède). Isaure est malade. M. de C*** assure que Sophie ferait un acte de charité vraie et de bonne amitié en allant la voir. Ils sont complétement ruinés et réduits pour vivre aux expédients. »

Cette nouvelle me serra le cœur : « Et madame de C***? demandai-je.

— Elle est morte il y a trois ou quatre ans, répondit mon père, et comme seule elle parvenait à faire entendre raison aux créanciers, sa mort leur a livré son mari et sa fille.

— Vas-y, Sophie, vas-y, me dit ma mère; une si grande infortune efface tous les torts. »

Je partis à l'instant. Arrivée à l'adresse que mon père m'avait donnée, je fis dire à M. de C*** que quelqu'un le demandait. Isaure éprouverait sans doute à ma vue une vive émotion, et je désirais lui épargner cette secousse.

« Ah ! mademoiselle Sophie, que vous êtes bonne ! s'écria M. de C*** en me tendant les deux mains. Isaure sera heureuse, bien heureuse de vous revoir ; je vais la prévenir que vous êtes là. »

Quelques instants après, Isaure et moi nous pleurions dans les bras l'une de l'autre. Quel changement le temps, le chagrin, la maladie avaient opéré en elle ! De violents maux d'estomac l'obligeaient de se tenir courbée et la faisaient paraître beaucoup plus petite qu'elle ne l'était réellement ; elle était maigre, elle avait le teint plombé, et l'extrême négligé où je la surprenais la vieillissait de dix ans.

M. de C*** nous laissa ; Isaure me parla avec détail de sa malheureuse mère. Dieu avait touché son cœur ; elle se repentait sincèrement d'avoir abusé d'une tendresse idolâtre. Elle s'accusait tout haut d'ingratitude. Puis vinrent les détails navrants de la longue maladie de madame de

C*** et ceux de la misère qui après sa mort succéda aux apparences de l'aisance. Isaure, qui ne s'était jamais servie elle-même, se vit réduite non-seulement à se passer de domestique, mais encore à aider son beau-père pour les mille détails qu'exige le ménage le plus mal monté.

Je pleurais en l'écoutant : Oui, elle avait dû bien souffrir, souffrir plus que moi qui avais connu la gêne dès mon enfance.

S'interrompant tout à coup, elle dit en me regardant : « Tu n'es pas changée, toi ; je te trouve un peu maigrie, mais tu as toujours ta jolie taille. Te souviens-tu du temps où, quand tu arrivais, je mesurais avec un ruban cette fine taille pour me bien assurer que tu n'étais pas plus mince que moi ?... Si j'avais voulu t'en croire, je ne serais pas aujourd'hui victime de l'instrument de torture qu'on appelle corset... Je me suis conduite comme une insensée, et le remords, le cruel remords me torture... Mais parle-moi de toi. Comment se fait-il que ton père vous ait quittées pour vivre de la vie misérable qu'on mène dans les pensions bourgeoises ?

— Mon pauvre père est malade, répondis-je,

et l'avis des médecins a été qu'il fallait le laisser faire à sa fantaisie.

— Tu travailles toujours, n'est-ce pas ? Dis-moi tes succès, tes espérances, cela me fera du bien... Mais que je te regarde encore : tu es plus âgée que moi de deux ans... Auprès de toi j'ai l'air d'être vieille. »

Et elle se regardait dans un miroir de poche, puis elle me regardait en soupirant.

Dans cette chambre, je retrouvais le désordre que j'avais toujours vu régner autour d'elle. Sur un lit non encore fait, on voyait une petite toilette portative, des bouts de rubans, des bouts de dentelle, qui disaient clairement que, comme autrefois, Isaure était surtout occupée de parure. Je fus réservée au sujet de mes travaux, afin de ne pas la blesser dans son amour-propre. Elle comprit cette réserve et me dit avec tristesse : « Tu es quelque chose, moi je ne suis plus rien.

— Peut-on entrer ? » demanda M. de C***, qui, sans attendre la réponse, ouvrit la porte.

Après quelques mots insignifiants, Isaure lui dit : « Imagine-toi, beau-père, que Sophie écrit pour le peuple.

— Rien de plus rationnel, dit-il en prenant cet

air d'importance qui m'avait souvent impatientée. Puisqu'on ouvre des écoles pour enseigner à lire au peuple, il faut bien lui donner quelque chose à lire. Par exemple, je demanderai à mademoiselle Sophie où elle a puisé des renseignements pour faire des ouvrages convenables à ce monde-là. »

Très-contrariée du tour que l'entretien avait pris, je répondis d'un ton sérieux : « J'ai visité fréquemment les salles d'asile et les écoles primaires ; le programme publié par la Société pour l'Instruction élémentaire m'a éclairée sur la marche à suivre et sur les enseignements utiles à donner. Quelques observations que j'ai pu faire m'ont inspiré l'*Histoire de Jean-Marie*. Ce qui manque dans les écoles, comme dans beaucoup d'institutions, je crois, c'est l'éducation, c'est-à-dire la culture des facultés de l'âme, et j'ai essayé de composer un ouvrage d'éducation populaire.

— Ah çà ! reprit M. de C***, ne mettrez-vous jamais votre nom à ce que vous publiez ?

— Pour obéir à M. Duval, je l'ai mis cette fois dans les deux billets cachetés avec l'un de mes pseudonymes.

— Alors cela fera mademoiselle Ulliac de...

— Mademoiselle Ulliac Trémadeure tout simplement, répliquai-je : je n'ai aucun droit au DE aristocratique. Ma mère a pu s'appeler mademoiselle G*** DE Trémadeure, dans le temps où ce domaine appartenait à la famille, mais mon père est roturier, je ne l'oublie pas.

— Tu aurais dû, reprit Isaure, adopter au moins pour tes romans le titre de *madame ;* je te l'ai dit bien souvent.

— Isaure avait raison ! s'écria M. de C*** d'un air triomphant. Des romans écrits par une *demoiselle* sont toujours supposés être des pastorales, et ce genre-là plaît peu au public.

— Je n'ai aucun droit non plus, répondis-je, au titre de madame, et je n'aime pas à prendre les choses auxquelles je n'ai aucun droit. »

Au bout de quelques instants, je dis au revoir à Isaure en lui promettant de revenir le plus souvent qu'il me serait possible : je dus lui promettre aussi que si ma bonne fortune me faisait obtenir un prix, elle en serait instruite des premières.

A mon retour, je trouvai ma pauvre mère tout en larmes ; mon père lui avait déclaré qu'il ne

resterait pas dans la pension bourgeoise où il était entré depuis trois semaines à peine. Il voulait aller dans une maison de santé située hors Paris, et il avait désigné lui-même cette maison. Etait-ce le vague sentiment de son état, ou bien seulement un caprice de malade ? Quoi qu'il en pût être, il avait dit à ma mère de m'envoyer le lendemain chercher ses instructions, afin de prendre des informations et de m'assurer par mes propres yeux que cette maison était convenable.

Le jour suivant, dès le matin, j'étais auprès de mon malheureux père, qui restait sourd à toutes mes représentations et à toutes mes supplications. Vainement je lui fis observer que je ne pourrais aller le voir tous les jours si loin, que ma mère serait privée de ses visites ; vainement je lui rappelai qu'il avait fallu payer un trimestre dans la maison où il se trouvait, et que les sacrifices d'argent ne nous étaient pas permis ; enfin je lui dis qu'une fois là il ne serait peut-être pas possible de quitter cette maison à volonté ; il demeura inébranlable. Et je dus promettre de ne point tarder à prendre tous les renseignements qu'il désirait.

Ma pauvre mère pleura de nouveau bien amèrement; mais me dit d'obéir.

Un de mes éditeurs, madame veuve Lepetit, était la seule personne qui eût trouvé grâce devant mon père. Il aimait son esprit un peu caustique, et elle, elle nous avait pris tous en amitié. Elle s'offrit pour m'accompagner dans ce petit voyage, et j'acceptai sa proposition avec reconnaissance; ma mère aussi la remercia avec effusion.

« Ma fille, lui dit-elle, sera trop émue pour songer à faire toutes les questions nécessaires; et vous, plus clairvoyante, plus désintéressée, vous jugerez mieux des administrateurs, de la maison et des moyens à prendre pour rendre la vie aussi douce que possible à mon malheureux mari. »

Mon père était venu attendre notre retour auprès de ma mère; il se montra enchanté des détails que lui donna madame Lepetit, et il décida que dès la semaine suivante il partirait pour la maison de santé.

Ma noble protectrice, celle qui voulait qu'en parlant d'elle je dise : *Mon amie*, madame de Montalivet, se montra fort affligée du nouveau

malheur qui nous accablait. En apprenant que, pour assurer à mon père le plus d'aisance possible et un domestique attaché uniquement à son service, sa solde de retraite suffirait à peine, elle s'écria : « Mais vous, mais votre mère, comment vivrez-vous ?

— Ne dois-je pas à vos bontés, madame, et à celles de M. le comte de Montalivet, une pension littéraire que m'ont mérité plutôt les injustices subies par mon père que mes travaux ?

— Neuf cents francs !

— Je travaillerai, madame, répondis-je en portant respectueusement sa main à mes lèvres. N'est-il pas juste que cette solde de retraite si chèrement achetée serve à donner à mon père tout ce dont il a besoin ? »

Ma protectrice révérée m'embrassa.

La cruelle séparation eut lieu ; madame Lepetit nous accompagna dans ce triste voyage dont ma mère ne pouvait être.

Quand la grille de la porte d'entrée se fut refermée derrière nous et quand mon père d'un air riant, nous dit adieu en nous tendant les deux mains à travers les barreaux, j'éprouvai une douleur si aiguë, si vive, que je tombai comme ina-

nimée sur le banc placé en face de la maison. Madame Lepetit me saisit par le bras et me força de la suivre.

De ce jour mon existence se partagea en deux parts, dont l'une appartenait à ma mère et l'autre à mon père. Une violente maladie obligea ma mère à garder le lit pendant tout un mois : je ne la quittais pas ; études, travaux, tout était abandonné, tout était oublié. Souffrances de l'âme, vous n'êtes pas un vain mot !

Le rapport du médecin en chef de la maison de santé et celui du docteur Esquirol mirent le comble à notre douleur : la maladie de mon père était regardée comme incurable ; trois mois entiers s'écoulèrent sans qu'il me fût permis de le voir. Je n'ai qu'un souvenir confus de la manière dont se passèrent l'été, l'automne et l'hiver de cette année si malheureuse. J'avais enfin revu mon père, mais ma peine, loin de s'alléger, s'augmentait à chaque entrevue ; il n'avait qu'une pensée, celle de revenir à Paris... Oh ! que la mort de l'intelligence chez l'être intelligent au plus haut degré est navrante !...

Au printemps de l'année suivante, se présenta un matin à notre porte un vieillard à cheveux

blancs, M. Haumont; mon père nous en avait parlé quelquefois comme d'un ancien ami qu'il rencontrait aux cours que tous les deux suivaient assidûment ; mais jusqu'alors M. Haumont ne nous avait point fait de visite, et je ne le connaissais pas même de vue.

« Etes-vous, me dit-il, la fille du colonel Henri Ulliac, mon ancien ami ? Madame votre mère ne me reconnaît pas ; il est vrai que je n'ai pas eu l'honneur de la voir souvent avant l'époque où le colonel a pris du service en Westphalie.

— Monsieur, répondis-je, je suis la fille du colonel Ulliac.

— Cependant, mademoiselle, vous signez un autre nom, celui de Trémadeure ? »

Je le regarde d'un air étonné.

« Nous avons ouvert les deux billets cachetés, ajouta-t-il, parce que les deux ouvrages ont paru dignes des prix proposés par la Société pour l'Instruction élémentaire, dont j'ai l'honneur de faire partie, et j'ai voulu être le premier à vous annoncer cette bonne nouvelle. »

Ma mère et moi nous nous regardâmes, et des larmes roulèrent sur nos joues ; elle me tendit la main, m'attira à elle, et, m'embrassant, elle

murmura : « Quelle joie amère ! Ton pauvre père... » Elle ne put achever.

Oui, elle était bien amère cette joie ! Elles étaient bien acérées les épines enlacées dans ces deux couronnes !

II

Après le départ de M. Haumont, je m'assis à côté de ma mère, et, prenant sa main dans les miennes, je penchai ma tête sur son épaule. Nous restâmes ainsi longtemps muettes et plongées dans nos pensées.

Ma mère rompit la première le silence.

« Oh ! dit-elle, cette joie est mêlée de bien de l'amertume... comme toutes les joies d'ici bas ! Celui qui l'aurait sentie avec transport ne la comprendra pas... Mais il ne faut pas être ingrate envers Dieu : la Providence nous aide. Ma pauvre fille, toi dont le travail doit subvenir à tant de besoins, toi qui es le soutien de tes malheureux

parents, l'appui de nos deux familles, tu reçois aujourd'hui une juste récompense de ton courage et de ton dévouement. Remercions et ne murmurons pas !

— Ainsi, ma mère, tu crois que j'ai réellement obtenu deux prix?

— Comment, tu en doutes?

— C'est que la chose me paraît si étrange, si impossible ! Pourtant de quelle manière M. Haumont, ce vieil ami de mon père, aurait-il su que j'ai concouru, si les deux billets cachetés n'avaient pas été ouverts, et on ne les ouvre que lorsque les ouvrages sont déclarés dignes de la couronne... Oui, la chose doit être ainsi... Mais c'est bien étrange, surtout pour l'*Histoire de Jean-Marie*, qui ne m'a coûté que la peine de l'écrire... Attendons, je t'en prie, avant de parler à personne de tout cela, que la Société pour l'Instruction élémentaire m'ait annoncé officiellement sa décision.

— Attendons, répondis ma mère. »

Le lendemain, la lettre officielle arriva, et, de plus, une invitation pour assister à l'assemblée générale qui devait avoir lieu, le 19 mai 1833, dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville.

Ma protectrice, madame de Montalivet, fut la première instruite du succès inespéré que je venais d'obtenir; j'eus le bonheur d'entendre de sa bouche et de celle de sa fille, madame la baronne de Tascher, des paroles à la fois encourageantes et consolantes : car ces deux nobles femmes comprirent que les larmes que je ne pus retenir prenaient leur source plutôt dans la douleur causée par l'état de mon pauvre père que dans la joie du triomphe.

J'avais promis à Isaure qu'elle apprendrait sans le moindre retard le sort de mes deux ouvrages.

« Tu m'annonces cela, me dit-elle, comme tu m'annoncerais un malheur : à ta place, je serais ivre d'orgueil. »

Je baissai la tête sans répondre.

« Tu iras à la séance, j'espère?

— Ma mère désire que nous y allions toutes les deux.

— Quelle toilette feras-tu ?

— Faire toilette ! répétai-je. Crois-tu donc que j'aie envie de me montrer?

— Je pense qu'on ne donne pas une couronne de laurier comme dans les pensions.

— Non ; M. Haumont m'a dit qu'on donne une

médaille commémorative du prix ; mais certes je n'irai pas la recevoir. »

Ce jour-là, ainsi qu'il m'était arrivé déjà bien des fois, je quittai Isaure avec un secret mécontentement; avec ce mécontentement qui résulte du désaccord dans la pensée et dans le sentiment d'une personne qu'on aime, avec son propre sentiment et sa propre pensée. Chez M. et madame Duval, comme chez madame de Montalivet, tout le monde, au contraire, avait compris ce qui empoisonnait pour moi le plaisir de la réussite.

Le grand jour est arrivé : ma mère et moi simplement vêtues, nous nous rendons à l'Hôtel de Ville, et, refusant de prendre place sur les bancs réservés, nous nous asseyons, avec la foule, non loin de l'estrade.

Le cœur me battait violemment. Le premier rapport eut pour objet l'*Histoire de Jean-Marie*. Troublée comme je l'étais, je l'entendis à peine; mais lorsque mon nom, mon véritable nom, retentit dans la salle et fut accueilli par de bruyants applaudissements, j'éprouvai une sensation que je ne saurais dire, sensation beaucoup plus douloureuse qu'agréable ; toute confuse, je fis le plongeon, tremblant d'être découverte par M. Hau-

mont, qui seul me connaissait dans cette enceinte : quoiqu'il eût promis de ne point me trahir, je craignais qu'un geste, qu'un regard ne m'indiquât au rapporteur, qui invita par trois fois mademoiselle Ulliac Trémadeure à venir recevoir elle-même le prix que la Société pour l'Instruction élémentaire lui avait décerné. Il n'y avait de ma part, ni fausse modestie, ni affectation. Vingt fois mon père m'avait dit : *La femme auteur, si elle veut être respectée, doit cacher sa personne.* Pendant des années, j'avais gardé le plus strict incognito, et le regret d'y avoir renoncé, d'avoir livré mon nom à la publicité, me fit éprouver ce jour-là une vive souffrance.

Le Petit Bossu et la Famille du Sabotier fut l'objet du second rapport; je ne l'entendis pas mieux que le premier; mais les trois appellations me firent faire un nouveau plongeon sur moi-même. Ma mère, au contraire, resta la tête haute : c'était le nom de son mari qu'on proclamait, c'était le nom du maître qui avait formé l'auteur qu'on couronnait.

Cet auteur ne se montrant pas, M. le duc de Choiseul-Praslin, qui présidait la séance, invita à haute et intelligible voix mademoiselle Ulliac

Trémadeure à venir elle-même tel jour au siége de la Société recevoir les prix qu'elle avait si bien mérités.

D'autres prix, d'autres médailles furent décernés dans la même séance aux instituteurs et aux institutrices des écoles primaires fondées par la Société. En voyant l'embarras de quelques-unes de ces pauvres femmes, obligées d'aller recevoir des mains du président prix et médailles, je m'estimai bien heureuse d'avoir pu échapper aux regards et aux applaudissements du public.

Au retour ma mère me dit qu'elle sentait le besoin de respirer un peu l'air hors Paris; mais ce jour-là était un dimanche, et la foule devait encombrer les barrières. Où aller? Nous eûmes ensemble la même pensée, celle du cimetière du Père-Lachaise. Nos deux âmes étaient pleines de tristesse, car nous avions senti au milieu du triomphe même le néant des choses d'ici-bas.

Je laissai ma mère rentrer seule, et j'allai rendre compte à Isaure de la séance. Elle se récria beaucoup sur ma toilette : une simple robe de guingamp, un chapeau de paille en avaient fait tous les frais.

« Et tu iras ainsi vêtue recevoir les prix de la main de M. de Choiseul-Praslin?

— Oui, répondis-je; aucun de ces messieurs, j'en suis sûre, ne prendra garde à la manière dont je suis mise.

— Tu es originale comme ton père. »

Je ne répondis rien, je l'embrassai et je la quittai.

Aussitôt après notre modeste repas, nous prîmes une voiture et nous nous fîmes conduire au cimetière de l'Est. Longtemps les ossements de mes deux jeunes frères avaient reposé au cimetière du Nord. Pour leur conserver une tombe, il aurait fallu acheter du terrain; ma pauvre mère n'avait jamais pu réunir la somme nécessaire, et, depuis bien des années, ces ossements avaient, sans doute, trouvé place dans les Catacombes. Les cendres du frère de Pascaline, tué devant Smolensk, celles de mon oncle, mort à Thorn, reposaient pour toujours en la terre étrangère. Oh! comme ce jour-là se faisaient sentir à nous l'isolement de la grande ville et l'éloignement de la terre natale!

L'orgueil humain a transformé les cimetières de Paris en villes de pierres sculptées et de mar-

bre. Des monuments plus ou moins riches forment des rues que la foule visite souvent. Mais, dans les parties ombragées de ces cimetières, on trouve la solitude ; là, le temps a renversé les colonnes, brisé les pierres sépulcrales et les entourages ; la mousse sert de voile aux épitaphes que ces colonnes et ces pierres portaient jadis ; l'herbe haute, les plantes parasites s'enlacent aux troncs des arbres et enveloppent, comme d'un épais manteau de verdure, ces débris oubliés.

Ma mère et moi, nous nous assîmes sur un fragment de pierre, et, les mains enlacées, nous restâmes pensives en face de l'immense horizon enrichi de toutes les teintes d'un beau soleil couchant. A nos pieds venaient mourir, comme le bruit d'une vague lointaine, les sourdes rumeurs de Paris. Ces rumeurs s'éteignirent bientôt peu à peu ; pas un souffle d'air n'agitait le feuillage, tout se taisait, et le calme descendait dans nos âmes. Nous ne nous parlions pas ; mais nos pensées, après s'être élevées vers le ciel, où nous avaient précédées tant d'êtres bien chers, se réunissaient sur celui qui avait été si longtemps notre appui, et des larmes baignaient nos joues.

Quelques étoiles, encore pâles, commençaient

à monter à l'horizon ; le temps avait fui sans que nous nous en fussions aperçues ; pour nous se vérifiaient ces vers :

Ici point d'heure ! Ici l'éternité commence !
Ici tout est repos ! Ici tout est silence !
Qu'importe le canon grondant sur le rempart ?
Qu'importe le drapeau ? Qu'importe l'étendard ?
Tout, jusqu'au son plaintif de la cloche sacrée,
Se perd aux profondeurs de la voûte éthérée.

Nous redescendîmes vers le bruyant Paris ; mais nous étions venues découragées et nous sortions du champ du repos fortifiées, sinon consolées. Avec la prière, nos âmes s'étaient élevées vers Dieu, et la pensée que cette vie n'est qu'un passage nous donnait des forces pour soutenir les luttes à venir.

Tant d'émotions, cependant, avaient remué profondément ma mère. Son énergie morale l'emportait souvent sur ses souffrances, mais elle payait cher ensuite l'effort fait sur elle-même. Elle avait trouvé des forces pour cette journée ; cette journée passée, les forces lui manquèrent, et le lendemain, lorsque M. Haumont vint me proposer de me conduire à la séance à laquelle j'avais été invitée, ma mère le remercia avec ef-

fusion de cette bonne pensée. Elle connaissait M. Haumont depuis bien des années, et elle aurait désiré que mon père l'attirât quelquefois près de nous ; mais la cruelle maladie qui le poursuivait depuis longtemps, à son insu et au nôtre, lui avait fait repousser et les anciens amis et les nouvelles connaissances. M. Haumont était un bon vieillard, vert encore, actif, travailleur, et dont la figure, à la fois candide et maligne, attirait dès le premier coup d'œil. Homme instruit et poëte, il occupait doucement ses loisirs en cultivant les sciences et les lettres. Mon père l'avait connu employé au ministère de l'intérieur. Depuis qu'il avait été mis à la retraite, il vivait pour sa femme, pour son fils ; en qualité de membre de plusieurs sociétés philanthropiques, il faisait beaucoup de bien. Né en Bretagne, il aimait tous les Bretons et les considérait comme formant une seule famille.

Conduite par M. Haumont, je me trouvai en présence d'une réunion d'hommes importants par le savoir, par la réputation et par le rang. D'abord, je me sentis très-embarrassée ; mais l'indulgente bonté avec laquelle on m'accueillit, et l'exquisse politesse de M. le duc de Choiseul-

Praslin me rassurèrent un peu. On voulut bien me remercier d'avoir travaillé pour les écoles primaires, et l'on s'informa avec intérêt des sources où j'avais puisé les renseignements relatifs aux mœurs de la classe ouvrière. En apprenant que j'avais fréquenté plusieurs fois les écoles, on me félicita d'avoir tiré si bon parti de mes observations.

Cette soirée m'a laissé un doux souvenir, qui efface celui de quelques déplaisirs venus à la suite. J'avais entendu mon père répéter souvent cet axiome des anciens : *Les dieux ne nous ont rien donné, ils nous ont tout vendu;* et il ajoutait : « Les hommes agissent de même, surtout avec les femmes. » La parole de mon père se réalisait. L'auteur comblé d'éloges, l'auteur couronné ne fut pas jugé capable de faire lui-même quelques légers changements à ses ouvrages; pourtant il avait prouvé, en profitant des observations du premier rapporteur, qu'il savait comprendre la valeur de la critique. Un délégué fut nommé pour revoir avec moi les deux livres. Puis vinrent les tentatives d'un éditeur qui prétendait être en droit d'imprimer seul les livres couronnés par la Société pour l'Instruction élémentaire. Je ne

parle de ceci qu'en passant : mon heureux caractère m'a toujours empêchée de m'appesantir sur les difficultés ou sur les contrariétés que rencontre la femme auteur, difficultés et contrariétés se renouvelant sans cesse. Une fois qu'elles étaient urmontées, je les oubliais, tandis que ma mémoire gardait fidèlement le souvenir des services reçus et de l'obligeance.

Depuis seize ans je luttais pour me faire un nom ; j'y avais enfin réussi. Ce nom n'avait pas de célébrité ; mais comme romancière, j'étais connue dans la librairie sous le pseudonyme de *Dudrézène*, et estimée, parce que mes ouvrages se *vendaient* dans tous les cabinets de lecture ; comme écrivain moraliste, je venais de remporter une belle palme, et ma *victoire* aurait eu plus de retentissement si je m'étais trouvée en relation avec les distributeurs quotidiens de la gloire littéraire. Je travaillais *pro Deo*, au journal *le Breton*, de Nantes, et au *Lycée armoricain;* mais je ne connaissais aucun journaliste. L'année précédente j'avais obtenu, non sans peine, l'insertion d'une première nouvelle dans un recueil récemment fondé, le *Journal des Femmes*, *Gymnase littéraire*. *Le Breton* et ces deux recueils prirent

soin d'annoncer que *le Petit bossu et la Famille du Saboticr*, ouvrage couronné, appartenait au domaine public, et qu'il était loisible à tout libraire et imprimeur d'en multiplier les éditions ; telle était une des clauses du programme publié par la Société pour l'Instruction élémentaire.

La phalange des femmes auteurs s'était singulièrement grossie depuis quelques années ; mais trouver des éditeurs, soit dans la librairie, soit dans les recueils déjà existants, devenait de plus en plus difficile. Madame Fanny Richomme, ayant conçu la généreuse pensée d'ouvrir une tribune d'où les femmes pussent se faire entendre au public, venait de fonder *le Journal des femmes*. Plus tard nous eûmes *le Conseiller des femmes*, *la Gazette des femmes*, etc., etc.

La vie retirée que j'avais menée jusqu'alors n'était plus, pour ainsi dire, possible. L'excellent M. Duval me disait lui-même qu'il fallait faire de nouvelles connaissances, et voir ce monde que je n'avais fait qu'entrevoir dans ma jeunesse. Il voulait que je quittasse un quartier perdu, éloigné de tout.

Comment faire de nouvelles connaissances, comment voir le monde, lorsque mes fonctions

de garde-malade, en me retenant au logis, ne me permettaient pas d'offrir aucun attrait aux personnes qu'il m'aurait été utile de fréquenter? Ma mère vénérée me laissait le plus de liberté possible; mais il me fallait travailler, et je ne pouvais pas m'occuper de ma toilette; or, sans toilette, le moyen de parvenir? Le luxe ne régnait pas alors comme il règne aujourd'hui, on n'employait pas pour une robe toute l'étoffe maintenant nécessaire; pourtant bien des femmes trouvaient moyen de dépenser beaucoup, et moi je ne pouvais rien donner au superflu... Et puis l'état de mon père me causait tant de tristesse!...

M. Haumont que j'appelais familièrement *petit papa*, me présenta un jour un de ses amis, versificateur fécond et qui avait toujours dans les poches de son habit, de son paletot et jusque dans la calotte de son chapeau, des pièces de vers de toutes les dimensions possibles. M. P. de P*** était, du reste, homme d'esprit et homme aimable, quand il *oubliait* ce qu'il avait en poche : il m'engagea fortement à demander mon admission à l'Athénée des beaux-arts dont il était membre. Comme je paraissais peu tentée de postuler cet honneur, il m'invita à assister du moins à une

séance qui devait avoir lieu à peu de jours de là; c'était une de ces séances préparatoires où l'on discutait sur divers sujets présentés à l'approbation de la Société. M. P. de P*** étant président ce mois-là, pouvait me procurer le plaisir de voir l'Athénée pour ainsi dire en *robe de chambre.* On devait donner audience à un Polonais, auteur d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la chronologie. Ce titre de Polonais aurait suffi à lui seul pour m'attirer : la nation polonaise a toujours été notre amie, et lorsqu'en 1815 les prisonniers français traversèrent la Pologne pour rentrer dans leur patrie, ils trouvèrent partout, sur le seuil des maisons, des mains affectueuses prêtes à serrer les leurs, ils reçurent souvent une hospitalité digne des temps antiques; ainsi avait agi le jeune comte A*** envers mon père.

Je n'ai conservé que deux souvenirs bien distincts de cette séance : le premier par ordre de date est celui d'un homme grave, bien nourri, et qui, assis à l'extrémité du bureau, se livrait avec une attention soutenue à une occupation dont je ne me rendis pas compte d'abord et dont je ne pus arriver à comprendre la portée. Il prenait de l'encre avec une plume dans l'encrier, et il en

déposait une goutelette sur le bureau ; prenant ensuite de la poudre dans le poudrier, il en versait soigneusement sur la goutelette d'encre et il faisait ainsi un *pâté;* puis il recommençait la même opération un peu plus loin. Était-ce un architecte? était-ce un archéologue? je ne sais; mais son sérieux imperturbable me donna plus d'une fois envie de rire. Je dirai au reste, que ces messieurs causaient beaucoup plus activement entre eux, qu'ils ne feuilletaient les brochures et les volumes épars sur le bureau.

Le second souvenir a pour objet M. Jazwinski et son élève Oscar, enfant de dix ans.

M. Jazwinski commença par exposer sa méthode d'enseignement pour la chronologie. Quoique j'écoutasse fort attentivement et quoiqu'il fît des démonstrations avec le secours de feuilles de papier où étaient dessinés des carrés parfaitement égaux entre eux, tout ce que je pus comprendre ce soir-là, c'est que, par le moyen de ce qu'il appelait des tableaux muets, il évitait de se servir de chiffres et de noms pour enseigner la chronologie; le tableau muet suffisait à l'élève pour trouver toutes les dates, tous les noms et l'époque des faits les plus marquants de l'histoire. A

l'appui de cette assertion, il invita les personnes présentes à vouloir bien interroger Oscar son élève, soit sur l'avénement au trône des différents souverains de l'Europe, à partir de l'ère vulgaire jusqu'à nos jours, soit sur les traités de paix, soit sur les déclarations de guerre, sur les découvertes scientifiques, enfin sur tout ce qui, dans l'histoire, présente une date positive.

L'examen fut long, et quoiqu'il y eût dans l'assemblée des hommes fort érudits en fait d'histoire, aucun ne put faire commettre une erreur chronologique au jeune Oscar.

Moi, qui jusqu'alors n'avais jamais su mettre ensemble un nom et une date, je fus comme éblouie, comme fascinée parce que je voyais et entendais. Le fabricant de *pâtés* lui-même avait cessé ses travaux pour poser aussi des questions, auxquelles l'élève de M. Jazwinski répondit sans aucune hésitation.

Petit papa Haumont, émerveillé comme moi, demanda son adresse au professeur, et l'engagea à soumettre sa méthode à la Société des méthodes d'enseignement dont il faisait partie.

Au retour, il ne fut question que de ce que nous venions d'entendre et de voir; M. Haumont

avait compris de suite que le tableau muet renfermant cent cases ou carrés présentait, en effet, le tableau du temps, c'est-à-dire cent années ou un siècle. En plaçant un jeton dans tel ou telle case, on avait la *date*, c'est-à-dire *l'année* dans laquelle s'était passé tel ou tel fait historique, et alors même que le tableau muet n'était plus sous les yeux, la mémoire en la reproduisant représentait cette place, la date par conséquent, et le fait ou le nom appartenant à cette date.

Je le priai de s'informer si M. Jazwinski donnait des leçons. J'étais et je suis encore, hélas! bien ignorante en fait d'histoire, je rougissais de cette ignorance; d'un autre côté je pensais que si je pouvais réunir assez des personnes pour recevoir des leçons de M. Jazwinski je rendrais service à l'un des fils de la Pologne.

Grâce à M. Haumont les choses s'arrangèrent selon mon désir; lui et son fils, mademoiselle Adèle Gérardin et moi, nous nous offrîmes à M. Jazwinski comme élèves. Pour Adèle, de même que pour mesdemoiselles Duval, j'avais été le premier professeur en ce qui touchait les langues italienne et anglaise; mes jeunes disciples

m'avaient devancée depuis bien longtemps et de beaucoup; cette fois je me mettais à mon tour au rang des écolières. Le cours eut lieu chez ma mère, et plus tard je rendis à M. Jazwinski le service de faire connaître sa méthode par les journaux auxquels je travaillais, et le service plus grand encore de lui trouver un éditeur.

Moi aussi je trouvais des éditeurs; la fortune semblait décidément me sourire. M. Duval parlait de présenter *le Petit bossu* à l'Académie française quand l'ouvrage serait imprimé. On venait de faire une seconde édition de mes *Contes aux jeunes agronomes;* les articles que je donnais au *Journal des Femmes* plaisaient, et la louange commençait à retentir à mon oreille. Ce n'était pas la vanité qui parlait en moi; une pensée plus digne, j'ose le dire, me rendait heureuse de ces succès venus coup sur coup: la pensée de donner à ma mère, d'une manière durable, l'aisance trop passagère dont elle avait joui à Cassel. Déjà une jeune fille la suppléait dans le ménage : cette jeune fille mérite de trouver place dans mes souvenirs : Virginie avait une âme au-dessus de son état, et je peux dire qu'elle nous a été dévouée jusqu'à la mort... mort prématurée; car à vingt-

trois ans elle a succombé à une maladie de poitrine.

Un appartement se trouvait vacant dans la maison même où était le bureau du *Journal des Femmes*, quai des Augustins; madame Fanny Richomme me pressait vivement de le louer, en me faisant espérer qu'elle pourrait m'occuper de plus en plus, si j'étais sous sa main, pour ainsi dire; j'y jouirais encore d'un avantage, celui de me rapprocher de mes éditeurs, ce qui faciliterait beaucoup la conclusion des affaires.

Mais ma mère vénérée tenait au quartier où si longtemps nous avions vécu auprès de mon pauvre père. J'osais à peine lui parler d'un changement de domicile. Quelques mots vagues ayant été dits à ce sujet, il n'y eut pas de sa part un moment d'irrésolution. Quel sacrifice n'aurait-elle pas fait pour sa fille? Il fut donc décidé qu'au printemps de l'année suivante nous quitterions le *pays latin*.

Isaure avait paru prendre une part sincère à mes succès. Elle sentait approcher le terme de sa vie, et soutenue par le sentiment religieux qui s'était réveillé en elle, elle envisageait ce terme sans effroi. Des raisons d'économie, sans doute,

l'avaient décidée à changer de demeure, et je n'obtenais que rarement la permission de la voir un instant. Peu à peu je cessai même de pénétrer jusqu'à elle, elle ne pouvait plus supporter aucun aliment; le changement qui s'opérait était effrayant. Presque chaque jour son beau-père m'apportait de ses nouvelles, lorsque je n'allais pas en chercher moi-même. Elle s'éteignit après cette longue agonie, pendant laquelle son âme, accablée de repentir, avait puisé dans la prière l'espoir du pardon. Elle me fit dire avant de mourir quelle me demandait instamment de venir *une seule fois* déposer quelques fleurs sur sa tombe en mémoire de notre vieille affection. Quelque jours après je me rendais au cimetière du Mont-Parnasse.

C'était la première fois que je voyais une tombe récemment fermée : la pluie avait tombé à torrent la veille; un mince entourage en bois noir laissait à nu la terre enfoncée par endroits et mêlée de quelques grosses pierres. Cette vue me fit du mal, les fleurs que j'apportais ne pouvaient couvrir la nudité du terrain, et en me rappelant tous les besoins factices de celle qui dormait là, je compris mieux que jamais ces paroles du Pro-

phète-Roi : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* Je pleurai longtemps, puis je dis adieu à celle que j'avais sincèrement aimée, et qui m'avait aimée elle-même, lui promettant de revenir si mes nombreux devoirs envers ceux qui vivaient et souffraient me le permettaient.

Ce triste épisode, que j'ai consigné ici avec hésitation, renferme plus d'une leçon utile aux jeunes filles et aux jeunes mères. Le goût de la parure n'est pas sans danger, on le voit; quand on lui cède, il étouffe jusqu'aux affections les plus saintes, il nourrit, il développe l'égoïsme, et, après avoir desséché le cœur, il détruit la santé. Et que dire de ce prétendu amour maternel qui permet aux défauts de grandir par l'effet d'une indulgence aveugle? De ce prétendu amour maternel qui cherche son propre bonheur et non le bonheur vrai d'un enfant, dans la satisfaction de ses caprices? Un peu de sévérité s'unit toujours à la vraie tendresse; la mère qui aime son enfant le veut heureux dans l'avenir, et pour arriver à lui donner ces joies dont elle ne jouira peut-être pas, elle se résigne à le voir pleurer, à le punir... Isaure avait tout ce qu'il fallait pour faire une femme remarquable; mais, objet d'une véritable

idolâtrie, elle commença par être le tyran de tous les siens, et elle finit par devenir la victime des travers qu'une folle indulgence avait développés en elle ! Pauvre Isaure ! dans sa miséricorde, Dieu lui avait laissé du moins le temps de se repentir.

Monsieur de C*** continuait de venir nous voir comme par le passé; nous parlions de ma pauvre amie, mais il ramenait souvent la conversation sur ce qui le touchait lui-même, sur l'isolement auquel le condamnait la mort de tous les membres de cette famille à laquelle depuis des années il s'était dévoué. Quoique je n'eusse pas pour lui une très-grande estime, son sort me touchait. Un jour, il arriva comme j'allais sortir, il me demanda la permission de m'offrir son bras, et nous partîmes ensemble.

« Qu'est-ce que vous avez, mademoiselle Sophie, me dit-il? Vos yeux sont rouges et encore pleins de larmes. »

Je me mis à rire.

« Si je vous raconte, lui répondis-je, pourquoi mes yeux sont rouges, vous allez vous moquer de moi.

— Oh ! vous savez, reprit-il d'un ton sentimen-

tal, que je vous admire trop pour avoir la moindre envie de me moquer en quoi que ce soit. Voyons, pourquoi avez-vous pleuré?

— Parce que je traite un sujet qui m'a émue jusqu'aux larmes.

— Est-il possible! s'écria-t-il d'un air stupéfait; comment! vous prenez ainsi à cœur les mésaventures de vos héros?

— Je prends à cœur tout ce que j'écris, répliquai-je; quand j'ai pleuré, je suis sûre de faire pleurer; quand j'ai ri, je suis sûre de faire rire, et quand je suis convaincue de la vérité de ce que je dis, je persuade mon lecteur.

— Moi, je croyais que ces choses-là se faisaient en jouant.

— Oh! que non, répondis-je. Lorsque j'ai en tête une idée vague, un sujet qui n'est pas encore mûr, je perds le sommeil, l'appétit; je suis triste sans pouvoir dire pourquoi; tout me cause dégoût, ennui, jusqu'au jour où, l'inspiration arrivant, l'idée vague devient une idée nette; le sujet se développe, et les pages coulent sous ma plume: l'ouvrage fini, je retombe pour quelques jours dans la tristesse et le dégoût de tout.

— Quel chien de métier! s'écria-t-il avec un

gros rire. J'ai connu plusieurs auteurs dans ma vie, mais aucun ne m'a jamais dit avoir éprouvé quelque chose de semblable. Ecoutez mademoiselle Sophie, moi aussi je suis tourmenté d'une idée, et à mon tour je vais vous la dire et bien sérieusement cette fois : n'allez pas vous moquer de moi.

— Quelle est cette idée, s'il vous plaît? »

Il hésita un moment, puis il reprit :

« Je ne peux pas vivre seul, non, cela m'est impossible ; marions-nous ensemble, voulez-vous? »

Je ne pus retenir un franc éclat de rire.

« Je ne vois pas, dit M. de C*** d'un ton mécontent, que ma proposition soit si ridicule; je vous offre un beau nom, bien placé dans le nobiliaire de France.

— Et moi, répliquai-je, je ne veux pas perdre le nom que je me fais dans les lettres.

— Vous pourriez le joindre au mien.

— Monsieur de C***, cessons cette plaisanterie, je vous en prie.

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, c'est très-sérieusement que je vous parle; je vous connais depuis près de vingt ans, j'ai pour vous

une affection sincère, et une femme dans la carrière des lettres a besoin d'un appui.

— Votre demande, Monsieur, est assurément fort honorable pour moi, mais ce n'est pas à mon âge (j'ai bientôt quarante ans), que je peux songer à me marier : laissons de côté toutes ces idées folles, et parlons d'autre chose, s'il vous plaît. »

Nous marchâmes quelque temps en silence. M. de C*** était piqué au vif ; je feignis de ne pas m'en apercevoir, et je parlai de choses et d'autres jusqu'au moment où, arrivée à la porte de la personne chez laquelle je me rendais, je le quittai avec un grand salut.

Lorsque, à mon retour, je dis à ma mère que je venais d'être demandée en mariage, elle m'écouta avec surprise. Le nom du prétendant lui fit hausser les épaules.

« Le calcul est simple, me dit-elle, M. de C*** ne possède rien au monde ; toi, tu as pour dot ton travail et une pension littéraire ; il est âgé, il devient souffrant, et devine, par les soins que tu prends de tes parents, que tu ferais pour un mari ce que tu fais pour eux. Comme beaucoup d'hommes, il s'imagine que le titre de madame est très-envié par les vieilles filles surtout ; je plains l'iso-

lement auquel sa vieillesse est condamnée, et la misère qui le menace.... Pour ménager son amour-propre, quand il reviendra, j'aurai l'air d'ignorer ses propositions de mariage. »

Si je les avais acceptées, je n'aurais pas tardé à me trouver veuve ; bien peu de temps après, M. de C*** succombait à une fluxion de poitrine qui l'enleva en quelques jours. C'était pour lui la délivrance de l'abandon auquel la mort d'Isaure l'avait condamné.

Le moment approchait où nous devions aller prendre possession de notre nouvelle demeure, quai des Augustins. Je hâtais ce moment de tous mes vœux, car j'avais l'espoir fondé de me trouver utilement occupée, lorsque je serais placée pour ainsi dire au centre de mes opérations littéraires. Je commençais à avoir la vogue ; deux éditeurs se montraient disposés à se disputer mes productions : les nouveaux recueils qui se fondaient m'ouvraient leurs colonnes ; enfin j'entrevoyais avec joie la possibilité d'entourer d'aisance mes bons parents, et de venir largement en aide à mes deux familles. Hélas ! combien de fois, autour de moi et pour moi-même, j'ai vu, j'ai senti la vérité de ces paroles des livres saints : *Réjouissez-*

vous avec tremblement! En ce triste monde, pas un plaisir qui n'ait pour compagne une peine, pas une joie qui ne soit suivie d'un amer chagrin!

III

C'était avec une véritable satisfaction que je préparais tout pour notre installation dans notre nouveau domicile. Notre appartement était situé sur le même palier que celui de madame Fanny Richomme, qui m'inspirait beaucoup d'attrait; je n'aurais que deux étages à descendre pour me trouver au bureau du *Journal des Femmes;* l'imprimerie étant au rez-de-chaussée de la même maison, je pourrais plus facilement vérifier si la correction des épreuves était bien faite; enfin, sur le même quai, demeuraient mes deux éditeurs. N'était-ce pas se touver logée tout à fait en auteur?...

Dès le soir même de notre entrée dans cette maison, ma satisfaction fut troublée par les souf-

frances que ma mère éprouvait dans la main droite. Nous crûmes d'abord qu'en faisant les paquets elle s'était piquée un doigt, et qu'il en résulterait un mal passager; c'était bien malheureux, au moment où nous avions besoin toutes deux de déployer une grande activité pour nous installer le plus promptement possible, car j'avais des travaux commencés et qu'on attendait; mais, en quelques jours, le mal fit des progrès si rapides et devint si violent, que ma pauvre mère fut obligée de garder le lit. La douleur s'étendait depuis le bout des doigts jusqu'à l'épaule, et cette douleur était celle qu'aurait pu causer une brûlure mise à vif. Les médecins, consultés, étaient d'avis différents comme toujours, et ma mère, si courageuse, se désolait en se trouvant incapable de faire quoi que ce fût. Des mois, des années devaient s'écouler pour elle dans cet état de souffrance, que centuplaient les tortures morales. Elle si active, si utile dans le ménage, elle se voyait réduite à une oisiveté complète. Jamais on n'avait pris d'ouvrière à la maison; désormais il faudrait en prendre; la jeune bonne ne pouvait presque pas m'aider, ma mère avait besoin de ses services, et je devais partager mon temps entre les soins jour-

naliers à lui donner, mon travail, mon pauvre père que j'allais voir une fois par semaine, et les affaires du dehors. Pour comble de malheur, j'étais mal portante moi-même, et ma bonne petite Virginie, frêle de santé, ne me secondait pas autant qu'elle l'aurait voulu. Oui, la torture morale endurée par ma pauvre mère était affreuse. Ce mal, né de l'affection nerveuse ou névrose, qui déjà l'avait tant fait souffrir, la condamnait en outre au supplice de l'inaction. Point d'intervalle, point de crise comme jadis : le mal était là, toujours le même, et, malgré sa résignation angélique, des larmes brûlantes baignaient souvent son visage vénéré.

Dieu eut pitié de moi ! Déjà rompue aux luttes avec le sort, je me roidis contre la nouvelle épreuve que nous avions à subir, et je demandai à Dieu du courage et la force nécessaire pour remplir mon devoir. Je fus exaucée.

Les travaux abondaient ; le succès ne me gonflait pas d'orgueil ; mais il me soutenait, et une fois rentrée dans mon cabinet, je parvenais à m'abstraire de toute autre préoccupation que celle des études à faire, des articles à écrire, des ouvrages à achever. Levée tous les jours à quatre

heures du matin, ne me couchant jamais avant minuit, je trouvais du temps pour tout. Il m'avait fallu désigner un jour par semaine pour recevoir les personnes dont ma position nouvelle m'avait obligée de faire la connaissance ; mais ce jour-là était pour moi le plus fatigant de tous ; c'était aussi celui qui chagrinait le plus ma pauvre mère, car je n'avais pas toujours la possibilité d'aller l'embrasser et lui dire quelques mots de consolation. Le samedi était consacré à mon père ; quelque temps qu'il fît, je lui donnais la moitié de cette journée ; toujours je sortais de la maison de santé les yeux baignés de larmes ; mais, en rentrant au logis, j'avais les yeux secs et le front serein. Quand son agitation m'avait bouleversée, en revenant à Paris, j'allais puiser auprès de mes deux anges protecteurs, madame de Montalivet et sa fille, madame de Tascher, un nouveau courage ; jamais elles ne se montrèrent fatiguées de mes pleurs ni de mes plaintes : ces nobles âmes trouvaient des paroles pour relever mon âme abattue, et ma malheureuse mère ne se doutait pas de ce que me faisaient souffrir mes visites à mon père.

Une chose encore me soutenait dans la vie si difficile qui m'était faite : c'était le plaisir de ren-

dre service. Déjà, plus d'une fois, j'avais pu aider quelques auteurs en faisant des articles sur leurs ouvrages ; j'avais pu même procurer à deux ou trois des éditeurs. Mais ce qui, surtout, doublait ma force, c'était l'inspiration qui venait sans se faire attendre. Je ne comprends plus aujourd'hui comment tant de choses ont pu sortir de ma plume pendant les deux années que nous passâmes dans notre nouvelle demeure.

Nous étions alors dans ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, une *époque de transition :* les révolutions, en déplaçant les hommes et les choses, font sentir longtemps leur influence ; on a de la peine à se remettre de l'ébranlement général. Les idées nouvelles qui ont remplacé les anciennes idées sont souvent mal comprises par le vulgaire, et le vulgaire c'est le plus grand nombre ; les femmes, que l'imagination porte toujours au delà des bornes du possible, sont les dernières à revenir au sentiment de la raison. De la grande crise de 1830 était sorti pour elles un impérieux besoin d'émancipation ; aussi les Saint-Simoniens trouvèrent-ils un grand nombre d'adeptes. Les journaux créés pour et par les femmes se multipliaient ; les utopies les plus étranges y prenaient place, et la pen-

sée qui dominait toutes les autres était celle-ci : *Renoncer à remplir le rôle si noble de la femme pour postuler tous les emplois, toutes les charges que, dans l'État, les hommes se sont réservées.* De cette *époque de transition* datent les *lionnes*, que les maîtresses de maison invitaient à leurs soirées pour attirer le plus de monde possible, lionnes politiques, lionnes poétiques, lionnes auteurs, lionnes faisant des armes, montant à cheval et se distinguant au tir du pistolet.

La directrice du *Journal des Femmes* se défendait tout ensemble, autant qu'elle le pouvait, de l'envahissement des idées nouvelles et de la rigidité des idées anciennes ; mais les premières perçaient souvent dans les colonnes du journal, et les hommes se moquaient ou se vengeaient de ces tentatives d'émancipation féminine en adressant à madame la directrice des questions telles que celles-ci, qu'on la priait instamment d'insérer dans le plus prochain numéro : 1° *Que ressentent les femmes en vieillissant?* 2° *Que faut-il faire pour diriger utilement le grand mouvement intellectuel qui se manifeste chez les femmes?* Et ces deux impertinentes questions eurent l'honneur de l'insertion dans le journal.

Je fus la première à y répondre : je ne faisais point partie des *liannes* d'aucune espèce; élevée par ma mère dans la croyance que rien n'est plus respectable que la femme qui sait rester femme, j'étais fort loin de goûter les idées folles qui régnaient généralement, mais j'étais loin aussi d'endurer avec résignation les moqueries qu'on croyait pouvoir se permettre impunément. Mes deux réponses, fondées en raison, j'ose le dire, furent assez vives pour me valoir d'une part cet avertissement, inséré dans le journal de la bonne ville de Falaise : « Que mademoiselle S. U. Dudrézène ne vienne pas chercher un mari dans notre cité, elle n'en trouverait pas. » Et, d'autre part, je reçus des Saint-Simoniennes l'aimable proposition de me voir déclarer la femme libre.

Ces deux leçons me rendirent plus sage, et me firent sentir plus profondément encore la vérité de ce que m'avait toujours dit ma mère : Pour rester digne du titre de femme, il me fallait éviter la polémique, et me contenter d'être auteur moraliste.

L'ouvrage couronné, *le Petit bossu*, avait enfin paru : mon bon vieil ami, après l'avoir lu et approuvé, l'avait présenté au concours ouvert par

l'Académie française en faveur des ouvrages les plus utiles aux mœurs. M. Duval paraissait compter sur le succès; en effet, grâce à lui, j'obtins un des prix Monthyon. A cette heureuse nouvelle, ma pauvre malade parut se ranimer; elle exigea de moi la promesse que j'irais à la séance de l'Académie, où elle ne pouvait m'accompagner comme elle m'avait accompagnée à l'Hôtel de Ville. J'étais curieuse, je l'avoue, de voir une séance de l'Académie, et je pouvais y aller d'autant plus facilement que le jeune fils d'un de mes oncles était alors à Paris, où il apprenait l'état de mécanicien. Un autre, à sa place, se fût senti fier d'être choisi pour mon cavalier; mais, à dix-huit ans, une cousine de quarante ans paraît bien vieille, et puis j'avais déjà éprouvé que ce n'était pas dans ma famille que je trouverais des admirateurs.

Mon sigisbé improvisé me donna le bras, d'un air assez peu aimable, jusqu'à la porte de l'Institut. J'avais deux billets pour d'excellentes places, l'amphithéâtre du nord, en face de l'hémicycle qui renferme les fauteuils de MM. les membres de l'Académie. Mais la foule était grande ce jour-là. Toutes les places étaient prises, moins

une. Du premier coup d'œil je m'aperçus que, dans cet amphithéâtre, je serais trop en vue ; or, maintenant plusieurs personnes me connaissaient, et je ne voulais pas être désignée au public comme auteur couronné. Je dis donc à Jules, mon cousin, de prendre cette place, et je m'esquivai aussitôt pour monter à la tribune du nord : elle était pleine aussi. Au moment où je cherchais des yeux la moindre place sur quelqu'un des bancs, un homme se leva et me cria à tue-tête : « Je vous fais compliment, mademoiselle Ulliac, vous êtes couronnée ! »

Aussitôt disparaissant, je descendis quatre à quatre l'escalier et je me trouvai hors de l'Institut, sans nul moyen d'y rentrer. Que faire ? Ma mère serait vivement contrariée si je ne pouvais pas lui rendre compte de la séance ; et lui faire subir une contrariété, à elle qui souffrait tant !... Je savais que MM. les académiciens, se réunissaient avant la séance dans la bibliothèque de l'Institut : j'étais assurée d'y trouver M. Duval et d'obtenir par lui une place. Après un peu d'hésitation, je me rendis à la bibliothèque ; je m'arrêtai quelques instants devant la porte ouverte, cherchant des yeux mon vieil ami...

« Mademoiselle Ulliac, vous avez un prix, je vous en fais mon compliment, dit à haute voix un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que je ne veux pas nommer; et il vint à moi en me tendant cordialement la main.

— Merci, dis-je tout bas; oui, j'ai un prix, mais pas de place.

— Comment! pas de place, s'écria-t-il à pleine voix; un auteur couronné! Venez, venez, je vais vous placer.

— Non, non, lui dis-je tout bas, je vous en prie, je dois attendre M. Duval. »

Mais, passant mon bras sous le sien, il m'entraîna, bon gré malgré, me faisant traverser la bibliothèque tout entière et pénétrer dans la salle par l'entrée réservée à MM. les académiciens. Les yeux baissés, rouge d'ambarras, je dus traverser l'hémicycle tout entier, dont les fauteuils heureusement étaient vides; et arriver dans l'amphithéâtre réservé, sous les yeux de tout le public. Mon trop obligeant conducteur me fit asseoir sur la première banquette, vide aussi, et il allait peut-être mettre le comble à ma confusion en me faisant à haute voix et de nouveau, des compliments, lorsque, fort heureusement, quelqu'un lui

adressa la parole. J'appelai du geste mon jeune parent ; il me répondit par un signe de tête négatif. De nouveau je répétai mon invitation muette. Cette fois, mon regard lui fit comprendre que j'étais fort mécontente de son obstination. Après avoir encore hésité, il se décida enfin à venir prendre place près de moi. A voix basse, je lui reprochai son peu de déférence pour sa cousine : il fit la moue sans me répondre.

Insensiblement l'amphithéâtre s'était garni de femmes élégantes et très-parées : bientôt l'Académie en corps vint occuper les fauteuils de l'hémicycle. M. Villemain, secrétaire perpétuel, était, cette année-là directeur. C'était la première fois que je voyais cet habile et élégant écrivain. Quelques années auparavant, mon père avait suivi assidûment ses cours, et, depuis longtemps, je savais que M. Villemain unit l'esprit le plus charmant à l'éloquence et à l'art de bien dire.

La séance commença par le compte rendu des actes de vertu qui sont, grâce à Dieu, si multipliés en France, qu'un choix à faire entre tous les dévouements est des plus difficiles. Je ne me souviens pas du nom de l'académicien qui avait été chargé, cette année-là, de faire le compte rendu ;

de vifs applaudissements se firent entendre et se prolongèrent jusqu'au moment où M. le directeur prit la parole.

Avec son talent inimitable, M. Villemain exposa les mérites qui avaient valu à telle ou à telle pièce de poésie le suffrage de l'Académie, et il lut, comme il sait lire, quelques fragments des poëmes couronnés; puis vint le tour des ouvrages que l'Académie avait jugés être utiles aux mœurs et à la morale, et j'entendis proclamer par cette voix éloquente le titre du *Petit bossu* et le nom de mademoiselle Ulliac Trémadeure. L'usage n'étant pas à l'Institut que les lauréats se montrent aux yeux du public, les auteurs ne furent point appelés à venir recevoir leur couronne.

Aussitôt qu'il fut possible de sortir de la salle, je me hâtai de retourner à la maison. Je ne m'étais pas sentie émue, cette fois, comme le jour de la séance à l'Hôtel de Ville. Tant de chagrins pesaient sur mon cœur! Et, alors même qu'une joie vaniteuse aurait pu se faire sentir, la vue de la pâle figure de ma mère contractée par les souffrances, eût bientôt banni cette joie. Afin de distraire ma pauvre malade, j'avais invité à dîner M. Haumont et l'ingénieur des ponts et chaussées

qui avait bien voulu admettre Jules dans ses ateliers ; je le regrettai tout bas, car ma pauvre mère s'efforçait inutilement de prendre part à l'entretien. Ses douleurs devinrent si vives qu'elle dut quitter la table avant la fin du repas, et, pour la seconde fois, je sentis bien amèrement la vérité de ces paroles de madame de Staël : *La gloire n'est pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur.* La gloire ! tout est relatif : pour l'auteur jusqu'alors complétement obscur, les honneurs qu'il venait de recevoir étaient de la gloire. Le *Journal des Femmes* la fit sonner bien haut, *le Breton*, *le Lycée armoricain* firent de même, et le compte rendu des journaux me mit en vogue dans la librairie. Si je n'avais pas été entourée de sujets de tristesse, peut-être mon amour-propre se fût-il développé au bruit des douces flatteries qui résonnaient à mon oreille. Mais la pensée de mon malheureux père, la vue de ma malheureuse mère en proie aux souffrances physiques et aux tortures morales empoisonnaient tout ; la seule chose dans laquelle je trouvasse encore quelque plaisir, c'était l'étude, c'était le travail. A de rares intervalles brillait, parfois, un éclair de mon ancienne gaieté ; la tribune édifiée par madame Fanny Ri-

chomme en faveur des femmes m'étant constamment ouverte, je cédais à la tentation de faire de petits articles sur les *non-sens* de l'époque. Je ne me moquais pas des individus, je me moquais des choses, et comme ces articles, publiés sous le voile de l'anonyme, faisaient rire, ils étaient toujours bienvenus au bureau du journal.

Là se réunissaient souvent les collaboratrices. Je ne faisais point partie de ces réunions; mais, de temps en temps, lorsque je descendais chez notre chère directrice, je rencontrais une ou deux femmes auteurs, et toujours j'avais lieu de m'étonner de la croyance avouée par ces dames qu'une femme ne peut pas écrire sans jeter, comme on dit vulgairement, son bonnet par-dessus les moulins. Je suis persuadée que ces dames, de leur côté, trouvaient fort étranges et très-baroques mes idées au sujet de la mission que l'écrivain est appelé à remplir. Aussi je ne formai de liaison avec personne, et quelquefois il m'arriva de remonter chez moi très-mortifiée de ce titre de femme de lettres que je partageais avec des femmes qui ne voulaient plus être de leur sexe.

Il y a, de par le monde, certains biographes

qui laissent tranquilles les morts dont ils n'ont rien à attendre; les morts coûteraient beaucoup de travaux, beaucoup de recherches avant qu'on arrivât à en tirer quelque chose; ces biographes-là s'attachent de préférence aux vivants, car ils savent par cœur la fable du Corbeau et du Renard, et, quelque petit que soit un fromage, il vaut bien toujours la peine de prononcer quelques paroles flatteuses pour l'obtenir. Au nombre des personnes qui avaient le droit de se présenter chez moi le lundi, se trouvait un M. Alfred de ***, qui cherchait à tirer quelque parti du talent littéraire dont il se croyait doué. Malgré sa rotondité et ses besicles, il parlait beaucoup de sa guitare, instrument encore à la mode dans ce temps-là; il aurait joué volontiers le rôle de troubadour, sans se douter du ridicule dont il se serait couvert.

Un jour, il me fit part de l'idée sublime qui lui était venue de faire la biographie des femmes auteurs contemporaines, et de l'accompagner du portrait et d'un *fac simile* de chacune de ces dames qui, il en avait la certitude, applaudissaient beaucoup à son projet; plusieurs lui avaient promis des notes et quelques-unes s'é-

taient engagées à faire elles-mêmes leur propre biographie. J'étais déjà un auteur trop célèbre pour ne pas figurer dans ce recueil, et M. Boilly n'attendait que mon consentement pour venir *me pourtraire*.

Fort étonnée de ce que j'entendais, j'avais écouté M. de *** sans l'interrompre : prenant mon silence pour une approbation, il me nomma les dames qui déjà avaient consenti à ce qu'il les plaçât sur sa liste.

« Je ne blâme personne, monsieur, lui dis-je d'un ton sérieux ; mais il me semble qu'on n'a pas le droit de publier ma biographie sans mon consentement formel : et ce consentement, je le refuse absolument. »

M. de *** employa tous les raisonnements qui lui parurent les plus convaincants pour me persuader que, si je ne voulais pas faire moi-même mon article, je devais le lui laisser faire en lui donnant les notes que je jugerais convenables. Pour me décider, il employa les flatteries les plus outrées, et qui achevèrent de me mettre de fort mauvaise humeur.

« Il faudra bien, mademoiselle, que vous consentiez lorsque nous aurons votre portrait.

— On ne le fera pas sans que je pose, répondis-je.

— Pardonnez-moi : M. Boilly saisit la ressemblance au vol, si vous ne lui permettez pas d'avoir l'honneur de se présenter chez vous, il vous *croquera* soit à l'église, soit au spectacle, soit sur l'escalier lorsque vous descendez au bureau.

— Cessons cette plaisanterie, lui dis-je d'un ton si sec qu'il en fut déconcerté. Je vous déclare, monsieur, que si une notice est publiée sur moi, malgré moi, je recourrai aux appuis que j'ai dans la presse quotidienne pour faire savoir au public comment vous êtes sans respect pour la volonté d'une femme qui regarde comme un malheur de se trouver placée au nombre des femmes de lettres. »

Ce jour-là, M. de *** n'insista point; mais il espéra me tenter en m'adressant les premières livraisons de son œuvre. Comme j'évitais de lui en parler, il me demanda avec instance de lui dire ce que j'en pensais.

« Je pense, monsieur, répondis-je, que ces dames doivent être contentes de leur peintre, car il leur donne à toutes des yeux plus grands que la bouche. »

Après être revenu plusieurs fois à la charge, M. de ***, voyant que décidément je ne voulais pas entrer dans sa galerie, se laissa aller un jour à une étrange confidence.

« Pendant que ces dames posent, dit-il, Boilly et moi nous les faisons causer sur le compte les unes des autres : en les écoutant, je me suis dit plus d'une fois que la biographie louangeuse pourrait bien avoir quelque jour pour pendant une biographie scandaleuse. »

Indignée, je me levai. M. de *** sentit qu'il était allé trop loin.

« Vous comprenez bien, mademoiselle, ajouta-t-il, que je ne me permettrais pas ailleurs un telle plaisanterie. »

Je le saluai sans répondre, et, tout confus, il se retira.

O femmes! bienheureuses sont celles que la nécessité ne fait point sortir d'une obscurité paisible ; bienheureuses sont celles dont la vie passe ignorée et dont le nom n'est connu que de leur famille et de leurs amis ! Un peu de bruit ne saurait consoler des dégoûts que vous fait subir la plèbe littéraire.

Je ne pouvais me renfermer chez moi comme

jadis ; je ne pouvais me faire celer pour les personnes qui me déplaisaient ; si, dans la vie privée un ennemi est à craindre, dans la vie littéraire un ennemi est bien dangereux et peut, d'un mot, vous faire un tort irréparable... Je continuai donc à recevoir de temps en temps M. de *** ; seulement, je faisais dire parfois que j'étais en affaire, et peu à peu ses visites cessèrent.

La Société pour l'Instruction élémentaire ayant ouvert un troisième concours extraordinaire pour la composition d'un livre de lecture courante, je sentis s'éveiller en moi le vif désir d'y présenter un ouvrage ; si j'avais parlé de ce désir à quelqu'un, on l'aurait traité de folie : ma vie était tellement remplie, que je n'avais pas un instant de loisir, mais je me levais matin, je me couchais fort tard, j'avais le travail facile, et la plupart des articles que je publiais dans différents recueils n'étaient pour moi qu'un délassement. Il ne faut pas croire que l'ambition d'obtenir un nouveau prix fût mon seul mobile : depuis près de trois ans, l'idée d'un livre de morale populaire errait, si je peux le dire, dans mon esprit. Depuis près de trois ans, cette pensée de Sénèque : *Dans le sein de l'homme vertueux, je ne sais quel Dieu,*

mais il habite un Dieu; et cette autre pensée de Kant : *Devoir! mot sublime! tu ne parles que de soumission, et pourtant tu révèles à l'homme sa liberté, sa volonté;* ces deux pensées m'avaient fait rêver cent et cent fois, et plus je rêvais, plus je sentais les hautes vérités renfermées dans ces paroles; mais comment les vulgariser, comment les rendre accessibles aux intelligences les moins développées, comment faire comprendre que Dieu a mis en nous ce qu'il faut pour distinguer le bien et le mal, la vérité et l'erreur, le juste et l'injuste? Comment faire comprendre que cette pierre de touche, soit qu'on l'appelle conscience ou sens moral, a été donnée à tous? Comment faire comprendre enfin que nos passions nous mettent dans la dépendance de tout le monde, tandis que notre soumission à la seule loi du devoir nous rend indépendants de tous. C'était ce *comment* qui m'arrêtait encore; mon but était trouvé, mais le point de départ me manquait. Pendant ces trois années, toujours préoccupée du livre à faire, j'avais lu, la plume à la main, beaucoup d'écrivains religieux et moralistes; je possédais donc une foule de matériaux précieux; restait à les mettre en œuvre. L'époque de transition dans laquelle nous nous

trouvions donnait naissance à une foule de systèmes plus ou moins spiritualistes ou matérialistes, et remettait en vogue d'anciens systèmes longtemps oubliés.

La doctrine du docteur Gall ou phrénologie avait ainsi repris faveur. Spurzheim faisait des cours très-suivis, de petits livres explicatifs des protubérances du crâne humain se répandaient dans toutes les classes, et semaient, au milieu de quelques idées justes, beaucoup d'idées erronées. J'avais eu, à l'imprimerie, l'occasion d'entendre les ouvriers typographes faire à leur manière l'application des doctrines du docteur Gall. Ils y trouvaient une excuse à leurs défauts, à leurs vices même, et étaient tombés dans un matérialisme si complet que, pour eux, tout ce qui élève et agrandit l'âme n'était plus que des contes bons à dormir debout. C'est ainsi que ce que je cherchais fut trouvé, c'est-à-dire le point de départ, la doctrine du docteur Gall. Mais, pour en faire sentir les graves inconvénients et pour faire reconnaître que le sens moral a été donné à tous les hommes, quelle que soit leur couleur, que tous, par conséquent, sont aptes à sentir les vérités de la morale universelle quand on les leur

présente, il me semblait nécessaire de faire voyager mon héros par toute la terre.

La réflexion me prouva que l'amour-propre de l'auteur lui faisait trop oublier qu'il s'agissait moins de montrer de l'érudition que de composer un ouvrage réellement utile ; non, ce n'était pas au loin que le héros du livre devait aller chercher des enseignements ; ces enseignements devaient, au contraire, ressortir des simples événements de la vie ordinaire, événements qui, en éveillant son sens moral, lui feraient soumettre à cette pierre de touche ses actions d'abord, puis celles d'autrui.

Toutes ces idées se présentaient journellement à mon esprit sans m'empêcher de finir des travaux commencés, de soigner ma pauvre mère, d'aller voir mon père et de vaquer aux occupations de la femme dans un ménage.

L'inspiration n'était pas encore venue, et le temps s'écoulait. Je n'avais plus qu'un mois pour arriver avant la fermeture du concours. Un mois ! c'était bien peu ; mais, comptant sur la bonne fée, je m'étais arrangée d'avance pour faire copier à mesure le manuscrit... encore à composer. Mon écriture était connue des membres de la Société

pour l'Instruction élémentaire, et je ne voulais pas me trahir moi-même... Un matin, je sentis que la fée était là ; je pris la plume... à la fin du mois, le manuscrit de *la Pierre de Touche* était remis au secrétariat, rue Taranne.

Si je me suis appesantie avec quelques détails sur ce qui regarde cet ouvrage, c'est qu'il m'a valu des joies bien douces, non des joies d'amour-propre, mais des joies du cœur.

« Mademoiselle, me dit un matin Virginie, il y a là un monsieur qui demande à vous parler. Il n'a pas voulu me donner son nom, prétendant que mademoiselle serait très-contente de le revoir, et qu'il est un de ses anciens amis.

— Pourquoi ne pas avoir dit que je reçois le lundi seulement, surtout aux personnes que je ne connais pas ?

— Mais c'est un ancien ami, mademoiselle, et il a un air si bon, si doux...

— Faites entrer. »

Et je me trouvai en face de M. Émile P***, ce fils du peintre habile, madame P***, qui m'avait donné, à Versailles, des leçons de dessin.

« Ainsi, vous me reconnaissez ! s'écria-t-il d'un air tout joyeux.

— Oui, répondis-je, je reconnais M. Émile P***, qui, jadis, m'a joué tant de mauvais tours...

— Et à qui vous les avez rendus au centuple.

— Mais comment avez-vous su que j'habite Paris?

— N'êtes-vous pas une femme célèbre? Imaginez-vous que je ne voulais pas croire que l'écrivain moraliste déjà en renom fût la même personne que la demoiselle Ulliac surnommée par ma mère...

— L'*étourdie*, dis-je en riant, surnom que je méritais bien alors.

— Mon neveu vous ayant entendu nommer, et votre nom lui étant familier, car votre souvenir s'est conservé dans la famille, il s'est informé de votre adresse et me l'a apportée. En apprenant que vous faisiez des livres et des livres raisonnables, je n'ai pas voulu croire, je le répète, que la chose fût possible. Pardonnez-moi mon impertinence, mais en vérité, il faut que vous soyez changée du tout au tout. Ma fille possède déjà quelques-uns de vos ouvrages; ils ne sont signés que du pseudonyme de Trémadeure. Je vous présenterai ma femme et ma fille, si vous voulez

bien le permettre; elles sont déjà toutes disposées à vous aimer. »

Nous parlâmes de Versailles, de nos anciennes connaissances. Les questions de M. P*** en ce qui me concernait me prouvèrent, en effet, que je voyais en lui un ancien ami. Il demanda la permission de saluer ma pauvre mère, et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant ce bras et cette main malades enveloppés de foulards et reposant sur un coussin, tandis que la main gauche tirait avec effort quelques brins de lin d'une quenouille fixée à un rouet devant elle. Réduite à l'oisiveté la plus absolue, torture morale qui dépassait de beaucoup les souffrances physiques si cruelles pourtant, ma courageuse mère avait voulu apprendre à filer. Quelques mots prononcés par M. P*** me prouvèrent qu'il devinait l'amertume de la position de ma mère, condamnée à faire peser sur moi toutes les charges qu'imposent une infirme et les soins de la maison; charges d'autant plus lourdes que, par mon travail, je devais subvenir à toutes les dépenses. Ma pauvre mère comprenant qu'une belle et bonne âme l'écoutait, se laissa aller au douloureux plaisir de parler de son mari, de sa fille, de ses maux, dont

le plus grand était son inutilité. Plusieurs fois, M. P*** essuya furtivement ses yeux; après être resté longtemps avec ma mère, il m'obligea de rentrer dans mon cabinet au moment où je le reconduisais, et, me prenant affectueusement les deux mains, il me dit :

« Songez que vous avez en moi un ancien ami, un ami dévoué, et comptez sur moi en tout et pour tout. »

Ce n'étaient pas là des paroles prononcées à la légère; la suite me l'a prouvé.

IV

Il n'est pas de maîtresse de maison qui ne sache la perturbation causée dans un ménage par le changement de domestique. Lorsque, suivant l'ordre de choses général, la maîtresse de maison n'a d'autre occupation que les soins intérieurs, et lorsqu'il ne se trouve dans la famille ni enfant, ni malade à surveiller, cette petite révolution do-

mestique apporte seulement quelques sujets d'impatience, de la fatigue et de l'ennui ; mais il n'en est pas ainsi lorsque la maîtresse de maison doit créer, par son travail, les revenus de chaque jour, et lorsqu'une infirme cruellement souffrante réclame des soins de tous les instants. J'allais en faire l'expérience. La jeune fille qui me servait, ma bonne petite Virginie, devenait de plus en plus malade. Pendant longtemps, elle m'avait caché son état : affectionnée et dévouée, elle était auprès de ma mère si attentive et si respectueuse, que nous la regardions plutôt comme notre enfant que comme notre domestique. Le soir, malgré tout ce que je pouvais dire, elle s'asseyait avec son ouvrage auprès de mon bureau, et elle prolongeait la veillée autant que moi, prenant plaisir, disait-elle, à voir courir ma plume sur le papier, et se réjouissant d'avance à l'idée de la petite causerie qui avait lieu pendant que je me déshabillais. Il était facile de prévoir que je ne la remplacerais pas : comment ferais-je pour faire face à tout ? Le travail abondait : si j'avais eu à ma disposition un peu plus de temps, j'aurais pu satisfaire à toutes les offres qui m'étaient adressées : je gagnais déjà beaucoup, mais je dépensais tout

ce que je gagnais, et chaque jour semblait m'apporter de nouvelles obligations à remplir. Si, dans la maison, une sœur, une amie m'avait secondée, j'aurais profité de la vogue et travaillé davantage encore... J'écrivis à ma cousine Constance, en lui disant quel service elle me rendrait si elle consentait à partager mon sort; elle n'aurait d'autre chose à faire qu'à me remplacer dans la surveillance de la maison en même temps qu'elle m'aiderait à soigner ma mère, qui l'aimait tendrement. Mais Constance aussi avait une mère, une mère âgée, souffreteuse; Constance avait en outre deux sœurs et elle ne voulait quitter ni sa mère, ni ses sœurs, ni son village. Je le compris, mais je m'en affligeai; avec un peu d'anxiété, je me résignai à remplir seule la tâche que Dieu m'imposait. Elle était grande, et de fréquentes indispositions me faisaient payer des veilles trop prolongées.

Ce fut avec une véritable désolation que Virginie nous quitta. Il me fallut promettre à elle et à son père, qui était venu la chercher, que si sa santé devenait meilleure je la reprendrais à mon service. Quelle différence entre cette enfant si douce et si bonne et les deux ou trois nouvelles servantes qui se succédèrent chez moi en fort peu

de temps! Tout le monde sait avec quelle difficulté on trouve une domestique passable, et quand on a une malade bien-aimée, quel supplice de voir l'indifférence, l'ennui, se peindre sur la figure de la personne qui la sert! Je me multipliais pour que ma pauvre mère ne souffrît pas trop de ce changement si grand. Le jour consacré à mon père, madame Richomme, ma bonne voisine et amie, avait l'obligeance de veiller, pendant mon absence, sur ce qui se passait à la maison; mesdames de Montalivet et de Tascher, M. Duval, sa famille, madame Gérardin, tout le monde enfin, prenant en considération notre pénible position, pardonnait la rareté de mes visites; je n'avais plus un seul instant de loisir, et, malgré tant d'embarras, de contrariétés, d'inquiétudes journalières, je parvenais à faire encore bien des travaux.

L'époque approchait cependant à laquelle la Société pour l'Instruction élémentaire devait prononcer son jugement sur les ouvrages présentés au concours. Après avoir désiré et espéré peut-être d'obtenir le prix, je le redoutais maintenant; mais comment retirer mon ouvrage? très-facilement : je n'avais pour cela qu'à me faire con-

naître comme étant l'auteur de *la Pierre de Touche.* Ce n'était pas le caprice qui me suggérait cette pensée; je résolus de m'en expliquer avec M. Haumont.

Jusqu'alors j'avais été si parfaitement discrète, que ce bon vieil ami ne soupçonnait pas que j'eusse envoyé quelque chose au concours.

« Petit papa, lui dis-je un jour, avez-vous reçu beaucoup d'ouvrages pour votre troisième concours extraordinaire ?

— Nous en avons reçu cinq, répondit-il, et dans ces cinq deux ont attiré vivement notre attention ; un surtout. »

Et le voilà qu'il se met à raconter la *Pierre de Touche*, entremêlant son récit d'éloges d'autant plus flatteurs, qu'il était loin de croire que l'auteur l'entendait. Il termina en disant :

« Très-probablement cet ouvrage-là aura le prix.

— Non, je vous en prie, petit papa, il est de moi. »

M. Haumont me regarda d'un air stupéfait.

« Comment, dit-il, vous avez concouru et, au moment de réussir, vous voulez vous retirer du concours ?

— Non-seulement je le veux, mais c'est fait maintenant, puisque vous connaissez l'auteur.

— Voilà une bizarre fantaisie !

— Ecoutez, petit papa, repris-je, je n'ai pas de rancune, et volontiers j'oublie les désagréments passés ; mais la pensée change avec le temps et les circonstances : d'abord, l'ouvrage que vous couronnez dans votre Société n'appartient plus à l'auteur. L'auteur n'est pas libre de le transformer, si plus tard la réflexion lui fait juger nécessaire quelque changement important...

— Mais si, ma chère enfant, avec l'agrément de la Société...

— Et celui de M. le délégué.

— Oh ! quoi que vous en disiez, vous avez de la rancune.

— Non, je vous assure ; seulement je me souviens des épines mêlées à la première couronne. Aujourd'hui je n'aurais pas le loisir de relire le manuscrit avec un délégué, et je ne consentirais pas aussi facilement que jadis à faire des changements qui pourraient altérer la pensée première de l'ouvrage. Je suis heureuse, bien heureuse, d'avoir obtenu votre suffrage, petit

papa, et celui du comité ; cette gloire me suffit. »

M. Haumont paraissait être mécontent ; mais sa bonté paternelle pour moi le rendit indulgent :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie,

me dit-il en souriant ; vous voudriez des couronnes sans épines ; comme il n'y en a jamais eu de ce genre, vous faites bien d'y renoncer, ma chère enfant. »

Craignant de l'avoir désobligé, je lui dis :

« Ecoutez, petit papa, *la Pierre de Touche* est un ouvrage qui m'a coûté des années de méditation ; une conviction profonde l'a dicté. Je sens qu'il y aura quelques changements à y faire, changements qu'il me faudrait soumettre à l'approbation de la Société, si l'ouvrage était couronné, et, dans le cas où elle n'accepterait pas ces changements, je me verrais obligée, moi, d'y renoncer et peut-être d'en accepter d'autres qui ne me conviendraient pas. Vous voyez bien que j'ai de bonnes raisons de vouloir conserver mon indépendance dans une affaire qui est du ressort

de la conscience plutôt que de celui du savoir proprement dit. Mes raisons ne vous paraissent-elles pas bonnes?

— Très-bonnes, mon enfant, répondit M. Haumont. Je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour que vous n'ayez pas le prix. »

Quelque temps après, le bon vieillard me disait d'un air, moitié riant, moitié fâché :

« Vous n'avez pas le prix ; mais je ne pourrai empêcher, si vous présentez le livre imprimé, qu'il ne soit adopté pour nos écoles et qu'une médaille ne soit décernée à l'auteur de *la Pierre de Touche*. »

Je le proclame avec gratitude, ce suffrage m'a été accordé.

L'hiver avait été bien difficile à passer pour ma malheureuse mère ; en vain tous les genres de médicamentation avaient été employés ; en vain elle avait été entourée de médecins habiles : les cruelles souffrances que lui faisaient endurer le bras droit ne cédaient à aucun calmant. Depuis près de deux ans elle n'avait pas pu descendre une seule fois nos cinq étages ; réduite par cette affreuse infirmité à une inaction absolue, elle sen-

tait son courage faiblir : les médecins ordonnaient la campagne ; le manque d'exercice, le manque d'air contribuaient, disaient-ils, à augmenter le mal. Mais comment songer à aller à la campagne, lorsque les travaux qui nous faisaient vivre nous retenaient constamment à Paris ! Trouver un jardin n'était pas impossible alors comme aujourd'hui ; ce fut ma bonne Elisabeth P*** qui découvrit, dans le haut du faubourg Poissonnière, une habitation située de telle sorte qu'on pouvait s'y croire à vingt lieues de Paris. Malheureusement, c'était une pension bourgeoise. En province, on n'a pas la moindre idée de ce qu'est une pension bourgeoise, et beaucoup de gens l'ignorent, même à Paris. Une pension bourgeoise est une maison où, pour un prix relativement modique, les gens dont la fortune est des plus médiocres trouvent à la fois le logement et la table. Les habitants de cette maison ne peuvent être et ne sont pas égaux de rang ni de caractère, et souvent le voisinage des uns et des autres est très-incommode.

Elisabeth répondit aux objections que je fis d'abord, que cette pension bourgeoise, fondée depuis plus d'un siècle, ne présentait pas d'enseigne au-dessus de la porte, et qu'elle ne se re-

crutait que par les amis et les connaissances. On pouvait donc espérer de trouver là une société pas trop mêlée.

« Et puis, ajouta-t-elle, vous pourrez vous y faire servir chez vous et ne fréquenter les autres pensionnaires que si bon vous semble. Songez aussi, ma chère petite, à tous les embarras de ménage que vous causent les changements de bonnes ; si vous en prenez une, elle sera tout au service de votre mère, et vous aurez plus de temps pour travailler. Vous serez sûre aussi que les jours où vous allez embrasser votre père et ceux où vous êtes obligée de sortir pour vos affaires, la maîtresse de la maison, ou sa sœur, veillera à tout ce dont madame Ulliac aura besoin. Allez voir, allez voir, répéta-t-elle ; je vous dis qu'on ne peut trouver une habitation plus convenable en tout point. »

Elisabeth avait raison ; rien de plus séduisant, sous beaucoup de rapports, que l'ancien château de la Charolais, située rue Bellefonds : jadis le parc s'étendait sur tous les terrains envahis depuis par une partie des rues du Faubourg-Poissonnière, de Rochechouart, etc. Ce qui restait de ce parc était orné de beaux ombrages, de belles pelouses qui

environnaient encore le château d'un réseau de verdure : c'était la campagne à Paris, c'était une espèce d'Eden pour ma pauvre mère. La maison ou le château se ressentait du passage du temps et de la négligence du propriétaire ; cependant on me montra, à l'extrémité d'un long corridor, au premier étage, un petit appartement encore fort habitable et si bien distribué que ma mère y avait son chez elle et moi une grande chambre qui me servirait en outre de cabinet. Les deux sœurs s'étant montrées raisonnables pour les conditions, je promis de m'engager dès que j'aurais parlé à ma mère.

A l'idée d'avoir un jardin, la pâle figure de ma mère vénérée s'anima ; mais les mots de *pension bourgeoise* parurent lui déplaire ; pourtant, lorsque je lui eus rappelé tous les désagréments que, depuis le départ de notre chère et pauvre Virginie, qui avait succombé à une maladie de poitrine, nous avions éprouvés par le changement de domestiques, elle parut perdre un peu de sa prévention contre ce genre de vie, et notre résolution fut prise. Ce déplacement m'éloignait beaucoup du centre de mes affaires; mais, d'un autre côté, j'y trouvais l'avantage d'échapper à cette foule de

gens ennuyeux qui venaient m'accabler tous les lundis, et souvent m'importuner pendant la semaine, malgré la consigne. Moi aussi, d'ailleurs, javais besoin de respirer le grand air, l'air vivifiant qu'exhale le feuillage, car ma santé se ressentait de tant d'émotions douloureuses et de tant de travaux incessants.

Ma mère vénérée était à peine installée au château de la Charolais, que déjà elle paraissait éprouver un peu d'allégement à ses maux : elle faisait descendre son rouet dans le jardin, et elle passait là presque toute la journée, tantôt travaillant, tantôt se promenant sur ces belles pelouses à l'ombre de ces beaux arbres séculaires. Il avait été convenu avec nos hôtesses que nous ne ferions de visites à personne. Les pensionnaires, peu nombreux, étaient du reste des gens fort convenables. Le maître de la maison, peintre habile, avait établi son atelier dans l'un des vastes salons du rez-de-chaussée ; sa femme, excellente musicienne, faisait entendre souvent les accents d'une belle voix ; deux professeurs de musique au Conservatoire, une dame veuve d'un certain âge, une jeune femme avec deux petits enfants et enfin un poëte, employé au ministère de la guerre,

M. Guernu, composaient le personnel de la maison.

On racontait plusieurs légendes sur le château de la Charolais, qui, à mon avis, n'avait jamais dû être un château. On y voyait cependant les restes d'une chapelle et quelques vestiges d'une ancienne salle de spectacle. Trois grandes pièces seulement, au rez-de-chaussée, étaient encore habitables ; dans les autres, les plafonds étaient tombés ; derrière le château s'ouvrait un vaste préau entouré de quatre rangées de beaux tilleuls; là se trouvaient les communs, bâtiments tellement en ruines qu'on osait à peine y entrer. Il était grand dommage qu'une telle habitation fût ainsi abandonnée aux ravages du temps par son propriétaire. Je ne rapporterai aucune des légendes qui couraient sur le château et sur les communs, car elles étaient plus absurdes les unes que les autres : je me bornerai à dire quelques mots de la manière de vivre dans cette espèce de phalanstère. Seules, ma mère et moi, nous étions servies dans notre appartement, et à l'exception du déjeuner, qui était porté à chacun dans sa chambre, on se réunissait pour dîner en commun et pour passer ensemble l'après-dînée. De temps en

temps, je prenais part à ces réunions, dans lesquelles je trouvais peu de plaisir, excepté lorsqu'on faisait de la musique. M. Guernu, le poëte célibataire, pauvre asthmatique depuis l'âge de vingt ans, avait fondé une société des jeux du Sphinx dont ses charades, ses logogriphes, ses énigmes, véritables petits poëmes, faisaient les frais. A le voir, on ne se serait jamais douté qu'un esprit léger et malin était logé dans cette frêle enveloppe. Il avait des yeux à fleur de tête, sans expression, et sa physionomie, peu mobile, était empreinte de tristesse, de sévérité même. C'était du reste un excellent homme, serviable et obligeant. Président de la société des jeux du Sphynx, inventés et fondés par lui, il en avait écrit en vers les statuts. Deux fois par semaine la société se réunissait dans le grand salon de la maison, et M. Guernu donnait à deviner énigmes, logogriphes ou charades ; quiconque ne devinait pas au bout d'un certain nombre de minutes était mis à l'amende. Ces amendes, recueillies par la maîtresse de la maison, servaient à donner un bal à la fin de l'année, bal auquel les membres de la société invitaient les personnes de leur connaissance. Je n'ai jamais aimé les associations de quelque

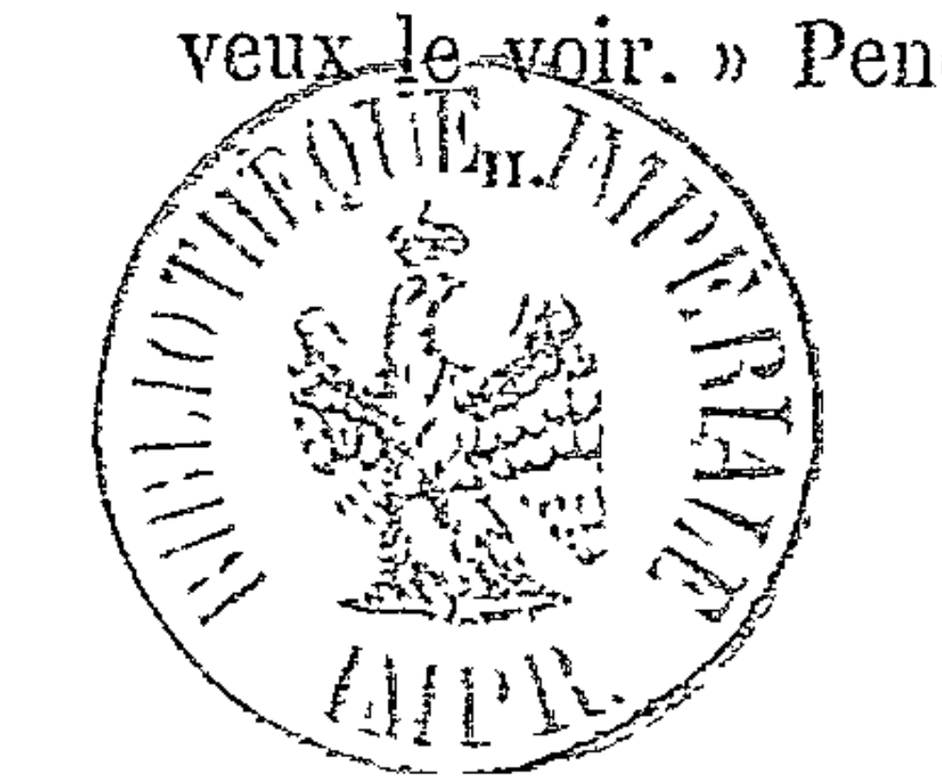
genre qu'elles puissent être. On voulut bien comprendre que l'état de ma mère m'empêcherait souvent de prendre part aux séances, et, sans blesser personne, je pus refuser de faire partie de la société.

J'avais craint un moment, en m'éloignant du centre de mes affaires, de les voir entravées par mille obstacles. Mais la vogue dont j'avais le bonheur de jouir se soutenait, et je pouvais choisir entre les travaux divers qui m'étaient proposés. Peu à peu, j'avais abandonné quelques recueils dont l'esprit ne me convenait pas ; mais j'étais restée fidèle au *Journal des Femmes* et au *Journal des jeunes Personnes*. Je publiais dans celui-ci des leçons d'histoire naturelle qui plaisaient beaucoup ; pour les dessins, j'étais très-bien secondée par un jeune peintre d'une grande espérance, M. Vaillant, qui fut plus tard nommé dessinateur de la commission scientifique chargée d'étudier l'histoire naturelle de l'Algérie. Lorsque je fis la connaissance de M. Vaillant, il avait dix-neuf ans, et déjà il était le soutien d'une mère malade et de deux jeunes sœurs. Je l'avais recommandé au directeur du *Journal des jeunes Personnes* ; ce léger service me l'attacha par

les liens d'une affectueuse reconnaissance. Toute sa vie il a été pour moi un ami dévoué ; et sa femme, ses enfants semblent avoir hérité de l'affection que me portait le père. J'ai pu, dans ma vie, obliger bien des gens, mais je n'ai trouvé que deux cœurs auxquels la reconnaissance ne parût pas être un fardeau, M. Vaillant et M. Justin Alric. Je me plais à consigner leurs noms.

Dans les premiers temps, nous avions été accablées de visites, dont la cause surtout était la curiosité : chacun nous enviait ce beau jardin, dans lequel retentissait à peine le bruit des voitures, assez rares alors, passant dans les rues Rochechouart et du Faubourg-Poissonnière. Peu à peu, ainsi que je l'avais espéré, le nombre des visiteurs diminua et, à l'exception de quelques amis, de quelques connaissances intimes, nous trouvâmes dans Paris une solitude paisible et silencieuse.

Quelques mois de séjour en ce lieu avaient rendu des forces à ma mère : elle voulut en profiter pour aller voir mon père. Vainement je lui représentai que ce voyage lui ferait beaucoup de mal, elle me répondait par ces seuls mots : « Je veux le voir. » Pendant les deux premières an-



nées du séjour de mon malheureux père à la maison de santé, les médecins avaient expressément défendu tout ce qui pouvait augmenter chez le malade la surexcitation nerveuse, qui produisait à elle seule des crises déplorables. Depuis plus de deux ans, des souffrances cruelles avaient empêché ma mère de songer à ce voyage ; cette fois, mue peut-être par un de ces pressentiments dont on ne se rend pas compte, mais qui vous entraînent malgré vous, elle fut inébranlable.

Toujours le mouvement seul de la voiture lui avait donné le mal de mer ; cette fois, chose étonnante, soutenue par la force de sa volonté, elle ne fut point malade en route. Mais quelle entrevue ! quelle douloureuse journée ! Il est des souffrances que le langage ne saurait peindre ! Le soir, au retour, ma mère pleura beaucoup : le changement opéré par la maladie chez mon pauvre père était navrant. Je l'avais vu s'accomplir peu à peu ; jamais il ne m'avait frappé autant que ce jour-là.

Le lendemain, après avoir passé la nuit à méditer sur ce que le cœur et le devoir me disaient de faire, j'allai trouver notre hôtesse, madame Bourdon, et je la priai avec instance de recevoir

mon malheureux père au nombre de ses pensionnaires.

« Il aura ici un beau jardin, il sera surveillé par son domestique, et nous, du moins, nous pourrons lui donner les soins de l'affection. Il n'a plus de crises violentes... madame, je vous en supplie, fixez vous-même le prix de la pension.

— Voulez-vous donc faire mourir votre mère à petit feu, me répondit madame Bourdon; d'après ce que vous me dites, mademoiselle, monsieur votre père n'est plus en état de sentir le prix de votre tendresse, tandis que madame votre mère, qui a conservé toutes ses facultés, sera mise sans cesse au supplice par la vue de l'état auquel il est réduit. Je me mépriserais moi-même si je pouvais mettre mon intérêt en jeu dans cette affaire. »

Voyant que je n'étais pas convaincue, elle ajouta beaucoup de raisons très-sensées à celles qu'elle venait de me donner, et je remontai tristement auprès de ma pauvre mère, à qui je n'avais rien dit de la pensée dont j'avais été préoccupée toute la nuit. Je la trouvai malade de chagrin encore plus que de fatigue... Elle aussi, avait eu la même idée que moi; mais elle ne me l'avoua pas ce jour-là.

J'avais besoin d'être éclairée et conseillée ; j'allai demander lumières et conseils à mes deux anges protecteurs, madame de Montalivet et madame de Tascher. Toutes deux m'approuvèrent et me blâmèrent en même temps. Ces âmes nobles et délicates comprenaient la lutte qui avait lieu en moi ; il me fallait choisir en quelque sorte entre un père et une mère... Je dus me soumettre lorsque madame de Montalivet m'eut fait observer que le changement de lieu pourrait produire un effet nuisible sur mon père. Pressée par ses questions, j'avais dû entrer dans quelques détails sur la triste journée passée à la maison de santé ; ces détails lui servirent d'argument irrésistible pour me faire renoncer à mon projet. Mon pauvre père, en effet, s'était montré fatigué de l'émotion causée par la vue de ma mère, à ce point qu'il avait fallu le laisser seul pendant une heure ou deux...

Je revins au logis tristement résignée, et à mon tour je fis valoir auprès de ma mère les motifs si sages que mes deux protectrices avaient trouvés pour me faire sentir la nécessité de laisser les choses dans leur état actuel, du moins pour quelque temps encore. Les épreuves de cette vie sont

souvent bien difficiles à supporter, et la raison parvient rarement à faire taire le cœur ; tout ce qu'on peut faire alors, c'est de se soumettre et de pleurer.

Avec l'hiver, toutes les souffrances de ma mère se réveillèrent ; plus de promenades possibles, et souvent la pauvre malade passait des semaines entières dans son lit. Je lui cachais soigneusement les nouvelles qui me venaient de la maison de santé.... Un soir, je reçus une lettre qui me bouleversa ; le lendemain matin, confiant ma mère aux soins de madame Bourdon, à qui je dis la vérité, je pris un prétexte assez plausible pour me permettre de passer dehors une partie de la journée. Dès la veille, par un mot que portait un commissionnaire, j'avais prié une amie de se trouver le lendemain, à neuf heures du matin, avec une voiture, à la porte de la maison. Elle fut ponctuelle.

« Courage, me dit-elle, au moment où, tout en larmes, je m'asseyais dans la voiture ; tout n'est peut-être pas encore perdu.

— Il se meurt, répondis-je en sanglotant. »

Pour la première fois, depuis près de cinq ans, la voix de mon père ne me salua pas de ces mots :

« Voilà la fée! voilà la fée! » qu'il prononçait avec tant d'émotion chaque fois que j'arrivais. Déjà il était hors d'état de me reconnaître! Quelle journée! et je dus m'occuper seule de ce qui précède et doit suivre le moment suprême! Je dus aller chez le directeur pour régler avec lui les derniers honneurs à rendre à celui qui respirait encore! Et quelles journées que celles qui suivirent!... Dieu, dans sa miséricorde, nous cache les maux que nous devons subir, afin que nos forces suffisent quand l'heure de l'épreuve sera venue.

Dire la douleur de ma mère est impossible. Nos amis nous entourèrent dans ces tristes moments que rendaient pour moi plus amers encore les soins navrants qu'il fallait prendre pour la dépouille de celui que Dieu avait rappelé à lui. M. Alric était accouru des premiers; tout ce que ces soins ont de plus douloureux, il s'efforça de me l'épargner.... Mais que de pénibles détails, que de coups d'épingle dans une blessure saignante!...

Huit jours à peine s'étaient écoulés lorsque mon ancien ami, M. Émile P***, revint me voir pour la troisième fois; ma mère m'ayant appelée, je le

laissai seul un moment. Lorsque je revins, je m'aperçus que les papiers placés sur mon pupitre avaient été touchés. Aussitôt M. P*** devint fort rouge; se levant, il me prit par les deux mains, et il me dit avec une vive émotion : « La pensée des privations que vous vous imposez, tandis que moi je nage dans l'abondance, m'ôte le repos... Oui, j'ai glissé sous vos papiers un petit chiffon dont je vous prie de vous servir. C'est un prêt, ajouta-t-il aussitôt; un prêt que ma femme et moi nous vous prions de ne pas refuser.

— Merci, mon ami, mais je n'ai pas besoin...

— Vous me rendrez cela quand vous voudrez. Ma mère vous aimait tant! ma femme vous aime aussi, et ma fille voit déjà en vous une bonne amie. »

Vivement touchée, je pris le billet de banque qu'il avait glissé sous mes papiers en disant : « Je m'en servirai, je vous le promets, en cas de besoin; mais depuis longtemps, Dieu merci, toutes mes obligations pécuniaires sont éteintes, et je veux tâcher de ne pas en contracter de nouvelles.

— Je vous en supplie, reprit cet excellent homme, ne vous imposez pas de ces privations

qui peuvent altérer la santé. Votre mère ne manquera jamais de rien, je le sais ; mais vous...

— Je serai *sage*, je vous le promets, répondis-je avec un triste sourire. »

Il resta quelques instants encore, et à peine il était parti que Malvina arriva. Elle aussi, elle venait me faire des offres de services pécuniaires ; elle aussi, elle insista avec affection et persévérance, et je dus promettre de m'adresser à elle si je me trouvais dans un moment de gêne. Toute ma vie j'ai rencontré le même empressement de la part de mes amis, et toute ma vie j'ai mis le même soin à ne pas faire ainsi usage de leur bonne amitié : non que je ne les estimasse pas assez pour accepter la dépendance qui soumet l'emprunteur au prêteur (car il m'a toujours semblé qu'il faut estimer grandement les gens pour se décider à recourir à leur bourse) ; mais je n'ai souffert que deux fois dans ma vie le mélange de l'intérêt pécuniaire avec une affection vive et sincère. Non ! pas un de mes amis ne manqua aux devoirs de cette affection dans la pénible circonstance où nous nous trouvions. Jusqu'au général de Brack (qui était alors colonel de hussards), tous se montrèrent vivement touchés de notre douleur ;

et pourtant je ne pouvais le compter encore qu'au nombre de ces aimables connaissances qu'on recherche pour les grâces de l'esprit. Comme je lui disais avec l'expression d'un vif regret que je n'avais pas pu aller au cimetière du Nord visiter la tombe de mon père, il me répondit : « Votre père n'est point là-bas ; » et d'un geste énergique il me montra le ciel en ajoutant : « Il est là. »

Se livrer tout entier à sa douleur n'est permis qu'à ceux qui ne vivent pas du travail de chaque jour, et je sentis qu'il fallait reprendre la plume ; mais je n'avais pas une pensée. L'état de ma mère, état désolant, ne me permettait pas de la quitter de tout le jour. Je pleurais auprès d'elle et avec elle, et si j'étais un instant seule dans ma chambre, je ne pouvais fixer mon esprit sur rien.

Une lettre d'Élisabeth, qui habitait Paris, mais qui était elle-même fort malade, vint m'arracher à ma torpeur. Dans cette lettre, mon amie me rappelait que j'avais eu l'intention d'envoyer un ouvrage au concours ouvert par la Société de patronage pour les jeunes libérés. C'était la troisième fois que ce concours avait lieu, les deux autres n'ayant amené aucun résultat. Élisabeth ajoutait que j'avais cinq grandes semaines devant

moi; elle invoquait ma facilité, et prétendait que j'arriverais encore à temps, ajoutant qu'elle mettait sa nièce, comme copiste, à ma disposition.

Je restai stupéfaite de tout ce que m'écrivait Élisabeth. Elle avait joint à sa lettre les statuts de la Société de patronage pour les jeunes libérés.

M. Charles Lucas, inspecteur général des prisons, est en quelque sorte le fondateur de cette œuvre éminemment utile. Le premier, il comprit la nécessité de donner aide et assistance aux jeunes enfants que quelque délit avait fait enfermer dans les prisons ; au moment de leur libération, ces petits malheureux devaient nécessairement retomber dans le vice, et passer du vice au crime ; leur prêter l'assistance de patrons qui les prémuniraient contre les dangers de la récidive, en réveillant en eux le goût d'une vie honnête et le sentiment de l'honneur, c'était rendre un éminent service à l'humanité. Des hommes de cœur reconnurent la portée de cette haute pensée, et la Société pour le patronage des jeunes libérés fut instituée. M. Bérenger, alors conseiller à la Cour de cassation, accepta la présidence ; ce choix était un hommage rendu à de hautes vertus et à une persévérance que rien ne pouvait lasser. Depuis

trois ans cette Société avait fait beaucoup de bien, et depuis trois ans elle cherchait à stimuler le zèle des auteurs en faveur de ses pupilles, car il fallait un livre de lecture courante approprié à de jeunes enfants que bien des circonstances avaient entraînés vers la route du mal. Élisabeth avait souligné ces mots extraits du rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen des ouvrages envoyés aux deux précédents concours : *Le livre que vous voulez mettre entre les mains de vos patronés, messieurs, doit proposer à ces jeunes imaginations des exemples et non des règles de morale... C'est l'enfant qui entre dans la vie, et qui la trouve plus difficile que s'il était conduit et soutenu; il faut le montrer dans ses hésitations, dans ses fautes, dans ses malheurs, pendant qu'il la traverse, avec le travail pour pain quotidien, les châtiments quand il se livre au mal, et les récompenses de la conscience et de la société, quand il résiste et fait courageusement le bien.*

Je relus plusieurs fois ce passage ; il ne s'agissait pas cette fois d'enseignement scientifique à donner, c'était de l'éducation qu'on voulait avant tout, c'est-à-dire des leçons de morale, ressortant pour ainsi dire des fautes commises. Ma tête

commença à travailler. Précédemment j'avais entendu parler des essais tentés pour la réforme des prisons et de l'établissement d'un pénitencier dans lequel étaient recueillis les enfants qui, jusqu'alors, étaient restés confondus avec les détenus adultes dans les prisons ordinaires. Il me parut que, pour faire sentir aux jeunes libérés le prix de l'assistance qui leur était prêtée par la Société de patronage, il fallait montrer l'enfant coupable confondu, comme il l'était jadis, avec les plus grands criminels; il fallait le montrer aussi non-seulement abandonné, mais repoussé de tous, à la sortie de prison, et cherchant inutilement un aide pour rentrer dans la voie du bien...

Encore une fois, je puisai l'inspiration dans les larmes et dans le chagrin. Pendant tout le mois de décembre, suivant mon habitude, me couchant à minuit, je me levais à quatre heures du matin, et j'écrivais l'ouvrage qui a pour titre : *Étienne et Valentin*, ou *Mensonge et Probité*, dédiant ce livre, quel que pût être son sort, à la mémoire vénérée de mon père.

Élisabeth faisait prendre mes cahiers à mesure, lisait, approuvait, soutenait mon courage... Et

cependant combien de fois je jetai la plume pour pleurer et pour demander pardon à mon père de ne pas penser uniquement à lui.

Le 29 décembre 1836, je revoyais les dernières pages de la copie, et j'inscrivais, avec le titre et l'épigraphe, mon adresse et mon nom dans le billet qui devait être cacheté et attaché au manuscrit. Le 30 au matin, Élisabeth faisait porter le paquet au bureau de la Société de patronage pour les jeunes Libérés.

J'avais accompli ma tâche : quel en serait le résultat ? Je ne concevais pas le moindre espoir de réussir, mais j'avais dû à ce travail la consolation qu'apporte toujours l'accomplissement du devoir. Les infirmités de ma mère m'imposaient des obligations toujours plus grandes ; notre famille de Bretagne avait plus que jamais besoin de moi, il ne m'était donc pas permis de m'abandonner sans contrainte à mes regrets, et je remerciai Dieu d'avoir soutenu mon courage.

V

L'hiver fut pénible et triste : douleurs de l'âme, souffrances du corps accablaient ma malheureuse mère. Je tâchais de la distraire en amenant auprès d'elle quelques amis, et surtout en lui parlant de l'aimable voisinage que nous aurions au printemps. Une famille, composée d'une grand'-maman, d'une jeune mère, nourrice, de son mari et de sa fille encore enfant, devait en effet venir passer quelques mois dans la maison. Cette famille n'était encore pour nous qu'une simple connaissance. Le chef, M. C*** de Genève, et sa femme, avaient été tentés en voyant ce beau jardin dans Paris ; ils avaient promis à nos hôtesses qu'au mois d'avril ils viendraient habiter la maison comme pensionnaires. J'espérais pour ma mère une compagnie assortie à ses goûts, à son âge dans l'aïeule que bientôt je devais appeler du nom familier de *bonne maman ;* j'espérais

aussi de bonnes causeries avec M. et Madame C***, tous deux gens de cœur et d'esprit, et ce double espoir se réalisa complétement.

Depuis peu de temps les douces influences du printemps et celles de notre nouveau voisinage commençaient à ranimer ma pauvre mère; elle pouvait passer quelques heures au jardin en la compagnie d'une personne de son âge, bonne, affectueuse, et qui compatissait à son amer chagrin; moi, de mon côté, je goûtais le plaisir que donne la discussion de quelque point de morale avec un homme instruit, bon juge en littérature.

Un soir, je venais de quitter monsieur et madame C*** après une assez longue causerie, lorsqu'on m'apporta une lettre dont le contenu me fit jeter un cri de surprise. La Société pour le Patronage des jeunes Libérés avait couronné l'ouvrage intitulé : *Étienne et Valentin* ou *Mensonge et probité.* C'était le rapporteur qui me l'annonçait; il terminait en me demandant quelques instants d'entretien, le jour qui me conviendrait.

Je m'attendais si peu à voir mon ouvrage couronné, que je ne pouvais croire à la nouvelle qui m'en était donnée. Ma mère, vivement émue,

me gronda doucement de mon incrédulité, puis elle ajouta : « On t'annonce qu'on a des observations à te faire, M. C*** est un bon juge, il a de la bienveillance pour toi ; prie-le de lire le manuscrit que tu as entre les mains et de te dire ce qu'il pense de l'ouvrage, ainsi que les critiques qu'il aurait à en faire. »

J'hésitai un peu ; enfin je me décidai à remettre la lettre du rapporteur et le manuscrit, à M. C***, et je le priai très-instamment d'être franc avec moi, ajoutant que je serais désireuse d'avoir son avis avant de voir M. le rapporteur.

Dès le lendemain matin, M. C*** me rendait le manuscrit, en me disant qu'il avait passé la nuit à lire l'ouvrage sans pouvoir le quitter, et qu'il le jugeait tout à fait digne du prix ; sa critique, pleine de bienveillance, portait sur quelques points de détail seulement.

Le surlendemain, M. le rapporteur arrivait. Les observations de la commission qui avait décerné le prix à l'ouvrage étaient en si petit nombre et exigeaient de ma part si peu de changements, que je m'étonnai fort en apprenant que les épreuves auraient à passer sous les yeux des cinq membres de la commission et de M. le pré-

sident de la Société. Tout étourdie à la pensée d'avoir affaire à six censeurs, je ne répondis pas d'abord à M. le rapporteur. Après un moment d'hésitation, je fis quelques observations; il comprit que je n'abondais pas dans son sens.

« Je verrai ces messieurs, me dit-il, et nous tâcherons d'arranger les choses convenablement. »

Dès qu'il m'eut quittée, je pris la plume, et avec politesse, mais fermeté cependant, j'écrivis à M. le président de la Société de Patronage que, prête à me soumettre à un censeur, je me refusais formellement à en accepter six; que je préférais renoncer au prix, me contentant de l'honneur d'en avoir été jugée digne. J'ajoutais que, loin d'avoir eu en vue l'intérêt pécuniaire, je l'avais mis de côté, au contraire, pour ne songer qu'au bonheur d'obtenir une couronne disputée pendant trois concours. En effet, pour le dire en passant, le prix de 1,000 francs n'est pas suffisant pour acheter la propriété d'un ouvrage; et c'est cette propriété que les sociétés particulières, en fondant un concours, croient payer ainsi largement.

La réponse ne se fit pas attendre; j'avais mé-

rité le prix, il m'était décerné, et je n'aurais affaire qu'à une seule personne, chargée de me transmettre les critiques faites par les membres de la commission. Tout ce grand fracas se réduisit à fort peu de chose ; M. le délégué étant très-occupé ailleurs, à ma grande joie, me laissa le soin de me corriger moi-même, soin dont je m'acquittai avec conscience.

Le 9 juillet 1837, eut lieu à l'Hôtel de Ville l'assemblée générale de la Société de Patronage pour les jeunes Libérés. J'avais dû promettre de m'y rendre, et cette fois je n'allai pas seule ; M. et madame C*** voulurent bien m'accompagner, après m'avoir promis d'éviter tout ce qui pourrait attirer l'attention sur moi.

Nous écoutâmes tous avec le plus vif intérêt le compte rendu du bien produit par le patronage de ces pauvres enfants un moment égarés. On nous les montra luttant courageusement pour revenir au bien ; en entendant les paroles pleines d'émotion de M. le président, nos yeux se mouillèrent plus d'une fois. La Société de Patronage avait senti la nécessité d'encourager ses pupilles, en leur décernant des prix comme aux autres enfants dans les écoles, et c'était dans ce but qu'elle

avait ouvert un concours pour la composition d'un livre approprié à leurs besoins. Afin d'éviter une publicité qui pouvait blesser les familles des jeunes repentants, le patron seul du lauréat serait nommé ; après la séance il remettrait le prix à son patroné.

A la suite de ce discours de M. Bérenger, président, discours qui fut vivement applaudi, eût lieu la lecture du compte rendu de l'emploi des fonds et des ressources de la Société pour continuer son œuvre de bienfaisance ; puis, vint le rapport sur les ouvrages présentés à ce troisième concours, dans lequel *Etienne et Valentin* avait remporté la palme. Mon nom fut prononcé; mais on ne m'invita pas à venir recevoir la médaille des mains de M. le Président. Ce dernier ayant levé la séance, se dirigea, guidé par M. le rapporteur, vers le banc où j'étais, et me présenta lui-même la médaille avec quelques paroles pleines de cœur. Je fus vivement touchée de cette démarche de la part d'un grave magistrat si justement renommé pour son savoir, et si estimé pour son noble caractère.

En apprenant l'honneur qui avait été fait à sa fille, quelques larmes de joie coulèrent des yeux

de ma pauvre mère, et lorsque, peu de jours après, M. Bérenger vint lui-même me remercier d'avoir travaillé pour l'œuvre du Patronage, son cœur maternel se gonfla d'un juste orgueil.

Madame de Montalivet et madame de Tascher avaient été instruites les premières de ce succès bien inespéré, et toutes deux voulurent que j'adressasse une demande à M. le Ministre de l'intérieur pour obtenir que ma pension littéraire fût augmentée ; mes deux protectrices m'assuraient que, me rendant utile à la société par mes ouvrages, je méritais les encouragements du gouvernement ; à la fin de l'année, M. le comte de Montalivet porta au chiffre de 1,200 fr. ma pension littéraire. C'est avec cette délicate bonté que toujours les nobles familles de Montalivet et de Tascher m'ont aidée et soutenue dans ma difficile carrière.

D'après l'invitation que m'avait faite M. Bérenger, je me rendis, quelque temps après sa visite, au pénitencier de la rue de la Roquette. Je n'avais jamais pénétré dans une prison, et j'éprouvai quelque émotion en voyant ces épaisses murailles, ces lourdes portes, et en passant par l'étroit guichet. Le système cellulaire n'en était encore,

en France, qu'à son début; depuis 1830, le pénitencier de la Roquette a subi de grandes modifications.

L'auteur d'*Etienne et Valentin* fut reçu avec un empressement flatteur par M. Poutignac de Villars, greffier et en même temps instituteur du pénitencier. Grâce à lui, il me fut possible de visiter la prison tout entière, depuis les longs corridors sur lesquels s'ouvrent les cellules, depuis la chapelle où les jeunes détenus assistent aux offices divins sans qu'il leur soit possible de se voir les uns les autres, jusqu'à l'étroit préau dans lequel ils viennent respirer l'air. Après m'avoir fait faire le tour du pénitencier par le chemin de ronde, M. de Villars m'introduisit dans l'une des cellules; c'était celle d'un apprenti menuisier. Le jeune prisonnier détourna la tête avec confusion; mais M. de Villars l'engagea à me regarder, parce que j'étais l'amie de ceux dont la bonne conduite amenait une libération plus prompte. M'approchant de l'établi, je fis au jeune détenu quelques questions, et j'adressai des éloges sur le travail commencé; mais rien ne put le faire sortir de son mutisme, et je fis signe à M. de Villars, qui me suivit aussitôt en fermant la porte

derrière lui. Déjà il m'avait dit que la solitude de la cellule se trouve singulièrement adoucie par les visites de l'aumônier, par celles du maître qui enseigne le métier aux apprentis placés sous sa direction, et enfin par les leçons orales qui sont données simultanément à plusieurs élèves par le professeur, qui se place au milieu du corridor, et dont la voix pénètre dans chaque cellule. M. de Villars me fit remarquer le grand avantage qui résulte pour ces enfants d'une séparation complète les uns d'avec les autres : plus de ces connaissances de prison qu'on retrouve lors de la libération, connaissances toujours dangereuses pour celui que le pénitencier n'a pas corrigé, et toujours menaçantes pour le jeune libéré désireux de rentrer dans la voie du bien.

Les connaissances de prison sont en effet redoutables sous ces deux rapports : ou bien elles étouffent les bons germes jetés dans l'âme d'un jeune coupable, ou bien par la frayeur qu'elles lui inspirent de voir découverte une faute dont il cherche à se racheter, elles l'entraînent dans de nouvelles erreurs.

M. de Villars m'avait demandé la permission de me présenter sa femme et sa belle-sœur, toutes

deux charmantes ; nous montâmes donc chez lui. Après les premiers compliments, l'entretien reprit sur le sujet inépuisable et bien intéressant des réformes à faire dans toutes les prisons, et sur les bienfaits du système cellulaire, qui permet au détenu de réfléchir longuement. Je devais plus tard approfondir ces graves questions. J'invitai M. de Villars et ces dames à venir me voir, puis je les quittai charmée de l'accueil que j'avais reçu.

J'avais eu l'honneur de faire la connaissance de madame Bérenger, femme aimable, jolie, et distinguée sous tous les rapports. Bientôt admise dans l'intimité de cette digne famille, j'y ai retrouvé les vertus et les mœurs patriarcales qui ont toujours distingué la haute magistrature. M. Bérenger s'occupait avec un zèle infatigable de la réforme des prisons, et il m'invitait à écrire pour les détenus comme j'avais écrit pour les jeunes libérés. Mais encore tout étonnée d'avoir obtenu pour *Étienne et Valentin* le suffrage d'hommes compétents dans ces matières, je répondais avec sincérité que j'étais incapable de traiter un tel sujet ; le pénitencier de la Roquette ne pouvait me donner une idée des prisons telles

qu'elles existaient alors et qu'elles existent encore de nos jours. A cela, M. Bérenger répliquait : « Il faut en voir quelques-unes, » ce dont je me souciais peu ; et pourtant M. C*** lui-même m'encourageait à aider en ce que je pourrais une réforme bien nécessaire.

Je me souviens avec plaisir de nos longues causeries, lorsque le soir M. et madame C*** et moi, nous restions assis dans le jardin ; que de sujets de morale entamés ! Que de discussions parfois fort vives sur différents points déjà discutés, soit par les anciens, soit par les modernes ! Et tout cela était approfondi sans prétention ; nous aimions mieux parler de l'humanité en général, que de nous occuper des défauts ou des ridicules du prochain.

La belle saison avait apporté un peu d'allégement aux maux de ma pauvre mère, et l'amitié de *bonne maman* lui faisait passer des heures bien-douces. Quelquefois, le dimanche soir surtout, notre solitude était animée par une aimable jeunesse. M. et madame P*** et ma bonne Cécile, leur fille ; M. Vaillant, sa femme et sa belle-sœur ; madame Gérardin et Adèle prenaient pour but de leur promenade le château de la Charolais.

Dans le préau, on trouvait une escarpolette établie par les soins de M. C*** et de son beau-frère, des échasses, que chacun essayait avec plus ou moins d'adresse; la grande allée offrait un jeu de boule aux amateurs, et, sur la pelouse, s'installaient les joueurs de volants et de *grâces*. Parfois ma bonne mère restait quelques instants au milieu de cette jeune compagnie, qui l'entourait de témoignages de respect et d'affection; d'autres fois elle voulait bien recevoir les personnes que nos amis nous amenaient dans la semaine, et j'étais heureuse de ces distractions qui, par moments, lui faisaient oublier ses souffrances; je m'applaudissais du parti que nous avions pris de vivre de cette vie en commun, pour laquelle nous avions eu d'abord tant de répugnance! Pendant l'hiver nous manquerait la douce société de la famille C***; mais peut-être au printemps suivant reviendrait-elle sous nos beaux ombrages... Nous étions loin de nous douter que, cette année même, il faudrait renoncer au présent dont nous jouissions et à l'avenir que nous rêvions. Tout n'est que contrariétés en ce bas monde, et encore faut-il s'estimer heureux quand on n'éprouve que de simples contrariétés!

Je comptais déjà au nombre de mes visiteurs des personnes curieuses de voir *un auteur*, et, malgré moi, je me trouvais entraînée à faire ainsi de nouvelles connaissances. Un jour Adèle Gérardin me demanda la permission de me présenter un jeune homme de treize ans qui avait le plus vif désir de voir en personne l'auteur des ouvrages dont il raffolait. J'y consentis, et un soir madame Gérardin et Adèle me présentèrent une de leurs amies et son fils que, par l'effet d'une fantaisie bizarre, on avait nommé *Candide*. Candide avait sans doute entendu parler de moi à Adèle et à sa mère; un peu prétentieux par nature, il s'était apprêté à prouver une fois de plus la vérité de ce vers :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Assez longtemps il resta réservé; mais lorsqu'en nous promenant dans la grande allée du jardin, je lui dis : « Eh bien ! monsieur Candide, ne trouvez-vous pas qu'une femme auteur est une femme comme une autre ? »

Il s'arrêta et répondit d'un ton sententieux : « Les gens de génie ont toujours été laids : Sapho était laide, le grand Corneille était laid, made-

moiselle de Scudéry était laide, madame Cottin était laide, madame de Staël...

— Candide ! s'écria sa mère, qui était devenue pourpre.

— Laissez-le, madame, repris-je en riant, il soutient l'honneur de son nom. »

Nous nous étions toutes arrêtées. Candide nous regardait d'un air stupéfait : soudain il comprit.

« Ah ! » s'écria-t-il, et, se couvrant la figure de ses mains, il s'enfuit et prit sa course sans écouter Adèle, qui le suivait en cherchant inutilement à le retenir.

Je comprenais, moi, que sa mère était fort embarrassée.

« Madame, lui dis-je, M. Candide n'a vu que les génies parmi lesquels il me plaçait ; et je lui sais trop bon gré de cette pensée pour lui en vouloir de la manière dont il l'a exprimée. »

Il fut impossible à Adèle de ramener le pauvre enfant ; ces dames durent aller le rejoindre et partir sans nous dire adieu.

Ces paroles de mon père : *la femme auteur doit cacher sa personne*, sont parfaitement justes et sages. La femme auteur laide désenchante par sa vue seule le plus grand nombre de

ses admirateurs ; la femme auteur jolie court le risque de les désenchanter de même; car il est bien rare, pour ne pas dire tout à fait impossible, que les avantages extérieurs qu'elle doit à la nature soient absolument les mêmes que ceux dont leur imagination l'a douée. L'idée qu'ils s'en sont faite est toujours allée au delà de la réalité. Bien des fois j'ai éprouvé moi-même cette désillusion à la vue de l'artiste, de l'auteur en renom, dont je m'étais fait une si séduisante image; j'ajouterai qu'il est très-petit le nombre des écrivains hommes ou femmes, qui ne perdent pas beaucoup à être vus de près : on les a jugés d'après leurs ouvrages; au moment où ils les écrivaient; ils étaient comme la pythonisse sur le trépied sacré; au moment où l'on a obtenu le bonheur de les contempler, le Dieu qui les inspirait s'est retiré, et ce ne sont plus que de simples mortels parfois assez vulgaires. Oui, le lointain est favorable à quiconque a le malheur de sortir de la foule.

Un matin, je trouvai l'une de nos hôtesses, mademoiselle Constance, tout en larmes; longtemps elle ne répondit que par des pleurs à mes pressantes questions; enfin elle me fit part de la cause de son chagrin. M. Bourdon tenait à bail

le château de la Charolais ; depuis plus de soixante ans ce bail avait été renouvelé tous les neuf ans sans la moindre difficulté ; mais, cette fois, le propriétaire se refusait à en faire un nouveau. Mademoiselle Constance, née dans cette maison, se désolait à l'idée de la quitter ; c'était pour elle la terre natale ; tous ses souvenirs d'enfance, d'âge mûr, étaient renfermés dans ce château et dans ce parc ; et la pauvre fille pleurait, pleurait, disant qu'elle ne survivrait pas à la douleur de quitter ces lieux chéris. En vain M. Bourdon avait représenté à M. Michaud, l'éditeur, que les obliger d'aller s'installer ailleurs ce serait causer leur ruine, M. Michaud était resté insensible aux représentations et aux prières ; pourtant on ne lui demandait pas de faire la moindre réparation, quoiqu'il y en eût qui étaient absolument nécessaires, dans son intérêt même. C'était pour le mois de janvier suivant qu'il fallait songer à se caser ailleurs.

Tout étourdie de ce que j'apprenais, j'insistai pour savoir s'il n'y aurait pas quelque personne qui pourrait avoir de l'influence sur M. Michaud et l'amener à un renouvellement de bail. Mademoiselle Constance me répondit que sa sœur et

son beau-frère se proposaient de faire quelques démarches en ce sens.

Après avoir tenté de faire naître en elle des espérances que je n'avais pas, je remontai auprès de ma mère, fort désolée moi-même à la pensée de quitter un séjour où ma pauvre infirme se trouvait si bien; mais je ne lui parlai pas de mes inquiétudes, ne voulant pas la tourmenter d'avance, et peut-être inutilement. Il fallut bien pourtant, au bout de quelques jours, lui tout dire; M. Michaud offrait de louer en détail aux pensionnaires les appartements que chacun d'eux occupait, en les prévenant qu'il ferait jeter bas les arbres du préau, et qu'à l'occasion il vendrait tout ou partie du jardin.

De telles offres n'étaient pas acceptables, et je dus songer à chercher un gîte ailleurs; mais où? Il n'y avait pas moyen de nous établir dans une pension bourgeoise proprement dite; j'en avais vu plusieurs avant de venir rue Bellefonds, et aucune n'aurait pu me convenir. Soudain, je me souvins d'une madame N***, qui avait déjà tenté de nous attirer chez elle; elle possédait deux jolies maisons avec jardins, et le souvenir d'une ou deux visites que je lui avais faites,

m'était encore agréable, mais la barrière Fontainebleau, près de laquelle elle habitait, est aux antipodes de la barrière Poisonnière... Madame N***, ayant appris, je ne sais comment, que les pensionnaires du château de la Charolais allaient s'en trouver expulsés, arriva un matin toute gracieuse, tout empressée pour nous offrir de nouveau sa maison, son jardin, sa table. Quoique spirituelle et aimable, elle ne plaisait pas à ma mère ; fille, femme et mère d'artistes, elle avait une légèreté de ton et de manières qui présentait parfois un étrange contraste avec l'âge mûr auquel elle était arrivée ; mais elle fut si caressante, si pressante, que je dus promettre d'aller voir de nouveau la maison où elle recevait les pensionnaires que des amis et des connaissances lui amenaient. Certes, ce séjour ne pouvait pas se comparer à celui que les circonstances nous forçaient de quitter ; mais ma pauvre infirme avait maintenant besoin d'un jardin, et si dans celui-ci manquaient les beaux ombrages et les vertes pelouses du parc de la rue Bellefonds, on avait en revanche une vue très-étendue et assez agréable. L'appartement que madame N*** mettait à notre disposition était du reste confortable ;

nous avions pour voisinage, dans la seconde maison, un pensionnat de jeunes filles ; c'est là que je devais faire la rencontre d'une compatriote, de ma bonne Henriette, qui est devenue depuis mon amie.

Nous hésitâmes quelque temps avant de prendre un parti ; ma mère regrettait vivement le château de la Charolais ; je ne lui avais caché aucune des petites gênes que nous imposerait notre nouveau voisinage, ni le peu d'agrément d'un jardin récemment planté sur le penchant d'un coteau, et où les allées droites étaient rares ; mais c'était un jardin, et mieux valait l'avoir ainsi que de se trouver de nouveau renfermées dans un appartement au troisième ou au quatrième étage. Nous ne pouvions attendre la fin du bail pour quitter le château de la Charolais ; ce bail expirait en hiver ; la santé de ma mère ne nous permettait pas de déménager dans la mauvaise saison. Nous partîmes quelques jours avant la famille C***. Les adieux à nos bonnes hôtesses furent tristes ; l'obstination de M. Michaud causait leur ruine ; l'année d'ensuite mademoiselle Constance succombait au chagrin. Un autre pensionnaire, M. Guernu, promit de venir nous re-

joindre chez madame N***. Je n'étais pas liée d'amitié avec madame Bourdon et mademoiselle Constance; mais nous avions vécu près de dix-huit mois sous le même toit; durant ce temps, nous avions usé de bons procédés les unes envers les autres; leur malheur nous touchait donc vivement. Ces pauvres femmes perdaient l'industrie qui les avait fait vivre tant d'années. A cet âge où il faudrait avoir une existence assurée, dans l'âge mûr, et dans la vieillesse surtout, les luttes avec le sort sont bien difficiles et bien rudes.

Chez madame N***, comme au château de la Charolais, ma mère et moi nous étions servies dans notre appartement; mais ici ne régnait pas l'exactitude pour l'heure des repas; le décousu de la vie d'artiste se faisait sentir en tout et partout; c'était à grand'peine que j'obtenais pour ma mère une régularité qui ne durait pas longtemps. Madame N*** avait un fils élève au Conservatoire; au nombre de ses pensionnaires elle comptait deux Égyptiens et un Anglais. M N***, professeur de piano et excellent instrumentiste, *grognait* toujours; mais il était au fond aussi jeune que son fils et que ses pensionnaires; madame N*** de même, ainsi que son frère, petit bossu

très-bon et très-spirituel. Tout ce monde-là aimait à rire, à s'amuser, et ne tenait nullement compte des heures. Il y avait souvent, très-souvent de grands dîners, et les jours de gala étaient pour nous des jours d'abstinence ; car le repas, au lieu d'être un dîner, devenait un souper servi fort tard, et auquel j'avais dû suppléer en faisant préparer quelque chose à part pour ma mère. Madame N*** rachetait autant qu'elle pouvait ces inconvénients par les attentions dont elle nous entourait : elle était aux petits soins pour ma pauvre infirme et je pouvais compter sur son zèle lorsque mes affaires me retenaient plusieurs heures absente de la maison. De temps en temps je descendais le soir, les jours surtout où l'on faisait de la musique. Dans ce salon j'ai entendu chanter plus d'une fois Henri Monnier, auteur de plusieurs comédies et proverbes remplis de gaieté, madame Damoreau-Cinti, madame Martinez, madame N*** elle-même, qui avait encore une fort belle voix. Plus d'une fois aussi j'ai assisté aux scènes *drôlatiques* que jouait à lui tout seul Émile Wanderburg, l'auteur du *Gamin de Paris*. Très-rarement ma mère consentait à descendre au salon, mais, quand elle y venait, elle était l'objet de tant d'é-

gards, de tant de respect, qu'après s'être révoltée du décousu de cette vie d'artiste, elle pardonnait à notre hôtesse d'être encore bien jeune pour son âge.

Au mois d'octobre, M. Guernu vint à son tour habiter la maison de madame N***, qui avait cherché, mais en vain, à recruter d'autres pensionnaires parmi ceux du château de la Charolais. M. Guernu ne s'était résigné à quitter mesdames Bourdon que lorsque celles-ci lui avaient déclaré qu'elles ne pouvaient pas fonder une autre maison : depuis plus de trente ans il était leur pensionnaire, et, comme poëte, il avait trôné tout ce temps dans le vieux manoir. A peine installé, il essaya d'établir chez madame N*** une nouvelle société des *Jeux du Sphinx*; mais son air morose, son mutisme habituel, son asthme étaient de grands désavantages aux yeux d'une jeunesse peu indulgente par nature et peu respectueuse envers les personnes d'un âge mûr. Inutilement le pauvre poëte adressa une charmante épître en vers à la dame du logis, inutilement il avait eu soin de mêler un mot d'éloge pour chacun à l'encens qu'il brûlait en son honneur. La première séance des Jeux du Sphinx en fut aussi la der-

nière. Tous ces bougeants personnages aimaient mieux chanter, faire de la musique, se donner enfin du mouvement, que de rester à réfléchir sur la charade que le poëte venait de lire, et de passer une partie de la soirée à chercher le mot, sous peine, si on ne le trouvait pas, de payer l'amende. Renoncer à de vieilles habitudes n'est pas chose facile, et, quoi que pût faire la *Syrène* (c'est ainsi que M. Guernu appelait madame N***), nous comprîmes, ma mère et moi, que le vieux poëte ne resterait pas longtemps dans cette maison; nous le plaignions du fond du cœur. C'était un excellent homme; simple commis au ministère de la guerre, il avait puissamment contribué à faire régler la pension à laquelle ma mère avait droit, pension bien minime et qu'il prétendait faire augmenter chaque année par une indemnité. C'était auprès de nous qu'il venait chercher quelques consolations à l'isolement dans lequel il se touvait maintenant.

En même temps que M. Guernu, était arrivée, comme pensionnaire, une femme auteur. Madame J*** avait travaillé longtemps au *Journal des Femmes*, mais sous le voile de l'anonyme. Je l'appris par madame N***, qui, malicieusement,

m'avait demandé ce que je pensais de tels ou tels articles publiés dans le journal fondé par madame Richomme; j'avais répondu que je les trouvais spirituels, mais empreints d'un caractère sardonique qui m'avait toujours inspiré une sorte d'antipathie pour leur auteur. Madame N*** était sans doute de l'avis de Catherine de Médicis, et avait pris aussi pour devise : *diviser pour régner :* madame J*** ayant témoigné le désir de faire connaissance avec moi, y renonça en apprenant de la *Syrène* que je ne l'aimais pas, ce qui me fut redit par madame J*** elle-même. Oui, madame N*** avait grand soin qu'aucune intimité ne s'établît entre les personnes réunies dans sa maison, et lorsque je la connus mieux, j'eus souvent lieu d'être émerveillée, en voyant la justesse de ses prévisions et son adresse à éviter que ses pensionnaires ne se coalisassent contre elle. Je le répète : c'est un spectacle singulier que celui dont on est témoin dans les maisons appelées pensions bourgeoises.

En dehors de la pension, madame N*** avait encore des locataires; je mentionnerai seulement deux dames grecques, la mère et la fille. Madame G***, femme d'un consul français dans l'Archipel,

était venue à Paris pour se faire traiter d'une maladie des yeux ; sa jeune fille la soignait avec un dévouement admirable : toutes deux, sans rappeler le type des belles statues grecques, avaient quelque chose de si gracieux, de si élégant, qu'on le remarquait dès la première vue ; il n'en était pas de même de leur servante Panayoutou ; celle-ci donnait une triste idée de la race des femmes grecques modernes chez le peuple, ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement coquette, et de diviser ses cheveux noirs en une multitude de petites nattes qu'elle relevait sur sa tête, de différentes manières. Ainsi, deux Égyptiens, Mourad et Ismaël; un Espagnol, M. Martinez ; un Anglais, dont j'ai oublié le nom, et deux charmantes Grecques se trouvaient parfois réunis dans le salon les jours où l'on faisait de la musique, avec le concours de quelques artistes en renom. Le matin, dans ce même salon, où je descendais lorsque j'avais à parler à madame N***, je rencontrais parfois quelques visiteurs. Un jour je trouvai madame N*** en tête-à-tête avec une petite femme toute ronde, prétentieusement habillée, et qui, malgré l'exiguïté de sa taille, se donnait des airs de majesté tout à fait bouffons. J'allais me retirer ; mais

madame N***, se levant, me prit par la main et me fit asseoir auprès d'elle. En quelques mots elle insinua à la visiteuse que j'étais une *célébrité*. La petite dame aussitôt se redressa, et cita avec emphase toutes les *célébrités* qu'elle avait jadis connues. Il y en avait dans tous les genres : peintres, artistes dramatiques, poëtes, compositeurs, etc. Elle termina en disant : « Mais ce dont je me glorifierai toute ma vie, c'est d'avoir reçu à ma table Leurs Majestés l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. »

Je me tournai d'un air étonné vers madame N***, et je surpris sur ses lèvres un malin sourire. La petite dame, après avoir quitté son siége, m'engagea, d'un certain air protecteur, à aller la voir dans sa *chaumière;* elle adressa quelques mots à madame N***, et elle se retira après avoir fait deux ou trois révérences.

« Quelle est donc cette dame, qui a reçu à sa table de si grands personnages ? demandai-je à madame N***.

— Je vous le dirai après que vous serez venue voir avec moi cette prétendue chaumière, » me répondit-elle ; et elle se refusa obstinément à satisfaire ma curiosité.

Quelques jours après, elle m'emmena chez sa visiteuse. La *chaumière* était une très-jolie maison située au milieu d'un beau jardin, que bordaient les arbres du boulevard des Gobelins. Nous fûmes reçues, non pas à bras ouverts, mais avec une dignité tout à fait comique ; car la petite dame avait une tournure très-vulgaire. Elle voulut me faire visiter toute la maison. Partout régnait un luxe de mauvais goût et prétentieux comme la maîtresse du logis. Elle fit servir des rafraîchissements, et nous parla d'une orpheline dont elle prenait soin. Puis revint le chapitre des célébrités qu'elle avait connues, et la phrase sacramentelle : « Je n'oublierai jamais l'honneur que j'ai eu de recevoir à ma table Leurs Majestés l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. »

« Me direz-vous enfin, demandai-je à madame N***, lorsque nous fûmes sorties, comment se nomme votre singulière voisine ?

— Madame veuve Beauvilliers, répondit madame N*** avec emphase... Comme vous me regardez ! N'avez-vous jamais entendu parler du célèbre restaurateur qui eut la vogue en 1814 et 1815 ?

— Ah ! par exemple, m'écriai-je, je ne l'aurais jamais deviné.

— J'ai entendu dire dans le temps, continua madame N***, que les souverains alliés prenaient grand plaisir à aller dîner bourgeoisement chez Beauvilliers, et voilà comment madame Beauvilliers a eu l'honneur de les recevoir à sa table. »

Mais d'autres souvenirs se pressent en foule dans ma mémoire; cette époque de ma vie fut féconde en incidents divers, et alors surtout je commençai à connaître les jouissances vives et pures qui naissent de la sympathie excitée par un auteur dans l'âme de ses lecteurs.

VI

Oui, cette époque est pour moi bien féconde en souvenirs; même aujourd'hui, quelques-uns de ces souvenirs excitent dans mon âme de douces émotions, et quand ma pensée s'y arrête, j'éprouve la même gratitude vive et profonde pour

les belles âmes chez qui l'écrivain moraliste a trouvé tant de sympathies.

Deux femmes, modèles de leur sexe, deux mères complétement mères, m'avaient déjà accordé la preuve d'une haute estime en me choisissant entre toutes comme institutrice : elles m'appelaient à partager avec elles le soin d'élever des filles chéries. Mais j'avais des devoirs sacrés à remplir envers mes parents. Une autre femme incomparable, une autre mère, aussi complétement mère, jugea l'auteur de *la Pierre de Touche* digne de concourir à l'éducation d'une enfant appelée à de hautes destinées. En cette dernière circonstance, ce ne fut pas l'orgueil qui gonfla mon cœur, ce fut l'admiration pour une souveraine qui, sur le trône, appelait à elle l'écrivain moraliste qu'avec la droiture d'une belle âme elle avait jugé d'après ses écrits. De tels souvenirs sont bien précieux et bien chers ; on les garde religieusement toute la vie au fond du cœur, et ils consolent, dans la vieillesse, des injustices du sort.

Je dus encore à *la Pierre de Touche* le bonheur de faire la connaissance de l'historien éloquent et consciencieux de *Jeanne d'Albret* et de *Blanche de Castille*, mademoiselle Vauvilliers. C'était une

personne d'un noble caractère; dévouée à ceux qu'elle aimait, courageuse et patiente dans sa pauvreté, elle avait donné, toute sa vie, l'exemple d'un entier désintéressement. Que de fois je suis allée retremper mon âme auprès d'elle! que de fois j'ai eu lieu d'admirer l'énergie morale qui soutenait ce corps si frêle! Elle m'applaudissait avec chaleur d'avoir compris que l'écrivain exerce une espèce de sacerdoce; que manier la parole écrite c'est remplir une mission et non pas faire un métier. Bien des fois elle m'a dit en souriant :

« Vous ne vous doutez pas vous-même de tout ce que vous avez mis dans *la Pierre de Touche.* »

Alors je répondais en souriant aussi :

« Je n'y ai mis que mes pensées et mes convictions. »

Le volume couronné par la Société du patronage pour les jeunes Libérés, *Étienne et Valentin*, me valut aussi la connaissance de deux femmes supérieures. Depuis quelques mois seulement cet ouvrage était publié, lorsque la directrice de l'Institut royal des demoiselles nobles, à Munich, m'écrivit pour me complimenter au sujet de ce livre, en témoignant le désir d'entretenir avec

l'auteur une correspondance suivie. Madame de Dittrich, née en France, avait conservé l'amour de son pays et m'avait suivie, disait-elle, depuis mon début dans la carrière littéraire. C'était une femme de cœur et d'esprit avec laquelle, suivant son désir, j'ai été en relations assez fréquentes pendant plusieurs années.

Peu de jours après, m'arrivait une autre lettre, de Paris, cette fois : *Étienne et Valentin* m'avait encore valu la conquête d'une femme âgée, plus enthousiaste que madame de Dittrich. C'était madame Aubley, tante de M. Vivien qui fut plus tard garde des sceaux, et qui, pendant toute sa vie, m'honora d'une affectueuse estime. Madame Aubley me disait qu'elle était infirme et qu'elle me suppliait, ne fût-ce que par charité, de lui faire une petite visite. Cette fois encore se lia une amitié qui m'a donné bien de doux moments. Trouver de l'écho pour ses pensées et ses sentiments dans de belles et bonnes âmes, acquérir la certitude qu'on est utile à ceux qui pensent, que par ses écrits on encourage ceux qui souffrent, est la récompense la plus douce que puisse donner la culture des lettres; cette récompense, j'en remercie Dieu, m'a été accordée bien des fois,

M. Bérenger avait insisté pour que je demandasse la permission de visiter une prison de femmes ; mes deux protectrices voulant bien croire comme lui que je pourrais faire un livre utile aux prisonniers adultes, j'avais adressé une demande, à ce sujet, à M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur. Grande fut ma surprise en recevant, au lieu d'une simple permission, une lettre ministérielle qui me donnait *mission* de visiter la maison centrale de Clermont (Oise). Je dois l'avouer, cette faveur, que je n'aurais jamais eu la pensée de solliciter, me causa un embarras extrême : je devais m'informer des besoins moraux et matériels des femmes détenues dans la maison de Clermont, par conséquent faire un rapport d'après les documents que j'aurais recueillis. Je courus chez madame de Montalivet pour lui exprimer ma reconnaissance de la distinction avec laquelle me traitait M. le ministre, et en même temps pour lui dire combien je me sentais incapable de remplir une mission de ce genre. Madame de Montalivet sourit en m'écoutant, et me dit avec cette grâce qui accompagnait ses moindres paroles, que, comme le ministre, elle me jugeait très-capable, au contraire, d'accomplir la

tâche qui m'était imposée. Tout ce qu'elle ajouta de flatteur pour m'encourager, produisit peu d'effet sur moi, et je la quittai fort inquiète de la manière dont je m'y prendrais dans une circonstance à mes yeux très-grave. Je me rendis tout de suite chez M. Bérenger, sans beaucoup d'espoir de le rencontrer; mais le hasard me servit ce jour-là : M. Bérenger venait de rentrer. Je lui demandai quelques renseignements, des conseils sur ce que j'aurais à faire. Avec beaucoup de complaisance il m'indiqua les points principaux dont j'aurais à m'occuper, et m'assura qu'en lisant une telle lettre toute l'administration de la maison s'empresserait de répondre à mes questions; car cette lettre me donnait les mêmes pouvoirs qu'à un inspecteur général.

Bien préoccupée et nullement rassurée, je revins au logis ; ma mère vénérée sentait le prix de la marque de bienveillance qui m'était donnée, mais à la pensée d'une séparation de quelques jours, l'inquiétude l'emportait sur l'orgueil maternel; et puis, savoir sa fille au milieu de prisonnières, c'est-à-dire de femmes capables de tout, ajoutait à ses anxiétés. D'abord, elle se montra tout à fait opposée à ce voyage; mais elle avait

trop de raison, et elle sentait trop bien le prix d'une faveur non sollicitée pour ne pas se résigner.

Je commençai, sans tarder, mes préparatifs de départ : deux fois encore j'allai voir M. Bérenger et je pris soigneusement note de ses instructions. Ce n'était pas sans trouble que j'allais laisser ma pauvre infirme livrée aux seuls soins de la jeune fille qui nous servait. Cependant je pouvais compter sur madame N***, qui était très-fière d'avoir chez elle une personne honorée de relations si brillantes. Elle promit de m'écrire tous les jours sous la dictée de ma mère, et de me dire ponctuellement si Louise remplissait bien ses devoirs.

La voiture est à la porte ; ma mère m'a suivie, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, car il fait froid (nous sommes à la fin de décembre), et elle reste sur le seuil me faisant des signes d'adieu aussi longtemps qu'il lui est possible de voir la voiture. A peine celle-ci eut tourné le coin de la rue que je fondis en larmes, regrettant amèrement d'avoir cédé aux instances de M. Bérenger, et plus que jamais tourmentée à l'idée de cette mission que je ne savais comment remplir.

Heureusement pour moi, Élisabeth avait exigé que j'allasse dîner avec elle le soir de mon départ : elle demeurait à la Grande-Poste, où son mari occupait un emploi supérieur. Déjà M. Per*** m'avait recommandée à la directrice des postes de Clermont, en la chargeant de retenir une chambre dans le meilleur hôtel, d'y faire faire bon feu, et en la priant de se trouver là lors de mon arrivée à onze heures du soir. La voiture partant de la rue du Bouloi, je n'avais que cette rue à traverser pour monter en diligence. Élisabeth releva mon courage : avec cet instinct de femme, si remarquable quand il est uni à l'intelligence, elle me donna des instructions beaucoup plus détaillées, beaucoup plus positives que celles que j'avais déjà reçues.

Il y avait vingt-cinq ans que je n'étais montée dans une diligence, et, pour la première fois, je voyageais seule. J'étais d'âge assurément à marcher sans lisières, comme le disait mon bien bon ami M. Duval ; mais le sentiment de mon isolement et de celui où se trouvait ma mère m'attristait profondément ; je me reprochais de lui avoir imposé cette épreuve. Comment supporterait-elle une absence de plusieurs jours, elle qui

n'avait jamais été séparée de sa fille pendant vingt-quatre heures?

La route se fit sans accident. Pendant que je me livrais à mes pensées, les autres voyageurs dormaient et ils ne se réveillèrent qu'au moment où la diligence s'arrêta à la porte de l'hôtel. L'hôte demanda s'il n'y avait pas dans la voiture une dame recommandée à la directrice des postes. « C'est moi, » dis-je en m'avançant, et aussitôt s'avança aussi madame C***. Elle tenait, roulé entre ses mains, un châle que j'avais oublié chez Élisabeth ; le courrier, qui avait précédé la diligence, venait de le lui remettre pour moi, et je trouvai que rien n'était plus commode que d'avoir des intelligences à la Grande-Poste. Madame C*** me conduisit elle-même à la chambre qu'elle avait fait préparer et où brillait un bon feu ; puis elle me dit que si je n'étais pas trop fatiguée j'avais le temps d'écrire quelques lignes que ma mère recevrait le lendemain matin à neuf heures, et qui lui apprendraient mon heureuse arrivée. Dans la prévision que je le voudrais, elle avait apporté une plume, du papier, et elle s'assit pour attendre ma lettre. Cette bonne hospitalité me toucha vivement ; je la remerciai d'a-

voir deviné la joie que causerait à ma mère une lettre arrivant le lendemain même de mon départ.

« Faites vite, dit madame C***, car l'heure du courrier approche; demain, je viendrai vous chercher pour déjeuner, et, bon gré mal gré, vous ne resterez pas à l'hôtel. Adieu, adieu, mademoiselle, à demain! le courrier de Paris passe à minuit, je n'ai pas fini de préparer mes dépêches! »

Je lui tendis affectueusement la main, et elle me quitta en répétant :

« A demain! »

Je restai longtemps au coin du feu, livrée à mille pensées vagues; celle de ma mère dominait toutes les autres. Je me figurais son émotion lorsque, le lendemain, elle recevrait une lettre de sa fille. Nos amis viendraient la voir pendant mon absence, j'en étais certaine... puis je revenais à la mission qui m'avait été confiée. J'avais beau me creuser la tête, je ne voyais pas du tout comment m'y prendre pour jouer le rôle d'une inspectrice des prisons... Enfin je me couchai, espérant dans l'inspiration qui vient d'en haut, mais je ne pus dormir. Le lit était humide;

le bruit succédait au bruit dans l'hôtel ; des voitures arrivaient, d'autres partaient ; enfin, vers le matin, je m'assoupis. J'étais sur pied au petit point du jour, et de mon balcon, car ma fenêtre avait un balcon, j'assistai au réveil de la ville de Clermont-sur-Oise. Devant moi une rue fort large et fort longue montait, par une pente rapide, vers un grand bâtiment que les brouillards du matin m'empêchaient de bien distinguer. C'était l'ancien château de Clermont, que l'on a transformé en prison (1). Je retrouvais dans les maisons qui bordent la rue principale de Clermont, les hauts pignons dont nos bons aïeux étaient si fiers et ces toits anguleux et pointus qui semblent menacer le ciel. Des femmes portant de lourds paniers, ou accompagnées de petites charrettes chargées de légumes, se rendaient sans doute au

(1) La fondation du château de Clermont-sur-Oise remonte au règne de Charles le Chauve. Saint Louis en fit l'apanage de son sixième fils, Robert, qui fut la tige de la maison de Bourbon. Ce château, auquel sa position donnait une très-haute importance militaire, fut plusieurs fois assiégé pris et repris pendant les grandes guerres du quatorzième et du quinzième siècle. Henri IV eut aussi à en expulser les ligueurs. En dernier lieu, il appartenait aux princes de Condé, de qui dataient presque tous les bâtiments que l'on a, de nos jours, appropriés à leur nouvelle destination.

marché. Habituée, comme je l'étais, au mouvement de Paris et aux énormes approvisionnements qui encombrent, le matin, certains quartiers de la grande ville, je trouvais petit et mesquin le spectacle matinal qui m'était donné.

A neuf heures, madame C*** arriva; elle voulait tout de suite faire porter chez elle mon sac de nuit; mais je la priai de permettre que j'eusse vu par mes yeux si je ne la gênerais pas.

Je fus reçu à bras ouverts par la famille, qui se composait de la mère de madame C***, de sa sœur et de deux enfants. C'était avec sa modeste place que madame C*** faisait vivre ces quatre personnes. Restée veuve fort jeune, elle savait combien de difficultés une femme rencontre dans ce monde lorsque, sans fortune, elle doit être l'appui de tous les siens.

Ces dames étaient très-désireuses de savoir ce que je venais faire à Clermont; je le devinai à quelques questions détournées; sans aucune hésitation, je répondis que je venais visiter la maison centrale.

« Mais personne n'y peut entrer !

— J'ai une autorisation du ministre de l'intérieur. »

Ces dames s'entre-regardèrent d'un air étonné.

A mon tour, je fis quelques questions, auxquelles on répondit avec une certaine réserve. Peu à peu, cependant, on se laissa aller à dire de ces mots qui mettent sur la voie de bien des choses. Ainsi, par exemple, qu'on n'aimait pas les curieux à la maison centrale, et qu'on avait sans doute des raisons pour cela.

Après quelques instants d'hésitation, je me décidai à dire que ce n'était pas en curieuse que je venais; mais que j'étais chargée, par Son Excellence M. le ministre de l'intérieur, d'une mission qui consistait à m'enquérir des besoins matériels et moraux des détenues. Cette fois les yeux s'ouvrirent plus grands encore; j'ajoutai qu'on me rendrait un vrai service en me donnant d'avance quelques renseignements sur la manière dont la maison était administrée; afin de bien prouver que j'avais le droit de faire une enquête, je fis lire à madame C*** la lettre ministérielle. Alors les langues se délièrent, et j'appris des choses telles que je n'osais y croire. Comme je témoignais le regret de me présenter seule, ma-

dame C*** me dit qu'elle m'offrirait de m'accompagner si elle n'était pas au plus mal avec la femme du directeur ; le malheur voulut qu'elle fût très-mal aussi avec la veuve d'un libraire à laquelle mon éditeur m'avait chaudement recommandée. Elle tenta même de me dissuader d'aller voir madame S***, et elle voulut absolument, au moment où je m'apprêtais à me rendre à la maison centrale, me faire visiter le petit pavillon séparé où elle comptait m'installer. Je vis qu'en effet je ne gênerais personne et que je serais libre de mes mouvements.

« Mais, c'est dans mon salon, ajouta-t-elle, que seront conduites les personnes qui viendront vous voir.

— Je ne compte sur aucune visite, répondis-je.

— Il vous en viendra, reprit madame C***. »

La librairie de madame S*** était située dans la Grande-Rue au sommet de laquelle se trouve la prison. Je songeai à entrer d'abord chez madame S***, mais après réflexion je me dis qu'il vaudrait mieux la voir à mon retour de la maison centrale ; et, courageusement, j'allai sonner à la grande porte du château.

Introduite dans un salon élégamment orné, je

vis bientôt paraître M. le directeur, puis madame la directrice : tous deux me regardaient curieusement et attendaient que je leur disse le motif de ma visite. Je présentai à M. le directeur la lettre de Son Excellence; je vis, pendant qu'il lisait, sa figure placide exprimer une certaine contrariété.

« Ma chère amie, dit-il à sa femme en lui passant la lettre, madame est autorisée à visiter la maison centrale de Clermont-sur-Oise. »

Madame la directrice ne put réprimer un petit mouvement de mécontentement ; mais, prenant tout aussitôt un air gracieux, elle me dit que toute l'administration était à mes ordres, et que M. le directeur se ferait un honneur et un plaisir de m'accompagner partout. Déjà elle se levait ; afin de la rassurer, je lui dis que je venais dans les intentions les plus bienveillantes ; que j'avais demandé simplement une permission à Son Excellence pour voir une prison, parce qu'étant écrivain moraliste, j'avais l'intention de faire un livre utile aux détenues.

« En effet, nous avons l'honneur de connaître votre nom, s'écria la directrice avec empressement. Permettez que je fasse demander

M. l'aumônier, qui a fondé ici une école, et qui sera charmé de voir ses efforts secondés par un auteur renommé. »

Aussitôt elle sonna et, quelques instants après, parut M. l'aumônier.

Ce n'était pas un vieillard ; grand, pâle et maigre, il portait sur tous ses traits l'empreinte des souffrances de l'âme : ses yeux exprimaient l'intelligence, et son sourire la bonté. En lisant la lettre du ministre, son front s'épanouit. Lorsque je lui eus répété que j'avais voulu visiter une prison afin d'écrire pour les détenues, son visage s'illumina d'une véritable joie.

On proposa de me conduire sur-le-champ dans l'intérieur de la maison ; c'était, me dit-on, l'heure du repas, et je verrais les détenues à table. M. l'aumônier s'excusa en disant qu'il ne pouvait nous accompagner en ce moment, et en me priant de lui faire l'honneur, avant de quitter la maison, d'entrer un moment à l'aumônerie.

M. le directeur et une autre personne à l'air important, que je n'avais pas remarquée jusqu'alors, se levèrent et nous descendîmes tous les trois dans la cour extérieure, sur laquelle s'ouvrait le guichet de la prison. Le cœur me battait

un peu, non de crainte positivement, mais d'une certaine émotion mêlée de dégoût et de pitié.

A l'extrémité d'un long passage, nous nous trouvâmes dans une cour intérieure entourée de bâtiments réguliers et bien tenus : à droite, à travers les carreaux de vitre, j'aperçus les détenues à table. Nous entrâmes. Le plus profond silence régnait dans le réfectoire. Chaque table n'était, en réalité, qu'une espèce de banc formé d'une planche étroite et plus élevée que le banc sur lequel les détenues étaient assises. Il y avait ainsi plusieurs rangées de bancs et de tables, placés de telle manière que les détenues assises sur le second banc et à la seconde table, tournaient le dos aux détenues assises sur le premier banc et à la première table, et ainsi pour toutes les autres. Il devenait donc impossible de se parler du regard et de se faire des signes. Des gardiens, le sabre au côté, se tenaient debout sur l'extrémité de quelques-uns des bancs occupés par les détenues, et de là, dominant toute la salle, ils pouvaient s'assurer d'un coup d'œil que les voisines d'un même banc ne causaient pas entre elles, ne se poussaient pas du coude et n'avaient aucune communication les unes avec les autres.

Au moindre mouvement que faisaient ces gardiens, le fourreau du sabre frappait, souvent en plein visage, les détenues près desquelles ils étaient debout, et celles-ci n'osaient ni se plaindre ni témoigner leur mécontentement.

Le bruit que nous fîmes en entrant excita la curiosité des détenues; plusieurs têtes se tournèrent de notre côté, puis se détournèrent. Le directeur m'avait fait avancer jusqu'au milieu du réfectoire, et je surpris plus d'un regard malveillant; je me sentais fort embarrassée au milieu de ces quatre cents femmes, dont quelques-unes fixaient les yeux sur moi avec effronterie, tandis que d'autres baissaient la tête d'un air de confusion. Toutes étaient uniformément vêtues d'une grosse étoffe grise; toutes portaient le jupon et le casaquin des femmes de la campagne, un tablier de toile, et sur le cou un mouchoir de coton à carreaux violets et blancs; un mouchoir pareil couvrait la tête et ne laissait pas passer une seule mèche de cheveux. Au moment où M. le directeur me donnait quelques explications sur le règlement établi pour l'ordre des repas, une cloche retentit

Aussitôt presque toutes les détenues se levè-

rent rapidement en emportant leurs écuelles d'étain, mais en laissant sur la table leur pain noir, et coururent à l'autre extrémité de la cour.

« Où vont-elles, monsieur? demandai-je au directeur.

— Elles vont à la cantine, madame, pour y chercher du beurre, de la graisse, du sel...

— Est-ce que les aliments qu'on leur donne ne sont pas assaisonnés?

— Pardonnez-moi, et comme il le faut; mais elles ont des fantaisies; s'il en reste quelques-unes à table, c'est qu'elles manquent d'argent. »

Le bruit des sabots dont tous les pieds étaient chaussés annonça le retour des détenues qui étaient allées à la cantine; elles reprirent leur place vivement et achevèrent leur repas à la hâte, car le temps qu'elles doivent passer au réfectoire est limité. Nous assistâmes à leur sortie, qui eut lieu en tumulte. M. le directeur m'invita à venir visiter la maison.

La propreté, je dois le dire, régnait partout. Je fus conduite dans les divers ateliers, déserts pour le moment, à l'infirmerie, desservie par des détenues, puis dans les longs dortoirs, où je vis des centaines de lits très-étroits, car les draps n'ont

qu'un lé; une seule couverture est accordée l'hiver comme l'été, et pourtant ces dortoirs, placés sous le toit et percés d'une multitude de fenêtres, doivent être horriblement froids. On me fit voir ensuite les cellules ténébreuses ou cachots dans lesquels sont enfermées, pendant vingt-quatre heures ou quarante-huit heures, celles des détenues qui ont manqué aux règlements de la maison.

De nouveaux bâtiments ont été ajoutés à ceux de l'ancien château, et cette maison centrale peut maintenant contenir douze cents prisonnières.

Des fenêtres des ateliers la vue s'étend sur un paysage qui doit être magnifique en été; car au mois de décembre cette partie du Beauvoisis présentait encore un aspect très-agréable : autour du château règne une promenade très-fréquentée dans la belle saison, et que viennent animer des foires annuelles. Ainsi des chants, des rires joyeux frappent les oreilles des prisonnières à l'époque où les campagnes verdoient et où, dans l'air, se répandent mille et mille senteurs embaumées; ainsi elles peuvent, en montant sur un banc, voir des femmes parées, des jeunes gens pleins de gaieté danser, courir, folâtrer, tandis que pour elles, malheureuses, sont les vêtements de bure, une

nourriture qui leur répugne, l'entourage de compagnes peut-être plus perverties qu'elles-mêmes, et enfin la captivité !...

Les détenues étaient encore en récréation dans la cour lorsque je la traversai une seconde fois avec mes deux compagnons. Malgré moi, je baissai les yeux en passant au milieu de toutes ces femmes, et un soupir d'allégement sortit de ma poitrine lorsque nous eûmes franchi de nouveau le terrible guichet.

Il me fallut, bon gré mal gré, rester quelques instants encore dans le salon de M. le directeur, qui paraissait très-fier des éloges que je donnais sincèrement à la bonne tenue de toute la maison. Madame la directrice me dit qu'elle serait bien heureuse si je voulais accepter l'hospitalité à la maison centrale ; je la remerciai ; lorsque j'eus dit que je demeurais chez la directrice des postes, le sourire se changea en une expression de contrariété bien marquée : je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et me levant, je demandai la permission de venir visiter plus en détail ce que je n'avais fait qu'entrevoir, permission qu'on ne pouvait me refuser.

Madame la directrice voulut me conduire elle-

même à l'aumônerie. A sa vue, M. l'aumônier parut déconcerté ; mais, n'en tenant compte, madame la directrice resta tout le temps que dura ma visite. Elle parla emphatiquement de l'école fondée par M. l'aumônier et des soins qu'il prenait pour amender les détenues. Voyant que je ne pourrais causer librement avec lui, j'abrégeai ma visite, et j'allai en faire une à madame S***.

Madame S*** m'accueillit comme tout libraire accueille l'auteur *qui se vend* (terme consacré) et qui n'est pas à la recherche d'un éditeur. Avec toute la bonne grâce possible, elle m'offrit l'hospitalité chez elle ; sa figure s'allongea comme celle de la directrice lorsqu'elle apprit que je demeurais chez madame C***. Ne voulant pas me trouver mêlée dans des querelles de petite ville, je feignis de ne pas le voir. Madame S*** me dit que c'était la première fois qu'une femme avait mission d'inspecter la maison centrale ; elle me parla avec éloge de toutes les personnes qui composaient l'administration ; puis elle se mit à ma disposition pour les renseignements dont je pourrais avoir besoin. Je la quittai après qu'elle m'eut présenté son gendre et sa fille.

Je m'arrêtai un moment à l'hôtel où j'avais

couché, je réglai mon petit compte et je fis porter mon sac de nuit au bureau de la Poste. Toute la famille m'attendait avec impatience : on craignait que je ne me fusse laissé séduire par les cajoleries de madame la directrice ou par les instances de madame S***. Céder aux premières, c'eût été enchaîner ma liberté d'action, et accepter l'hospitalité chez madame S***, c'eût été me mettre dans un grand embarras, car je n'aurais su comment reconnaître ce service, tandis que je pouvais espérer de m'acquitter avec madame C***.

Jusqu'au dîner je restai avec la famille, recueillant, au milieu de beaucoup de commérages, quelques informations précieuses sur l'administration de la maison centrale. Je sentais bien qu'il y avait de la vindicte dans certaines accusations. Madame la directrice avait blessé madame C*** dans son amour-propre, et celle-ci s'en souvenait. Je me promis de faire en sorte de distinguer le vrai du faux en recourant à M. l'aumônier. Je pouvais compter sur sa véracité et sur sa justice.

Le repas se prolongea, comme il arrive toujours en province ; enfin je pus me retirer dans le petit pavillon qui avait été mis en ordre pour me recevoir, et là je commençai une longue lettre

pour ma mère. Sa pensée m'avait accompagnée partout; vingt et vingt fois je m'étais demandé : Que fait-elle en ce moment? qui est auprès d'elle? Le courrier du soir m'apporterait sans nul doute une lettre, et j'aurais le temps d'y répondre quelques lignes avant l'heure où passerait le courrier pour Paris.

J'avais presque terminé ma lettre et pris quelques notes, lorsque la fille de madame C*** vint me chercher, en me priant, de la part de sa mère, de passer le reste de la soirée au bureau. J'y trouvai un gros homme, que je sus depuis être le substitut du procureur du roi. Déjà le bruit de la mission dont j'étais chargée avait couru la ville et excité une vive curiosité. M. le substitut ne jugea pas à propos de se faire reconnaître en cette qualité; après m'avoir beaucoup regardée et dit quelques mots insignifiants, il se retira. Pendant le reste de la soirée, quelques figures d'hommes apparurent au guichet sous différents prétextes. C'étaient, madame C*** me le dit ensuite, divers fonctionnaires de la ville, curieux de voir une inspectrice des prisons de femmes, car tel était le titre dont on me gratifiait. Dès qu'ils étaient partis, madame C*** me faisait l'histoire de chacun

de ces messieurs et m'apprenait une foule de choses dont je ne me souciais guère.

A onze heures le courrier de Paris arriva ; il m'apportait une lettre de ma mère, la première que j'eusse reçue de ma vie. Malgré moi je fondis en larmes, et je couvris de baisers deux lignes seulement qu'à grand'peine sa main si malade était parvenue à tracer. Madame N*** avait eu la complaisance d'écrire sous sa dictée ; quoique cette lettre fût empreinte de tendresse, je comprenais qu'elle l'eût été bien autrement si ma mère chérie avait pu écrire elle-même. Madame N*** ajoutait que, déjà, ma bonne Henriette avait donné à ma mère le peu de temps dont elle pouvait disposer, et que plusieurs personnes étant venues dans la journée, ma mère avait été distraite autant que possible de l'absence de sa fille. Quand j'eus lu et relu cette lettre, je terminai la mienne, et je restai à broder dans le bureau, auprès de madame C***, jusqu'à l'heure où passait le courrier se rendant à Paris. La famille étant couchée depuis longtemps nous veillions seules toutes les deux.

J'appris, ce soir-là, combien de travaux exige la direction d'un bureau de poste. Tout en pré-

parant ses dépêches, tout en les ficelant, les cachetant après avoir timbré chaque lettre, madame C*** me disait les mille détails dont se composait son travail de jour et de nuit. Les courriers n'étaient pas cependant aussi multipliés alors qu'ils le sont aujourd'hui ; mais alors aussi la directrice était obligée de sortir de son bureau à toute heure et par tous les temps pour aller ouvrir elle-même avec une clef qu'elle ne confiait à personne, la malle aux dépêches, et y prendre celles qui étaient destinées à son bureau. Aujourd'hui les dépêches sont contenues dans un sac fermé par un cadenas dont la directrice a la clef, et que chaque courrier apporte dans le bureau même.

A minuit et au bruit d'une voiture qui s'arrêtait, madame C*** alluma vivement une lanterne, prit ses dépêches, se chaussa de gros sabots, et, jetant à la hâte un châle sur sa tête, elle courut à la porte.

Il faisait un temps affreux ; la pluie, mêlée de neige, tombait à torrents, et le vent les faisait tourbillonner avec violence. J'avais suivi madame C***, mais je m'arrêtai sur le seuil de la porte, admirant avec quelle tranquillité elle fai-

sait son service et répondait complaisamment aux questions du courrier perché dans son cabriolet au-dessus de la malle aux dépêches, tandis que des voyageurs, placés dans la voiture fermée, entr'ouvraient la glace de la portière et regardaient en curieux cette scène.

Madame C***, en rentrant, se débarrassa de son châle trempé de pluie, de ses gros sabots, ouvrit le paquet de dépêches, qui contenait plusieurs autres paquets, mit chacun de ceux-ci dans une case particulière du grand casier, puis défit le paquet destiné à Clermont, et timbra toutes les lettres. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre l'arrivée des deux courriers, elle avait changé la date de tous les timbres, date composée de caractères mobiles, et remplacé celle du jour où nous étions par celle du jour suivant.

« Maintenant, dit-elle, nous pouvons aller nous coucher ; deux autres courriers passeront entre quatre et cinq heures du matin ; mais c'est ma sœur qui les recevra et qui distribuera aux facteurs les lettres et les journaux venus de différents points. »

Quelques années plus tard, j'ai vu avec plus de détails encore les minutieuses occupations impo-

sées aux directrices des postes. Leur vie tout entière se passe dans ce rude labeur, rétribué d'une manière si mesquine que les appointements suffisent à peine aux premiers besoins de la vie. Pauvres femmes que nous sommes ! Les deux seules carrières qui nous soient ouvertes, l'enseignement et la littérature, sont pour nous hérissées de mille épines, et pas une place sortable ne nous est réservée dans la carrière administrative !

A ces tristes réflexions succédèrent mille pensées non moins tristes. Je devais le lendemain retourner à la prison et voir là des misères morales cent fois pires que la misère corporelle. Comment faire pour passer seule ce guichet que je n'avais pas le droit de me faire ouvrir sans être accompagnée par quelqu'un de l'administration ? Je me promis, après bien des projets accueillis et repoussés tour à tour, d'aller frapper d'abord à la porte de l'aumônerie. M. l'aumônier aurait bien le pouvoir de me faire entrer avec lui, et nous aurions le temps de causer.

Ceci arrêté, je relus la lettre de ma mère, je couvris de baisers les deux lignes tracées par sa pauvre main, et j'appelai à mon aide le donneur de biens, le sommeil.

VII

M. l'aumônier venait de partir pour ouvrir la classe du matin lorsque j'arrivai à la maison centrale; il était impossible d'aller le rejoindre sans passer chez M. le directeur. Je dus m'y résigner, espérant que l'aumônier trouverait moyen de me faire pénétrer dans la prison sans l'accompagnement obligé d'une partie de l'administration. M. le directeur et madame la directrice, quoique visiblement contrariés, s'empressèrent de se mettre à ma disposition, et nous nous rendîmes ensemble à l'école des détenues. Je voulus m'arrêter sur le seuil pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette école. Les détenues étaient divisées par groupes : celles qui savaient lire formaient le centre de chacun de ces groupes, et elles donnaient leur attention tantôt à l'une, tantôt à l'autre des écolières. M. l'aumônier, placé au bout de la salle et assis devant un pupître, corrigeait les

cahiers d'écriture à mesure que ceux-ci lui étaient apportés.

Lorsqu'il nous aperçut, il se leva et vint au-devant de nous, me saluant comme il aurait fait d'une ancienne connaissance; il me pria de vouloir bien passer de groupe en groupe, en donnant quelques mots d'encouragement aux maîtresses et aux écolières. C'était la première fois que je m'essayais à ce rôle de protectrice, et plus d'un regard de travers paya les bonnes paroles qu'avec un peu d'embarras je répandais ici et là. M. le directeur et madame la directrice me suivaient pas à pas; les détenues, en me voyant ainsi observée, perdirent, je crois, un peu de la défiance que ma vue leur avait d'abord inspirée. A mon grand étonnement, je trouvai là une jeune fille de dix-huit ans et une enfant de douze ans: toutes deux avaient été condamnées à plusieurs années de détention, comme ayant agi avec discernement dans une affaire de vol très-grave. Alors n'existait pas, ce qui a été fondé depuis par des âmes généreuses, une maison de correction pour les jeunes filles condamnées à la prison. Rien de plus affreux, cependant, que de voir de jeunes êtres non endurcis dans le vice confondus avec

des femmes qui ont perdu tout sentiment d'honneur et de vertu.

J'aurais volontiers dispensé M. le directeur et madame la directrice de rester pendant tout le temps que dura la classe; eux-mêmes n'auraient pas été fâchés, je crois, de me quitter, car ils jouaient un rôle tout à fait secondaire, et, quoi qu'ils fissent, leur figure exprimait plutôt l'ennui que l'intérêt. M. l'aumônier répondait complaisamment à toutes mes questions; il paraissait heureux de l'attention que je portais à ses paroles comme à ce qui se passait sous mes yeux.

Un premier coup de cloche retentit : aussitôt toutes les détenues se hâtèrent de mettre les livres et les cahiers à leur place; à un second coup de cloche, elles défilèrent en bon ordre et sortirent de l'école.

Madame la directrice me demanda si mon intention était de visiter le jour même les ateliers; dans ce cas, ajouta-t-elle, elle me priait d'accepter sans façon le déjeuner de M. le directeur. Je m'en excusai sous le prétexte qu'on m'attendait à la maison, et je demandai la permission de revenir plus tard. On m'accompagna jusqu'à la porte

d'entrée; là, je saluai, et je fis quelques pas dans la rue : M. l'aumônier m'avait suivie.

« Si j'osais... dit-il, quand le directeur et la directrice eurent disparu.

— Que feriez-vous, monsieur l'aumônier, demandai-je, si vous osiez?

— Je prierais mademoiselle Ulliac d'accepter le très-simple déjeuner préparé à l'aumônerie, afin que nous ayons le temps de causer.

— J'accepte, répondis-je avec cordialité; on m'attend à la maison, mais je suis convenue avec ces dames que lorsque je ne serai pas arrivée pour l'heure du repas, cette attente ne se prolongera pas longtemps. »

Nous retournâmes à l'aumônerie.

Mon père, je l'ai dit bien des fois, avait le ton et les manières d'un homme de bonne compagnie; ce ton et ces manières je les retrouvais, à mon grand étonnement, dans l'aumônier de la maison centrale de Clermont. On voyait, on sentait qu'il avait dû vivre dans le monde, et dans un monde choisi; on voyait, on sentait de même qu'il était bon autant que spirituel. Dès la première vue, nous nous étions trouvés attirés l'un vers l'autre, et, quoique la connaissance ne datât

que de la veille, nous étions disposés à une confiance mutuelle.

Le déjeuner était prêt; on ajouta un couvert, et avec beaucoup de bonne grâce M. l'aumônier s'excusa de la maigre chère qu'il allait me faire faire, tandis que chez M. le directeur...

« Ah ! monsieur l'aumônier, m'écriai-je, vous savez bien que ce que je viens chercher ici c'est la nourriture de l'âme. Me permettez-vous de vous faire une multitude de questions?

— Faites, mademoiselle, ce sera aller au-devant de mes désirs.

— Commençons par l'école. L'administration vous a-t-elle secondé puissamment pour en fonder une ?

— Me seconder ! s'écria-t-il en haussant légèrement les épaules. J'ai été au contraire contrecarré et contrarié en tout. Messieurs les administrateurs de la maison centrale ne voyaient pas du tout, disaient-ils, la nécessité d'entretenir le goût de la lecture chez les détenues qui savaient lire, attendu qu'on n'avait pas de livres à leur donner, ni l'utilité d'enseigner à lire à celles qui ne le savaient pas. Je ne vous répéterai pas, mademoiselle, toutes les pauvretés qui furent dites à ce

sujet. On ne se laissa convaincre que par la pensée que cette innovation prouverait le zèle de l'administration pour l'amendement des détenues, et qu'elle vaudrait à M. le directeur des notes honorables.

— Alors, monsieur l'aumônier, vous eûtes ville gagnée?

— Pas encore, mademoiselle; restait à convaincre les entrepreneurs et les entrepreneuses de travaux; il fallait en obtenir une parcelle de ce temps qui leur rapporte de si beaux revenus.

— Pardon, monsieur l'aumônier, mais je ne comprends pas la valeur de ces mots d'*entrepreneurs* et d'*entrepreneuses*.

— Ce sont des gens qui se chargent de fournir des travaux aux prisonnières pendant toute l'année, travaux de différente espèce. Ces gens-là savent tirer parti des sueurs du pauvre; ils passent un marché avec l'administration, qui leur loue à l'année tel ou tel nombre de détenues pour un prix convenu; sur ce prix, un tiers revient au gouvernement, un autre tiers est mis en réserve, et forme une espèce d'épargne dont le total est compté à chaque détenue lors de sa libération;

le dernier tiers leur est donné journellement comme denier de poche, afin qu'elles puissent se procurer quelques douceurs à la cantine. La journée commence à six heures du matin et finit à six heures du soir : sur ces douze heures, il y en a deux accordées pour le déjeuner, le dîner et les récréations. Arracher une troisième heure à la rapacité des entrepreneurs n'a pas été l'affaire d'un jour, et voilà seulement quelques mois que j'ai réussi à fonder l'école. D'autres difficultés se présentèrent alors : les détenues lettrées ne se souciaient pas d'enseigner l'alphabet à des écolières récalcitrantes et déjà d'une certain âge; celles-ci, de leur côté, regardaient l'école comme un nouveau travail qui leur était imposé... Non, mademoiselle, continua l'aumônier, je n'en finirais pas si je voulais vous dire tout ce qui m'a fait obstacle et les dégoûts dont je suis abreuvé chaque jour. Mais je persévère dans mon œuvre, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu elle produira quelques fruits. La prison n'est pas et ne doit pas être seulement une punition : elle peut et doit être un moyen de moralisation. Jugez de la joie que m'a donnée votre arrivée ici ! Oui, ce sont des femmes qu'il faut charger de s'enquérir des besoins maté-

riels et moraux des détenues; avec cette finesse de tact dont Dieu les a douées, avec cette chaleur de cœur et cette charité dévouée qui leur sont propres, elles verront, ou plutôt elles devineront ce que tous les inspecteurs du monde ne sauraient voir ni deviner ! »

M. l'aumônier me dit ensuite qu'il cherchait, par tous les moyens possibles, à faire aimer aux détenues le jour du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche.

« En ceci, encore, je ne suis pas secondé, ajouta-t-il, et pourtant, mademoiselle, si ce jour-là, où elles sont exemptées des travaux manuels, elles entendaient quelques bonnes lectures; si, pour ce jour-là, on leur réservait des nouvelles de leurs parents, si enfin un repas meilleur les dédommageait des privations de la semaine, tout naturellement leur âme s'élèverait avec reconnaissance vers celui qui, dans ce jour béni, allége le poids de leur chaîne.

— Monsieur l'aumônier, dis-je tout émue, vous êtes bien digne de la mission que vous avez acceptée. Je ferai de mon côté ce que je pourrai pour votre école; ce sera bien peu; mais je connais des libraires, je quêterai des livres... Oui,

j'espère vous envoyer des livres lors de mon retour à Paris.

— Et puis vous écrirez pour nous, mademoiselle ?

— Oh ! répondis-je en souriant, ce livre-là est encore à faire, et il vous en faut d'abord de tout faits. »

Je m'étais promis d'adresser beaucoup de questions à M. l'aumônier, mais la réserve avec laquelle il répondit aux premières me rendit discrète : je compris qu'il était certains points sur lesquels il ne devait pas me renseigner. Alors je lui parlai du pénitencier de la Roquette et de cette admirable société de patronage pour les jeunes libérés, qui avait déjà fait et ferait encore tant de bien.

« Il nous en faudrait une semblable, dit-il, pour les femmes libérées qui sortent d'ici avec le désir de revenir au bien ; mais il nous faudrait des patronnes et non pas des patrons. »

Et, à son tour, il me questionna sur ce que je pouvais avoir appris de relatif au projet de la réforme des prisons dont il avait entendu vaguement parler. Comme malheureusement je n'étais pas très-instruite sur ce sujet, je ne pus le satis-

faire pleinement; mais je lui promis de me procurer, à son intention, tous les renseignements possibles, et, dès que j'aurais pu les réunir, de les lui envoyer de Paris.

L'heure passait cependant; il fallait aller rejoindre M. le directeur, madame la directrice et le personnage qui nous avait accompagnés la veille dans notre visite de la maison, et qui était, je crois l'avoir dit, un inspecteur des prisons.

A l'air dont on me reçut, je devinai qu'on m'avait vue entrer à l'aumônerie et en sortir; je fis semblant de ne pas m'en apercevoir et nous partîmes pour aller visiter les ateliers.

Quatre genres de travaux se faisaient à cette époque par les détenues de Clermont : la lingerie occupait le plus grand nombre d'ouvrières ; la broderie en soie noire, sur satin ou velours noir, en employait beaucoup encore, ainsi que la couture des gants à la mécanique; enfin, d'autres détenues étaient chargées d'un travail délicat et fatigant pour la vue, de faire des *raies de chair* (terme technique) pour les coiffeurs, c'est-à-dire d'implanter un à un, dans du satin rosé, le nombre de cheveux nécessaires pour former la *raie de*

chair qui donne aux faux tours et aux perruques une inappréciable valeur.

Dans l'atelier de lingerie était établie cette division du travail qui fait que l'ouvrière porte au plus haut degré de perfection la partie dont elle est chargée. Ainsi l'une ne faisait que les piqûres des chemises, l'autre ne faisait que les surjets, la troisième les ourlets, la quatrième les coutures rabattues. Une coupeuse taillait l'étoffe; deux ou trois assembleuses préparaient le travail, et quand toutes les coutures étaient achevées, les monteuses y mettaient la dernière main. M. le directeur voulut me faire admirer une chemise d'homme qui se trouvait entre les mains de la monteuse et qui était, en effet, remarquable par le fini de chaque genre de couture : d'abord je ne dis rien, mais lorsque nous fûmes un peu éloignés des ouvrières, je demandai à mi-voix si chacune de ces femmes savait coudre et faire une chemise tout entière.

« A quoi bon ? s'écria-t-il tout surpris.

— Mais, repris-je, si chaque femme n'est pas en état d'exécuter une chemise à elle toute seule, comment ces malheureuses pourront-elles gagner leur vie en sortant d'ici ? Nulle part elles ne trou-

veront des ateliers où l'on ait établi la division du travail? »

Un regard étonné fut la seule réponse de M. le directeur; madame la directrice ne dit mot et la remarque parut étrange, je crois, à M. l'inspecteur.

De l'atelier de lingerie, nous passâmes dans l'atelier des brodeuses.

Ici s'exécutaient de beaux travaux : écharpes, manteaux en velours noir brodés en soie noire, gilets pour hommes en satin, en velours brodés de même. Tout cela était riche, élégant et de bon goût; mais on voyait à la rougeur des yeux des brodeuses combien ce travail leur fatiguait la vue. Dans une sorte de comptoir, se tenait la contre-maîtresse, qui ne délivrait les écheveaux de soie qu'après les avoir pesés. Presque toutes les brodeuses étaient jeunes. M. le directeur me fit remarquer la blancheur de leurs mains puis il me dit :

« Ces ouvrières-là sont dispensées de tous les gros travaux de la maison; il faut des mains à la peau fine pour exécuter ces beaux ouvrages ; il en est de même pour celles qui cousent les gants, et de même encore pour nos lingères. Le balayage,

le nettoyage, l'épluchage des légumes, en un mot tout ce qui concerne le ménage est exécuté par celles des prisonnières qu'on ne peut employer dans aucun des ateliers; aussi, ajouta-t-il en ricanant, *ces dames* sont servies comme des princesses.

— Il me semble, monsieur le directeur, que c'est là un grand malheur, lui dis-je d'un air sérieux.

— Un malheur? et pourquoi ça?

— Parce que, une fois rentrées dans la vie commune, elles se trouveront désaccoutumées des occupations de la ménagère, auxquelles il faudra pourtant se livrer tout en faisant des travaux qui exigent des mains à la peau douce et fine. »

Madame la directrice fit un mouvement d'impatience et dit :

« Il faut pourtant occuper nos femmes suivant leur capacité. Des mains rudes éraillerait les soies, gâteraient les étoffes, et l'entrepreneur ne donnerait plus à travailler. »

Je ne répondis rien : depuis mon entrée dans la maison centrale, et depuis mon entretien avec l'aumônier, j'avais acquis la certitude que l'inté-

térêt bien entendu des détenues n'était pas du tout compris par l'administration.

Dans l'atelier où l'on cousait les gants, il y avait aussi un comptoir; c'était là que se tenaient le coupeur et la contre-maîtresse qui pesait les soies. La partie la mieux éclairée de cet atelier était réservée à celles qui piquaient des cheveux dans le satin rosé pour faire des raies de chair. Je m'arrêtai quelque temps à les voir travailler et plusieurs levèrent sur moi des yeux remplis de tristesse. Déjà je m'étais aperçue que beaucoup auraient bien voulu me parler; mais entourée comme je l'étais, il n'y avait nulle possibilité de faire parvenir à mon oreille la moindre plainte.

Dans tous les ateliers comme dans le réfectoire régnait le plus profond silence; là aussi des gardiens, le sabre au côté, allaient et venaient, tout prêts à punir pour le moindre mot prononcé tout bas, ou pour le moindre signe d'intelligence. M. l'aumônier n'avait pu encore obtenir que, pendant les longues heures de travail, les détenues, à tour de rôle, fissent à haute voix de pieuses lectures, moyen excellent cependant de donner matière aux méditations pendant les silences succédant à ces lectures; mais, aux yeux des entre-

preneurs, c'eût été la perte d'une demi-heure de travail par chaque détenue appelée tour à tour à remplir le rôle de lectrice.

La visite des ateliers terminée, je fus ramenée chez M. le directeur, qui quêta de nouveau des éloges sur la bonne tenue de la maison. Je me permis quelques observations générales sur ce qu'on pourrait faire pour éveiller le sentiment de l'honneur chez ces malheureuses créatures ; mais voyant que je n'étais pas comprise, je m'informai de la manière dont on passait son temps à Clermont, puis je me retirai en me demandant tout bas comment je ferais pour échapper à la surveillance dont j'étais l'objet et pour arriver à causer librement avec quelques-unes des détenues.

A mon retour chez madame C*** j'appris que M. le maire était venu pour me rendre visite.

« Il reviendra tantôt, ajouta madame C***; maman a fait du feu dans le salon afin que vous puissiez le recevoir convenablement. Je sais aussi que l'entrepreneuse des travaux doit vous faire visite.

— Que me veulent ces personnes-là? demandai-je.

— Ah! mademoiselle, vous ne savez pas ce

que c'est qu'une petite ville! Votre arrivée ici, la mission dont vous êtes chargée, vos visites journalières à la maison centrale, tout cela met en émoi grands et petits. A l'administration on est très-inquiet de ce que vous pourrez écrire au ministre, et je sais de bonne part que, pour vous amadouer, on veut vous donner un banquet suivi d'un bal, où tous les fonctionnaires seront invités. »

Je haussai les épaules, et je demandai la permission de me retirer chez moi pour écrire à ma mère.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais rentrée, lorsqu'on vint m'avertir que M. le maire m'attendait. Que pouvait-il me vouloir?

M. le maire, autant qu'il m'en souvient, était gros, petit et chauve. Sa figure exprimait la bonhomie. Nous nous assîmes en face l'un de l'autre à chacun des coins de la cheminée, nous regardant et ne disant mot. Je pris enfin le parti de parler à M. le maire de la beauté de la vue dont on jouit lorsqu'on est sur l'esplanade qui entoure l'ancien château des Condé. Il me laissa dire se bornant à s'incliner en guise de remercîments. Je vantai alors la cathédrale, puis la rue large et

montueuse bordée de maisons plus ou moins gothiques et qui est couronnée au sommet par le vieux château. Nouvelles inclinations de tête, et nous retombâmes dans le silence. De plus en plus embarrassé de sa contenance, M. le maire regardait le feu et restait muet. Impatientée, je pris le parti de me taire aussi. Je devinais que le digne homme avait été chargé de m'adresser quelques questions sur ce que j'avais pu remarquer dans ma visite de la maison centrale. Apparemment il trouvait la chose délicate, et moi je ne me sentais pas disposée à aller au-devant de sa curiosité sur ce sujet. Heureusement madame C*** entr'ouvrit la porte du salon ; d'un signe je l'engageai à entrer et à s'asseoir. Nous serions restés silencieux tous les trois si je n'avais eu l'idée de parler de Paris, ville toujours intéressante pour les provinciaux. Madame C***, qui connaissait Paris, me donnait la réplique. Enfin M. le maire jugea à propos de se lever sans avoir dit un mot ; pourtant il était venu avec l'intention positive de s'informer de quelque chose. Cette deuxième visite le prouvait de reste.

« Je gage, dit madame C***, qu'il était chargé par quelqu'un, que je ne veux pas nommer,

de vous faire parler. On est fort inquiet de ce que vous pensez de l'administration de la maison centrale; mais le cher homme n'est pas assez fin pour remplir une semblable mission; il n'a su comment s'y prendre, et il s'en est allé comme il était venu.»

Les jours suivants, madame la directrice me dit de la manière la plus gracieuse du monde que mon arrivée avait fait sensation à Clermont; que tout le monde était fort désireux de connaître l'aimable auteur dont les ouvrages étaient si généralement goûtés. M. le directeur avait donc résolu de donner en mon honneur un banquet suivi d'un bal auquel toute la ville serait invitée.

« Je vous remercie, madame, répondis-je froidement, mais je suis en deuil. »

Le ton ferme, quoique poli, qui accompagna ma réponse, fit comprendre que toute insistance serait inutile.

« Mais, du moins, reprit madame la directrice, faites-moi la faveur de déjeuner une fois avec nous?

— Volontiers, madame; seulement je vous prierai de n'inviter personne; je suis venue à Clermont pour faire connaissance avec une maison

centrale et dans le but principal d'écrire quelque ouvrage utile aux détenues; j'ai donc besoin d'étudier sérieusement mon sujet, et je redoute les distractions qui pourraient m'en détourner. Mon séjour, d'ailleurs, sera de peu de durée; je ne peux pas laisser longtemps ma mère livrée aux soins d'une domestique.

— Mais vous nous resterez bien une quinzaine encore ?

— Pardon, madame, je compte partir samedi matin.

— Si tôt? alors vous viendrez déjeuner demain avec nous.

— Je ne suis pas libre demain, répondis-je; j'ai promis à madame S*** d'aller prendre le café avec elle.

— Eh bien! alors pour vendredi, M. *** part aussi, lui, samedi, vous ferez route ensemble. »

Il me fut facile de voir que madame la directrice était charmée de mon prompt départ. Elle et son mari se mirent à ma disposition pour visiter de nouveau la maison et les ateliers et je me résignai à accepter une compagnie inévitable.

Je ne saurais dire la contrariété que j'éprouvais de me voir ainsi surveillée. Bien des renseigne-

ments m'étaient parvenus de différents côtés; ils étaient peu favorables à l'administration; mais ces renseignements méritaient-ils qu'on y ajoutât une foi entière? M. l'aumônier m'avait certifié l'exactitude de quelques-uns. Pour m'assurer de l'exactitude des autres, il m'aurait fallu causer avec les détenues. Sous la protection de l'aumônier j'aurais pu pénétrer dans la maison et parler librement aux prisonnières. Mais comment oser le lui demander? Sa position, relativement à l'administration, était fort délicate, et moi je devais éviter de montrer le mécontentement que me faisaient ressentir les prétendues politesses dont on m'accablait.

Le jeudi, avant-veille de mon départ, après avoir déjeuné chez madame S***, qui, sans le vouloir avait éclairci certaines choses que j'avais apprises ailleurs, je me rendis directement à l'aumônerie; cette fois, j'osai aborder bien des questions avec une franchise entière. Ces questions prouvèrent à M. l'aumônier que j'entrais tout à fait dans ses idées; que la prison me paraissait devoir être pour les détenues, non-seulement un lieu de châtiment, mais une source d'amélioration morale; que, comme lui, j'aurais

désiré qu'on fît aimer le travail aux détenues, en les punissant pour l'infraction aux règlements par la condamnation à une oisiveté complète, dont le résultat immédiat serait la privation du pécule de poche et par conséquent les douceurs qu'on pouvait se procurer à la cantine ; que, comme lui, j'aurais voulu que les entrepreneurs et entrepreneuses ne disposassent pas en despotes du temps, de la vue, de la santé de ces malheureuses. Le digne prêtre, vivement ému en trouvant quelqu'un qui le comprenait si bien, s'écria les larmes aux yeux :

« Je vous avais *rêvée*, mademoiselle, mais sans espoir de vous rencontrer jamais. »

Il se montra alors plus expansif, plus confiant, et il m'excita à remuer ciel et terre pour amener aux pauvres détenues les secours du dehors, qui seuls pourraient leur rapporter des leçons utiles et réveiller en elles l'amour du beau et du bien. Je lui promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour intéresser à cette œuvre de régénération des femmes haut placées et entourées de l'estime publique. Il me remercia avec effusion et promit de m'écrire pour me guider dans les démarches à faire.

« Maintenant, lui dis-je, M. l'aumônier, il faut que vous trouviez moyen de me faire entrer seule dans la prison. »

Il me regarda.

« Oui, il le faut; j'ai besoin de quelques minutes de causeries avec celles des détenues qui se sentiront portées à la confiance envers moi.

— Je vous ferais bien passer le guichet, répondit-il, quoique au fond je n'en aie pas le droit, mais je ne vous exposerai pas à rester seule avec les détenues et je ne peux vous accompagner, pour mille raisons que vous devinerez sans doute. »

Après un moment de silence et quelque hésitation, il me dit :

« Nous avons pour inspecteur du matériel de de la maison un bon vieillard qui pourra vous faire entrer dans la prison, et dont la présence ne vous gênera en rien. Nous déjeunons ensemble, vous et moi demain, car je suis invité chez M. le directeur ; prenez congé immédiatement après le repas, sortez de la maison centrale, puis revenez aussitôt et montez chez l'inspecteur. Vous lui direz que vous désirez dire un mot aux détenues et que vous le priez d'avoir la bonté de vous accompagner. Il sera ravi de l'honneur, et comme vous

arriverez au moment de la récréation des prisonnières, vous pourrez recevoir les confidences de celles qui viendront à vous.

— Que n'ai-je su cela plus tôt! m'écriai-je. »

L'aumônier sourit tristement et répondit :

« Cette démarche faite au moment du départ, ne peut blesser ni mécontenter personne; faite dès les premiers jours de votre arrivée, elle aurait éveillé de vives inquiétudes, et c'eût été manquer à toutes les convenances. Ne le trouvez-vous pas, mademoiselle? »

Nous causâmes quelque temps encore et je revins au logis l'esprit bien préoccupé. Je sentais l'importance des notes que j'avais déjà prises, et je devinais l'inquiétude que les administrateurs de la maison centrale devaient éprouver en songeant à tous les bruits que j'avais pu recueillir dans la ville.

Le lendemain, M. le directeur réunit à sa table, fort bien servie, M. l'aumônier, M. *** et moi : madame la directrice, femme d'esprit, s'efforça de rendre le repas aussi gai que possible. M. l'aumônier s'y prêta de bonne grâce et répondit avec la politesse d'un homme du monde à quelques plaisanteries assez vives que se permit madame

la directrice, plaisanteries qui me prouvèrent que la concorde ne régnait pas entre eux.

Le repas fini, je restai quelque temps encore; puis je demandai la permission de me retirer, ayant des préparatifs à faire pour mon départ, qui devait avoir lieu le lendemain de grand matin.

« Puis-je vous demander, mademoiselle, me dit madame la directrice, vers quelle heure vous ferez votre visite d'adieu à madame S***, je serai charmée de vous serrer la main encore une fois avant de vous quitter. »

J'indiquai une heure, puis je pris congé de tout le monde; on m'accompagna jusqu'à la porte extérieure, qui se referma sur moi, mais non pas pour la dernière fois. Quelques minutes après, j'étais de retour et je montais chez M. l'inspecteur du matériel de la maison centrale. Il n'y était pas. Heureusement sa femme offrit de m'accompagner à la prison; j'acceptai avec empressement, et peu d'instants après je me trouvais au milieu des détenues.

Les confidences que je reçus ce jour-là me prouvèrent qne j'avais été bien renseignée et qu'il y avait nécessité de réformer beaucoup d'abus. Assurément les détenues n'étaient pas par-

faitement justes envers l'administration ; mais, à travers les exagérations, la vérité se faisait jour. Soit à dessein, soit hasard, la femme de l'inspecteur se trouvait toujours retenue par une prisonnière au moment où elle allait rompre l'*a parte* que j'avais avec une autre, de telle sorte que plusieurs vinrent me trouver tour à tour. Je devais sans doute à l'aumônier la confiance qu'elles me montraient, confiance qui n'allait pas jusqu'à se reconnaître coupables ; bien loin de là, toutes se disaient innocentes et victimes des erreurs de la justice... Je les autorisai à m'écrire par l'entremise de M. l'aumônier, promettant d'intéresser à leur sort des femmes charitables qui s'enquerraient de leurs familles et tâcheraient de leur en faire avoir des nouvelles ; je promis aussi de ne pas oublier l'époque des grâces, c'est-à-dire celle où il est fait remise d'une partie de leur peine aux détenues dont la bonne conduite a mérité cette faveur ; enfin je passai plus d'une heure à écouter, et à donner des paroles de consolation.

Tout à coup la femme de l'inspecteur parut s'apercevoir de ces entretiens secrets ; se rapprochant de moi, elle ne me quitta plus. Peu m'importait : je savais ce que j'avais voulu savoir. Je

dis adieu aux détenues, et, pour la dernière fois, je passai le guichet de la prison. J'étais bien tentée d'entrer encore un moment à l'aumônerie, mais l'heure du rendez-vous que j'avais dû donner à madame la directrice chez madame S*** approchait, et je ne voulais pas être rencontrée sortant de la maison centrale.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais dans le magasin de librairie, lorsque madame la directrice y arriva : elle fut plus gracieuse, plus caressante que jamais ; elle me pressa vivement de lui dire mes observations sur la maison, sur l'administration, assurant que son mari serait heureux de réformer les abus et d'entrer dans les vues d'amélioration du gouvernement. Je répondis que j'étais venue surtout pour voir une prison, et que tout à fait novice dans l'art de l'inspection, je ne pouvais me permettre d'avoir un avis sur des choses qui m'avaient été inconnues jusqu'alors.

Ce fut à grand'peine que j'échappai à ses instances ; je finis par lui dire, avec un peu de vivacité, qu'il me semblait qu'on pourrait tenir un peu moins de compte des entrepreneurs et exiger d'eux le temps nécessaire au développement mo-

ral des détenues : aussitôt elle s'empressa de me répondre que son mari aurait égard à cette observation si juste, et que, lors des nouveaux marchés à faire, on n'engagerait pas la journée tout entière des prisonnières. Puis madame la directrice me demanda la permission de cultiver ma connaissance et de me faire visite chaque fois qu'elle viendrait à Paris. Je m'inclinai en signe d'acquiescement, et je pris congé de madame S*** en voyant que madame la directrice ne s'en irait pas la première.

Avec quelle joie le soir j'écrivis à ma mère : *Demain je te reverrai !* La lettre qui m'arriva par le courrier de onze heures me prouva qu'il était temps de retourner auprès de ma pauvre infirme. Je serais partie un jour plus tôt, si j'avais pu, au commencement de la semaine pénétrer dans la prison comme je venais de le faire aujourd'hui.

Le lendemain, à six heures du matin, je prenais congé de mes bonnes hôtesses, et je montais dans le coupé de la diligence, tandis que M. ***, avec lequel j'avais déjeuné la veille, montait dans l'intérieur. Le temps était froid, pluvieux ; la route couverte d'une boue détrempée par la neige. J'eus par deux fois un triste spectacle sous les

yeux : des gendarmes à cheval amenant des détenues à la maison centrale. Ces malheureuses à peine vêtues, attachées deux à deux et chaussées de souliers hors d'usage, marchaient devant les gendarmes dans cette boue affreuse ; d'autres, malades, et ne pouvant aller à pied, étaient entassées dans de mauvais cabriolets découverts, où elles se trouvaient exposées à toutes les intempéries de la saison ; à leur pâleur, à leurs yeux fermés et à l'indifférence avec laquelle elles se laissaient aller à tous les cahots de la voiture, il était facile de deviner l'abattement de l'âme et la souffrance du corps. Qu'allaient-elles trouver en arrivant? de la pitié pour leurs maux?... Hélas ! connaît-on la pitié dans les prisons? Je sentis mes yeux se mouiller de larmes ; elles étaient coupables, sans doute, ces pauvres femmes... et n'en étaient-elles pas plus à plaindre ?

Le soir enfin de cette triste journée, des émotions bien vives et bien pures prirent la place des émotions pénibles qui avaient marqué mon voyage à Clermont.

VIII

J'aurais voulu, pour dédommager ma mère chérie d'une longue semaine d'absence, lui consacrer du moins quelques jours; j'aurais voulu aussi aller remercier les bons amis qui étaient venus la visiter et la consoler; mais il fallait mettre en ordre mes notes et m'occuper de faire mon rapport à Son Excellence M. le ministre de l'intérieur. L'ordre à suivre dans ce rapport et sa rédaction m'embarrassaient beaucoup, ma mère m'engagea à demander conseil à M. Bérenger. La réponse ne se fit pas attendre. M. et madame Bérenger m'accordaient une soirée qui me serait toute consacrée.

M. Bérenger a un regard d'aigle, un regard profond, scrutateur et en même temps glacial. Quand on s'adresse à l'homme du monde, à l'homme bienfaisant, ce regard s'adoucit, et, d'accord avec le sourire, exprime la bonté; quand

on s'adresse au magistrat, la physionomie tout entière reste impassible. Or, c'était au magistrat que je faisais lecture de mes notes. Je fus écoutée avec une sérieuse attention ; de temps en temps, M. Bérenger m'adressait une question pour éclaircir certains points qui ne lui avaient pas paru suffisamment expliqués. Madame Bérenger n'écoutait pas moins attentivement ; sa contenance exprimait un vif intérêt. Dans le premier moment, le regard fixe de M. Bérenger m'avait déconcertée ; peu à peu, ayant la conscience que tout ce que j'avançais était l'exacte vérité, j'avais repris courage, et mon regard soutenait sans se baisser ce regard scrutateur.

Lorsque la lecture de mes notes fut terminée, M. Bérenger garda quelques moments de silence, puis il me dit :

« Il est bien étrange que des faits de cette nature aient échappé à MM. les inspecteurs généraux. Êtes-vous parfaitement sûre, mademoiselle, des renseignements que vous avez recueillis?

— Oui monsieur, » répondis-je sans hésiter ; et je lui exposai la manière dont je m'y étais prise pour arriver à la connaissance de la vérité, les détails qui m'étaient revenus de différents côtés, les

longs entretiens avec l'aumônier, et enfin les confidences des détenues, lors de ma dernière visite à la maison centrale. « Messieurs les inspecteurs généraux, ajoutai-je, sont accoutumés à bien des choses passées maintenant en usage, telles par exemple, que d'anciens militaires employés comme gardiens dans des prisons de femmes; telles encore que la route faite à pied par des femmes prisonnières, sous la conduite de gendarmes à cheval... Ceci et bien d'autres détails encore m'ont choquée; je me suis demandé si de cet oubli des convenances les plus ordinaires, ne devaient pas résulter des inconvénients graves. J'ai questionné, je me suis informée, j'ai cherché, comme questionne et s'informe une femme qui voit pour la première fois des choses qu'elle trouve étranges. »

La soirée tout entière fut employée à l'examen de mes notes; puis le magistrat se dérida et voulut bien me donner quelques éloges sur la manière dont j'avais compris et rempli ma mission. Il eut aussi la bonté de m'indiquer comment devait être conçu et rédigé le rapport destiné au ministre.

Le lendemain, j'allai présenter mes hommages à mes deux protectrices, madame de Montalivet

et madame de Tascher : c'était à elles que je devais la tâche honorable qui m'avait été confiée par M. le comte de Montalivet. Là aussi je fus questionnée avec intérêt et bienveillance. Madame de Montalivet m'engagea à envoyer mon rapport le plus tôt possible. Mon excellent ami, M. Alexandre Duval, me dit de même qu'il ne fallait pas perdre de temps pour rendre compte de ma mission, et je revins au logis bien décidée à ne quitter ce travail que lorsqu'il serait achevé ; mais j'avais compté sans la maladie. Malgré les soins de ma bonne hôtesse, madame C***, j'avais souffert du froid et surtout de l'humidité dans le pavillon où elle m'avait logée : une pleurésie se déclara. En dépit de la toux, du point de côté, de la fièvre, et malgré les instances de ma pauvre mère, dès que je pouvais tenir la plume, je travaillais à mon rapport ; je ne me laissai soigner que lorsqu'il eut été terminé, copié et envoyé.

J'entrais à peine en convalescence, quand un matin on vint m'annoncer qu'une dame B***, de Clermont, demandait à me parler pour affaire urgente. Ma mère ne voulait pas me permettre de la recevoir ; tout ce qui avait rapport à ce voyage la chagrinait, car ce voyage avait été pour moi la

cause d'une maladie grave qui lui avait donné de vives inquiétudes. Cédant à mes prières, elle permit de faire entrer madame B***.

Je vis paraître une grande et belle femme, élégamment et richement vêtue. C'était l'entrepreneuse des travaux de la maison centrale de Clermont-sur-Oise. Sans préambule, elle entra en matière; elle me dit que son marché avec l'administration allait finir, et qu'elle venait me prier d'employer mon crédit pour le faire renouveler, ajoutant que si, par mon aide, elle obtenait des conditions plus avantageuses, elle se montrerait largement reconnaissante.

« Mes trois cents femmes, me dit-elle, me rapportent net dix mille francs par an; mais elles pourraient me rapporter davantage, si on supprimait l'école, qui dévore une heure tous les matins, et si, comme autrefois, je pouvais les faire travailler le dimanche tout entier.

— Madame, répondis-je, je ne jouis d'aucun crédit au ministère de l'intérieur, et si j'en avais, je m'en servirais dans un but tout opposé à celui que vous voulez atteindre, c'est-à-dire que je voudrais obtenir une heure de plus pour l'école, et des lectures faites à haute voix pendant le tra-

vail, tantôt par l'une, tantôt par l'autre des détenues... Enfin je voudrais bien d'autres choses que vous ne pouvez approuver. »

Madame B*** essaya de me persuader que les entrepreneurs et les entrepreneuses étaient la providence des prisonnières. Voyant qu'elle ne produisait aucun effet sur mon esprit, elle me dit avec un ricanement plein d'impertinence que, Dieu merci, les administrateurs des prisons savaient à quoi s'en tenir sur les prétendues réformes qu'on voulait opérer, et qu'ils ne sacrifieraient pas les intérêts du gouvernement aux rêveries de quelques belles et bonnes âmes qui avaient la faiblesse de croire à la régénération possible des détenues. Là-dessus elle se leva, et me salua d'un air superbe.

La femme de M. le directeur de la maison centrale vint à son tour me rendre visite. Après m'avoir dit toutes sortes de choses aimables, elle demanda sans détour à prendre connaissance de mon rapport au ministre, rapport, elle l'espérait du moins, dans lequel je rendrais justice au bon vouloir de son mari. Sans doute M. le directeur avait atteint l'âge de la retraite ; mais il était encore très-capable d'être utile, et sa longue expé-

rience viendrait en aide au gouvernement pour les changements à opérer dans les prisons.

Je répondis qu'on pouvait prendre connaissance de mon rapport dans les bureaux du ministère; j'étais au regret de ne pouvoir en donner communication, car, pour ce faire, il me faudrait y être autorisée; alors, par ces questions multipliées, elle essaya de découvrir dans quel sens j'avais écrit au ministre, les abus que j'avais pu découvrir, ce qui m'avait été rapporté en ville, enfin les observations que j'avais faites de moi-même. J'eus plusieurs mouvements d'impatience, mais je sus les cacher et me borner à cette réponse que je répétai : « Mon rapport, madame, est dans les bureaux du ministère. »

Depuis mon retour, M. l'aumônier m'avait écrit déjà plusieurs fois : il excitait mon zèle pour la cause des détenues, cause que j'étais désireuse de soutenir à l'occasion. Il avait été convenu entre nous que la première libérée qu'il regarderait comme convertie recevrait avec mon adresse, la permission de se présenter chez moi. Bientôt je reçus une lettre dans laquelle il m'annonçait la prochaine arrivée d'une libérée qu'il regardait comme ramenée à l'amour du bien. C'était une

jeune femme âgée de vingt-trois ans à peine; elle avait été condamnée à dix-huit mois de détention pour endossement d'un billet de commerce qu'elle savait être faux. Quand la peine dépasse une année d'emprisonnement, les condamnées sont envoyées de Saint-Lazare dans une maison centrale, chose qu'elles redoutent pardessus tout, car en arrivant, on les dépouille de leur chevelure, et cette chevelure n'est pas repoussée au bout de dix-huit mois, de sorte qu'elles portent assez longtemps la marque de la maison centrale.

Nous étions au mois de janvier, la terre était couverte de neige, le vent du nord soufflait, et la malheureuse qui arrivait chez ma mère par ce ce temps si rude, n'était couverte que d'une misérable robe d'indienne vêtue d'un vieux manteau dont l'étoffe était entièrement usée. Coiffée d'un mauvais mouchoir posé en fanchon sur son bonnet, elle était aussi mal chaussée que mal vêtue, et dans cet équipage elle avait fait à pied une grande partie de la route.

Ma mère et moi, à la vue d'une telle détresse, nous fûmes saisies de pitié. Le plus pressant était de lui faire prendre quelque nourriture, et de lui

chercher dans notre garde-robe des vêtements chauds. D'abord très-intimidée, elle osait à peine nous regarder, et elle refusait de prendre la nourriture dont elle avait grand besoin pourtant. Tout à coup, émue de l'accueil qu'elle recevait, elle fondit en larmes : ma mère vénérée, qui avait passé une partie de sa jeunesse à veiller au chevet des pauvres malades et à consoler, à secourir la misère, sut trouver des paroles qui la calmèrent et la rassurèrent. Liza était jolie, et sa jeunesse intéressait à elle ; peu à peu elle prit confiance, et nous raconta comment l'amour de la toilette l'avait entraînée de faute en faute jusqu'au délit qui lui avait valu une condamnation à dix-huit mois de détention. A nos questions pour savoir ce qu'elle faisait avant son entrée à Clermont, elle répondit qu'elle faisait un petit commerce de colportage en nouveautés, et qu'elle espérait, si des personnes bienveillantes avaient la bonté de s'intéresser à elle, recouvrer la confiance des marchands avec lesquels elle était en rapport avant son malheur.

« Que je puisse seulement recommencer, ajouta-t-elle, et, à force de travail, je me relèverai de l'abaissement où je suis tombée.

— Mais il faut des fonds, dit ma mère, pour avoir des marchandises ; il faut aussi des vêtements pour vous présenter dans des hôtels garnis ; vous colportez des objets de fantaisie ? »

Liza baissa la tête et répondit, après un moment de silence, qu'autrefois elle était en rapport avec un commerçant qui lui confiait à crédit des marchandises.

« Je ne lui ai fait aucun tort, ajouta-t-elle, je n'ai jamais trompé personne parmi ceux avec qui j'ai été en relation d'affaires... Sans ce malheureux billet.... Enfin j'essayerai... on aura pitié de moi, et l'on croira à mon repentir. Quand mademoiselle est venue à la maison centrale, le dernier jour, j'ai été bien tentée de lui parler ; son air de bonté m'attirait ; mais en entendant les autres soutenir qu'elles avaient été condamnées injustement, j'ai pensé que mademoiselle se détournerait de moi si je m'avouais coupable ; et puis..... j'étais si honteuse d'être là !.... Pendant la route, j'ai hésité bien des fois pour savoir si je viendrais trouver mademoiselle..... Pourtant j'avais promis à M. l'aumônier de le faire, et je suis venue. »

Cette jeune femme avait des manières si douces,

une réserve si convenable, que nous nous sentîmes vivement intéressées à son sort. Je lui donnai un mot pour M. Bérenger, qui avait promis de m'aider pour le cas où l'aumônier m'enverrait quelques pupilles. J'étais désireuse qu'il vît Liza ; il connaissait mieux que moi ce monde des prisons, et il saurait découvrir la vérité sous de faux semblants peut-être. J'ajoutai à la lettre quelque argent, en lui disant que je l'aiderais à reprendre son commerce de colportage en nouveautés, et que, selon ce que M. Bérenger me dirait, je la recommanderais chez quelques personnes de ma connaissance. Une chose encore augmentait l'intérêt que cette jeune femme nous inspirait : un goître la défigurait. Elle nous dit, en posant le doigt sur son cou : « Voilà une infirmité que je dois à la maison centrale ; ceci n'est pas un goître, c'est une poche pleine de sang qui m'étouffera un jour. Le chagrin, la privation de la liberté, le manque d'exercice, des travaux trop assidus, la mauvaise nourriture enfin, donnent à toutes les condamnées de la maison centrale quelque infirmité presque toujours incurable. Il n'y a point de remède à mon mal ! tôt ou tard j'en mourrai... qu'importe ! Je n'ai plus de famille,

mais peut-être trouverai-je encore quelques amis ? »

La semaine suivante, Liza revint apportant quelques marchandises. M. et madame Bérenger avaient bien voulu lui donner de l'appui. Elle était simplement, mais proprement vêtue, et sa figure, animée par l'espoir d'un sort meilleur, nous parut encore plus charmante. Je m'étais fait donner son adresse, et j'imaginai un matin d'aller la surprendre dans le chétif hôtel garni où elle demeurait. Cet hôtel était situé à l'extrémité d'une de ces ruelles qui existaient alors en assez grand nombre derrière le Louvre et longeaient la rue du Coq-Saint-Honoré. Je ne me doutais guère que ce quartier, où le soleil ne pénétrait jamais, se trouvait en grande partie habité par des repris de justice. Cependant j'y fus à peine entrée que je me repentis de ma témérité : les hommes et les femmes que je rencontrais me paraissaient avoir une physionomie toute particulière ; on me regardait avec étonnement et en même temps avec effronterie. Je fus au moment de revenir sur mes pas, mais je compris qu'une marche rétrograde pourrait me valoir quelques quolibets ; je continuai donc bravement mon chemin jus-

qu'à l'hôtel, où j'entrai et je demandai madame Liza. On m'indiqua l'étage et le numéro de la chambre. Après avoir frappé légèrement, j'ouvris la porte. A ma vue, Liza jeta un cri de surprise et devint fort rouge.

« Vous ici, mademoiselle ! dit-elle en se hâtant de débarrasser un siége pour me l'offrir. Combien vous êtes bonne ! mais ce n'est pas ici votre place, et si vous m'aviez dit votre intention, je vous en aurais détournée.

— Pourquoi, lui demandai-je, avoir choisi un si mauvais quartier ?

— Ah ! mademoiselle, choisit-on quand on sort de prison ! Les maîtres d'hôtels garnis refusent tous de recevoir une libérée : il faut donc bien venir dans les seuls lieux où l'on puisse trouver un asile ; mais, aussitôt que je le pourrai, j'aurai la plus humble mansarde et quelques meubles à moi. »

Pendant qu'elle parlait, je jetais un coup d'œil autour de moi. Rien de misérable comme l'ameublement de cette pauvre chambre, où régnait en outre le plus grand désordre ; ce désordre complet, passé depuis longtemps en habitude ! Liza surprit mon regard, et me dit :

« Mon logement est bien vilain, mais quand j'ai fait mon petit ménage, il... »

Elle s'interrompit et, devenant encore plus rouge, elle porta les mains à ses oreilles.

« Comment, Liza, lui dis-je, vous avez des pendants d'oreille ? »

Elle baissa la tête sans répondre.

« Mais, malheureuse enfant, tout ce que vous avez souffert pendant deux ans ne vous a donc pas guérie de ce fol amour de la parure qui vous a conduite à la prison? (Elle continuait à garder le silence.) Je vous ai prêté de l'argent pour que vous puissiez vous vêtir convenablement et acheter des marchandises. M. Bérenger vous en a aussi prêté pour les mêmes motifs.

— Mes boucles d'oreille sont en faux, mademoiselle.

— Qu'importe ? ce n'est pas la valeur du bijou qui m'inquiète, c'est ce goût du luxe que des leçons sévères ne vous ont pas fait perdre. Liza, Liza ! la voie dans laquelle vous voulez rentrer est étroite ; si vous déviez d'un pas, vous retomberez dans celle qui vous a perdue. »

Elle me fit les plus vives protestations de repentir, et me promit de se surveiller elle-même

avec la dernière sévérité ; puis elle me montra des marchandises d'une certaine valeur qui lui avaient été confiées, disait-elle, par des marchands chez lesquels elle se fournissait autrefois... Les douces paroles, les promesses ne manquèrent pas, et pourtant je la quittai doutant beaucoup de la réalité de son repentir.

M. Bérenger, auquel je fis part de mes doutes, les partagea. Après m'avoir grondée amicalement au sujet de l'imprudence que j'avais commise en m'aventurant seule dans un quartier si mal habité, il m'engagea à être plus réservée en tout ce qui touchait de malheureuses femmes bien à plaindre, mais que je ne pouvais, à moi seule, secourir efficacement, et pour la première fois, j'entendis parler de mistress Elisabeth Fry. Il était question d'un voyage qu'elle devait faire à Paris. M. Bérenger promit de me mettre en relation avec elle, si ce projet s'accomplissait.

Liza revint deux ou trois fois encore, et ne reparut plus : j'écrivis à M. l'aumônier ce qui s'était passé, en le priant de vouloir bien m'épargner des relations bien difficiles et dangereuses même. J'ajoutai qu'à mon avis, on devait songer d'abord à réformer le système pénitentiaire, et à

fonder quelques maisons d'asile pour recevoir les libérées à leur sortie de prison ; car l'isolement, la répulsion que ce titre de libérée suffisait seul à inspirer, le rapprochement forcé de gens qui avaient subi comme elles l'emprisonnement, la misère enfin, tout contribuait, dans l'état actuel des choses, à les rejeter dans le vice, et même dans le crime.

D'après mon invitation plusieurs détenues m'avaient déjà écrit : elles prenaient à tâche de se faire aussi innocentes que possible ; pour presque toutes le point de départ était le même : la coquetterie et l'amour de la parure, le goût des fêtes et l'ostentation qui fait qu'on veut paraître plus riche qu'on ne l'est réellement. La pente est rapide, glissante ; on marche de faute en faute, et tôt ou tard on arrive au crime. Mais de quelle pitié le cœur se trouve saisi lorsqu'on songe qu'à la plupart de ces malheureuses créatures ont manqué l'éducation qui nous éclaire sur nos devoirs, et l'instruction qui développe les facultés de l'intelligence ! Privées de ces deux appuis, une foule de jeunes filles de la classe ouvrière sont sans cesse occupées à confectionner des toilettes plus ou moins brillantes. Tous leurs travaux ont pour

but unique la parure : elles commencent par envier les heureuses femmes auxquelles sont destinés ces rubans, ces dentelles, ces belles étoffes ; elles emploient la plus grande partie de leur gain en folles dépenses ; et bientôt le faux luxe ne leur suffit plus. Pour se procurer les objets dont elles ont envie, elles se permettent quelques légers larcins ; ce premier pas une fois franchi, les infidélités deviennent plus importantes, l'audace grandit avec l'impunité, les portes de Saint-Lazare s'ouvrent et se referment sur celles qui pleurent amèrement, mais trop tard, les fautes honteuses où les a entraînées la vanité. Oui, celles-là méritent la pitié ; mais il en est d'autres auxquelles l'éducation et l'instruction n'ont pas manqué, et qui, emportées par la passion de plaire, sent tombées au dernier degré de l'avilissement !

Quoique la disparition de Liza eût un peu calmé mon zèle en faveur des libérées, je n'en continuai pas moins à m'occuper avec ardeur de tout ce qui avait rapport à la réforme des prisons. Je m'étais fait une bibliothèque de plusieurs gros volumes où la question des différents systèmes pénitentiaires est traité à fond. M. l'aumônier ve-

nait me voir de temps en temps; nous causions des heures entières sur ce sujet, qui était pour lui le but principal d'une vie toute consacrée au bien. Il me demandait parfois si je songeais à faire un livre pour les détenues.

« J'y songe, répondais-je, mais plus j'y songe, plus je trouve le sujet difficile à traiter. Ce n'est pas pour une seule classe de détenues qu'il faut écrire. Sans doute la morale est une pour toutes; mais elle ne peut être présentée à toutes sous le même aspect. J'ai vu à Clermont des faussaires complétement illettrées, mais j'en ai vu aussi auxquelles l'instruction n'a pas manqué. Tenir le même langage aux unes et aux autres est impossible : on ne serait pas comprise des unes, on ferait sourire les autres de pitié. Plus j'y pense, plus je suis convaincue que la première chose à faire est de travailler dans la prison même à cette régénération morale dont personne ne semble s'être occupé jusqu'à présent.

— Je crois qu'on s'en occupe sérieusement, me répondit un jour M. l'aumônier; selon ce que j'ai entendu dire, il serait question de remplacer par des sœurs les gardiens jusqu'ici employés ; première réforme bien importante. J'espère, ma-

demoiselle, que votre visite à Clermont ne restera pas stérile pour les pauvres détenues. »

Peu de temps après, M. Bérenger me disait de son côté :

« Les condamnées seront bientôt conduites aux maisons centrales dans des voitures cellulaires, et ainsi ne será plus donné sur les grandes routes le triste spectacle de l'effronterie dans le vice et des souffrances physiques ajoutées à la peine des misérables condamnées. Êtes-vous contente, mademoiselle? »

Sans doute, la pensée de concourir à une œuvre importante, autant du moins qu'il me l'était possible, me causait une satisfaction réelle, mais je sentais trop bien tout ce qu'il y avait à faire pour me glorifier du peu que j'avais fait.

Un billet de M. Bérenger m'annonça un matin l'arrivée à Paris de mistress Elisabeth Fry. M. Bérenger avait eu la bonté de lui parler de moi, et mistress Fry avait manifesté l'intention de venir me voir. Quelques mots me donnaient à entendre qu'il serait peut-être bien que je prévinsse cette visite; je fus de l'avis de M Bérenger.

Mistress Fry, de la société des Amis ou Quakers, avait consacré sa vie, je le savais, à des

œuvres de charité évangélique. Tout enfant, elle avait témoigné le désir de voir l'intérieur d'une prison, et les impressions reçues dans cette visite ne s'étaient jamais effacées de sa mémoire; plus tard elle avait fondé, dans la maison de son père, une école pour quatre-vingts enfants. Mariée à un homme digne d'elle, elle avait entrepris, en 1813, une tâche grande et difficile, celle de la réforme des prisons de Newgate. Jeune, pure, riche et belle, elle s'était consacrée à ramener au bien de misérables créatures perdues par le vice, et d'une école de dépravation elle avait fait une école de régénération morale. J'avais entendu vanter sa douceur, son éloquence persuasive; je me sentais heureuse de l'occasion qui s'offrait de connaître personnellement une des nobles femmes dont s'enorgueillissait l'Angleterre et qui, aux divers titres de fille, d'épouse, de mère et de citoyenne, méritait l'admiration.

Je me rendis donc, le jour même, rue Richelieu, *Hôtel de Castille*, et je fus reçue avec une affectueuse bienveillance. Mistress Fry n'était déjà plus jeune à cette époque; mais l'âge n'avait rien ôté à ses beaux traits de leur dignité douce, et le costume de quakeresse, quoique bizarre en

même temps que sévère, seyait à sa taille élevée et à cet air imposant sans pédantisme qui faisait, dès l'abord, reconnaître la femme supérieure.

Mistress Fry parlait difficilement le français, et moi je ne parlais pas l'anglais; nous parvînmes cependant à nous comprendre l'une l'autre. Habituée à la prédication, lorsqu'elle se sentait inspirée, mistress Fry articulait lentement ses mots, donnant à chaque syllabe sa valeur, et je comprenais ce qu'elle me disait. Je m'attachai à faire de même, en lui répondant dans ma langue; cette première visite se passa à la satisfaction de toutes deux, sans que nous eussions besoin d'interprète. A la visite suivante, j'eus l'honneur de voir pour la première fois madame François Delessert; l'entretien fut plus long et plus important que le premier. Madame François Delessert avait la bonté de traduire en français les questions de mistress Fry et de traduire en anglais mes réponses; questions et réponses qui toutes avaient pour objet la mission dont m'avait honorée M. le ministre de l'Intérieur. La figure de mistress Fry exprimait les sentiments divers qui venaient l'émouvoir à mesure que je racontais ce que j'avais vu à la maison centrale.

Après que j'eus tout dit, elle resta quelques moments silencieuse; puis elle me demanda si j'accepterais les fonctions d'inspectrice des prisons de femmes en France : sans hésiter, je répondis que mon devoir me retenait auprès de ma mère toujours malade. Mistress Fry répliqua qu'il était possible de tout concilier; que le comité de Londres, composé de dames, m'allouerait des appointements tels...

« Permettez, madame, dis-je à madame François Delessert sans la laisser achever; l'intérêt pécuniaire ne m'a jamais servi de mobile ; j'avais demandé simplement à M. le ministre de l'Intérieur la permission de visiter une prison. Son Excellence a jugé à propos de m'honorer d'une mission. J'ai fait le voyage à mes frais, c'était de toute justice. M. le comte de Montalivet possède une âme élevée, et la pensée de m'offrir une rétribution ne s'est même pas présentée à lui, j'en ai la certitude. »

Il y eut quelques moments de silence ; pendant que madame François Delessert traduisait ma réponse, mistress Fry n'avait cessé de me regarder d'un air de bienveillance; puis elle me tendit la main avec affection.

Je savais que mistress Fry avait publié un ouvrage au sujet de la réforme des prisons de femmes en Angleterre. Je la priai de vouloir bien m'en donner communication ; elle m'en remit aussitôt deux exemplaires, en me disant que c'était une simple esquisse, et que si j'avais besoin de documents plus détaillés, elle ferait venir d'Angleterre plusieurs rapports rédigés par divers membres du comité des dames associées pour la réforme des prisons. J'acceptai, en la remerciant de venir ainsi en aide à mon inexpérience.

Au moment où j'allais me retirer, mistress Fry me dit qu'elle comptait faire une visite à la prison de Saint-Lazare en la compagnie de plusieurs dames françaises, et elle m'invita à faire cette visite avec elle. Je promis d'être ponctuelle au rendez-vous, puis je me retirai.

Au jour indiqué, je me rendis de bonne heure à l'*Hôtel de Castille*. Mistress Fry m'accueillit avec cordialité, et nous partîmes pour aller chercher madame la baronne Émilie Mallet. Ensuite mistress Fry me dit que nous trouverions au guichet de la prison madame la duchessse de Broglie, lady Granville, femme de l'ambassadeur d'Angleterre,

et encore deux ou trois dames dont le nom m'échappe.

La prison de Saint-Lazare voit se renouveler sans cesse la population qui fourmille dans ses murs. Depuis la prévenue jusqu'à la condamnée à moins d'un an de détention, toutes sont enfermées à Saint-Lazare. Ici point de costume pénitentiaire; rien de plus varié et de plus triste souvent que la vue des vêtements fanés ou bien en lambeaux qui couvrent à peine les misérables prisonnières, En ce temps-là, elles avaient la permission de faire leur cuisine, dont les ustensiles assez mal entretenus étaient placés pêle-mêle et en désordre, avec les provisions, sur des tablettes posées contre les murs de chaque salle. On y respirait donc toutes sortes de senteurs fort peu agréables. La plupart de ces salles servaient d'ateliers où s'exécutaient divers genres de menus travaux, tels que le triage de la gomme, la fabrication d'étuis pour les briquets phosphoriques, des jouets d'enfants, des chaussons de lisière. C'était à grand'peine qu'on entretenait le silence parmi cette foule. Si, à Clermont, tout était attristant, à Saint-Lazare tout était repoussant; mais ce qu'il y avait de plus regrettable

c'était de voir les prévenues, regardées comme innocentes jusqu'à la prononciation du jugement, placées dans des salles enfumées où on les entassait sous la surveillance de *femmes condamnées*. Il résultait de cette humiliation des querelles incessantes. Là, aussi, on faisait la cuisine ; mais là manquait toute espèce de travail, et cette oisiveté forcée devenait encore la source de discussions et parfois de rixes sanglantes. C'était de même sous la surveillance de femmes condamnées que se trouvaient placées dans une salle parculière, les jeunes filles mises en prévention pour vol et vagabondage. Je ne m'appesantirai pas sur ces tristes détails : des réformes importantes ont eu lieu aussi à la prison de Saint-Lazare ; grâce à la charité de femmes françaises, les jeunes filles prévenues ou condamnées sont recueillies dans l'asile qui leur a été ouvert, et elles échappent ainsi à l'affreux contact de ces malheureuses que le vice a endurcies.

Pendant toute la visite, qui fut longue, madame la duchesse de Broglie servit d'interprète à mistress Fry. Aucun mot ne saurait rendre l'expression de tendre pitié empreinte sur les traits de la réformatrice des prisons d'Angleterre, expression

qui se reproduisait fidèlement sur les traits fins et délicats de son interprète.

« Êtes-vous heureuses? »

Telle fut la question que mistress Fry adressa aux prisonnières dans la première salle où nous entrâmes.

« Heureuses! »

Répétèrent toutes ces pauvres femmes en fondant en larmes, et des sanglots déchirants éclatèrent dans plusieurs points de la salle.

Mistress Fry laissa passer quelques instants; puis elle dit avec ce ton de douceur pénétrant qui la distinguait :

« Si vous n'êtes pas heureuses, c'est que la voie que vous avez suivie était mauvaise. Ne le reconnaissez-vous pas? »

Elle attendit une réponse, mais en vain. Ouvrant alors la Bible qu'elle portait toujours avec elle, elle pria madame de Broglie de lire haut la parabole de l'enfant prodigue. Bien des larmes coulèrent encore, bien des sanglots se firent encore entendre. Quand la lecture fut terminée, mistress Fry rappela combien il y a de joie au ciel pour un pécheur qui se repent. Elle parlait avec une éloquence simple et une onction si tou-

chante, que quelque chose au moins de ses paroles devait rester aux cœurs qu'elle avait émus.

Partout, mistress Fry sut émouvoir les prisonnières. On sentait que la compassion qu'elle montrait était sincère, qu'elle plaignait plutôt qu'elle ne blâmait, et qu'elle pratiquait dans toute son étendue l'amour du prochain. D'abord la singularité de son costume et de son chapeau excitait quelques sourires moqueurs, bientôt réprimés par la dignité de son maintien et par les témoignages de respect dont l'entouraient les personnes qui l'accompagnaient ; mais ce fut surtout dans la salle où se trouvaient les jeunes filles détenues que se montra la tendre bonté de son âme. Avec quels accents pénétrants elle parla de la famille, de l'amour des parents pour leurs enfants, de leur joie quand ceux-ci marchaient dans la bonne voie, de leur douleur lorsqu'ils les voyaient s'en écarter ! Pas un mot de reproche, pas une réprimande ne sortait de ses lèvres. Elle se contentait de réveiller la conscience, et ici, comme dans les salles consacrées aux adultes, bien des larmes coulèrent, bien des sanglots se firent entendre.

Nous visitâmes ensuite l'infirmerie. Mistress Fry s'approcha de chaque lit; avec le secours de

madame de Broglie, elle fit pénétrer des consolations dans l'âme des pauvres malades. J'ai conservé de cette visite un souvenir ineffaçable. Mistress Fry avait demandé à pénétrer seule avec ses amies dans les salles. M. le directeur ne vint donc nous rejoindre qu'au moment où l'on nous faisait voir les cours et le reste de l'établissement. Mistress Fry avait toujours évité de mêler l'autorité à ses relations avec les prisonnières; la première fois qu'elle était entrée à Newgate, elle y était entrée absolument *seule*, bravant tous les dangers et imposant par sa douceur et son aménité à ces femmes, qu'un seul mot de dureté aurait ameutées toutes contre elle.

Au moment de nous séparer, madame la duchesse de Broglie invita chacune de nous à venir chez elle le surlendemain pour prendre part à des délibérations dont l'objet devait être la formation d'un comité de femmes françaises et d'une association pour la réforme des prisons.

IX

Ma mère partageait l'admiration que m'inspirait mistress Fry ; mais avec le sens droit dont elle était douée, elle me disait que des associations de femmes pour la réforme des prisons lui paraissaient être choses fort difficiles à établir en France. Ma mère vénérée avait raison : ce premier *meeting* ou assemblée chez madame de Broglie ne produisit aucun résultat. Mistress Fry fut pourtant bien éloquente et ces dames applaudirent avec enthousiasme la pensée de former des associations ; mais des difficultés sans nombre accueillaient chaque proposition. Où trouver une seconde mistress Fry pour commencer l'œuvre? On résolut de se réunir de nouveau en amenant chacune du renfort, c'est-à-dire des adeptes désireuses de concourir à la régénération morale des prisonnières. Mistress Fry indiqua un jour de la semaine suivante, en annonçant que M. Demetz,

directeur de la colonie pénitentiaire de Mettray, présiderait le *meeting*, et toutes promirent de se rendre ce jour-là à l'*Hôtel de Castille*.

J'avais lu avec un vif intérêt l'esquisse de la réforme des prisons tracée par mistress Fry, et il m'avait semblé tout d'abord qu'en tête des travaux préparatoires pour des associations de femmes en France devait être placée la traduction de cette esquisse. Préoccupée de cette idée, je partis pour me rendre au *meeting*.

Une foule de dames entouraient déjà mistress Fry, à qui il me fut impossible de parler; mais, en revanche, je pus m'asseoir auprès de madame Delessert. A chaque instant il arrivait du monde, et je compris que le moment n'était pas opportun pour l'entretenir de mon projet de traduction. Madame François Delessert avait la bonté de me nommer les dames qui arrivaient : cette fois, on avait fait assaut de toilette ; ce n'était que plumes, fleurs, rubans, dentelles; la sévérité de costume de mistress Fry et de plusieurs autres femmes de la société des *Amis* formait un contraste bien remarquable avec le luxe que les futures réformatrices des prisons de France avaient cru devoir déployer.

Une grande agitation régnait dans la salle : on allait, on venait, on parlait beaucoup, et je me demandai comment ferait mistress Fry pour établir quelque ordre dans la discussion. Soudain l'idée me vint que je pourrais être appelée devant tout ce monde à rendre compte de mon voyage à Clermont. Je ne me souciais pas de me trouver ainsi sur la sellette en présence d'une si nombreuse assemblée, et je cherchais comment m'échapper sans être remarquée, lorsqu'on annonça M. Demetz. Il se fit alors un grand mouvement dans toute la salle; j'en profitai pour m'esquiver.

J'avais fait bien des réflexions depuis ma première visite à mistress Fry ; ces réflexions m'avaient amenée à comprendre que tout ce que je pouvais faire en faveur d'une réforme bien nécessaire, mais bien difficile à commencer, c'était de mettre ma plume au service de l'œuvre. Mon devoir, un devoir cher et sacré, m'enchaînait à ma pauvre mère. Elle avait besoin de ma présence tous les jours de sa vie ; elle avait besoin de mes soins à tous les instants, et, depuis mon retour de Clermont, cette présence, ces soins lui avaient trop souvent manqué. De fréquentes sorties, une

correspondance active avec l'aumônier et les détenues employaient une grande partie de mes journées; mes travaux se ressentaient de mes nouvelles occupations, et le produit de ces travaux pouvait seul cependant faire jouir ma mère de quelque aisance... Sans doute on se doit à la grande famille humaine; mais je n'ai jamais compris qu'on abandonnât sa propre famille pour porter au dehors ces soins, ces prévenances dont on a si grand besoin au logis. J'ai vu plus d'une fois pourtant des exemples de cette charité mal comprise; en cherchant la raison d'une erreur qui me semble coupable, j'ai été amenée à supposer que l'amour de la louange, agissant à notre insu, nous porte à délaisser des parents infirmes pour aller soigner d'autres infirmes qui nous prodiguent les noms de bienfaitrices et d'anges : au logis, notre dévouement n'est autre chose que l'accomplissement d'un devoir, et cet accomplissement n'a pour témoin que Dieu; personne n'y applaudit; souvent aucun éloge ne le récompense, parfois même ceux qui en sont l'objet paraissent ne pas apprécier les sacrifices qui leur sont faits; au dehors, au contraire, notre charité est citée de tous, et nous sommes vantées,

encensées, préconisées comme des modèles. Sans m'en rendre compte, je m'étais laissé entraîner par l'ambition de concourir à une œuvre utile en elle-même; je devais, je voulais persévérer dans ce concours; mais il fallait le faire suivant mes moyens, et mettre toujours en première ligne les devoirs de la famille.

Quelques jours après le *meeting*, mistress Fry vint chez moi, mais j'étais sortie. Je me hâtai d'aller le lendemain lui rendre sa visite. Elle n'avait vu ma mère qu'un seul instant, et cet instant avait suffi pour lui faire reconnaître dans ma pauvre martyre le modèle de la résignation dans la souffrance. Les paroles qu'elle m'adressa au sujet de ma mère vénérée m'émurent profondément, et je la remerciai de m'avoir donné cette marque d'estime.

Comme je l'avais pressenti, le *meeting* n'avait eu encore aucun résultat; cependant mistress Fry espérait arriver à former un comité des dames les plus zélées, et elle me demanda si je n'en voulais pas être.

Je répondis avec une entière franchise que je m'estimerais heureuse de faire partie de ce comité, mais que la santé de ma mère et mes tra-

vaux ne me permettaient pas de disposer de mon temps ; je m'engageai, du reste, à faire tout ce que je pourrais en faveur de l'œuvre, et pour donner un témoignage de ma bonne volonté, j'offris de traduire l'esquisse sur la réforme des prisons de femmes : car il me semblait que cette esquisse était un excellent manuel à mettre entre les mains de toutes les dames du comité, et que cette publication aiderait puissamment aux efforts personnels de mistress Fry. Cette offre fut accueillie avec empressement ; j'ajoutai que, peut-être, il serait utile de publier à la suite de l'esquisse quelques observations sur le régime des prisons de France. Mistress Fry approuva beaucoup cette idée ; mais ce que je ne dis pas, c'est que mon intention était de ne tirer aucun lucre de ce travail : je prévoyais que trouver un éditeur serait difficile, et j'étais décidée, pour aider à la publication, à faire le complet abandon de mes droits d'auteur.

Rien de plus remarquable que cette *Esquisse de l'origine et des résultats des associations de femmes pour la réforme des prisons en Angleterre.* Mistress Fry expose avec simplicité pourquoi, comment la pensée de cette grande tâche s'est

présentée à son esprit, et par quels moyens elle est arrivée à faire disparaître de criants abus. Courage, bonté, charité inépuisable, persévérance que rien n'a pu lasser, voilà ce que je trouvais à chaque page de cette esquisse que je traduisais *con amore*. Quel beau modèle à suivre, mais combien difficilement on pouvait marcher sur ses traces!

Je compris que les observations du traducteur, qui devaient faire suite à l'*Esquisse*, avaient besoin d'être appuyées de documents certains et sérieusement étudiés. Je demandai donc au ministère de l'Intérieur ces documents qui me manquaient. Je reçus en réponse de M. Macarel, directeur de l'administration départementale et communale, des renseignements précieux et qui m'aidèrent à compléter mon travail. Mistress Fry s'en montra satisfaite, et plus tard ce volume eut l'honneur d'être cité comme livre utile à consulter par plusieurs réformateurs de prisons, entre autres par M. le marquis Torregiani, noble florentin, qui me fit en outre l'honneur de venir me voir à l'un de ses voyages à Paris; car j'avais trouvé un éditeur, non sans grande peine; la question de la réforme des prisons n'était pas encore *à la*

mode à cette époque, mais elle le devint plus tard.

Le séjour de mistress Fry à Paris fut très-court, et cependant il en résulta un bien réel dans plusieurs maisons de détention. M. Bérenger avait la bonté de me tenir au courant de ce qui se passait et de rapporter à ma visite à Clermont la plupart des changements opérés. Il m'apprit que la place d'inspectrice des prisons de femmes avait été créée et donnée à une personne très-capable ; des surveillantes, choisies en dehors de la prison et dignes de ce poste, remplaçaient, à Saint-Lazare, les condamnées auxquelles appartenaient jadis ces fonctions importantes. Une maison d'asile avait été fondée pour les jeunes filles libérées ; enfin des femmes charitables allaient visiter les prisonnières et leur faire de bonnes lectures. Sans le voyage de mistress Fry en France, rien de tout cela n'aurait eu lieu. M. le ministre de l'Intérieur avait, sans aucun doute, la volonté et le pouvoir de mettre un terme à bien des abus ; mais l'assistance des femmes, alors qu'il s'agissait de régénération morale, était indispensable, et ce furent la présence, les discours, les exemples donnés par mistress Fry, qui imprimèrent

un mouvement général dont les heureux effets se font ressentir encore. Je ne pouvais être du nombre des dames visiteuses; mais grâce à M. l'aumônier, qui m'éclairait de ses conseils, je pouvais apporter quelques consolations et quelques encouragements dans la maison de Clermont par ma correspondance avec plusieurs détenues; je continuai donc longtemps encore des relations qui me faisaient participer à une bonne œuvre. Comme femme, j'avais eu le bonheur d'obtenir l'estime de mistress Fry; comme écrivain moraliste, je recueillais une douce récompense de mes travaux : par ses soins la plupart de mes ouvrages étaient traduits en grec moderne pour l'usage des écoles et des prisons de la Grèce.

Pendant la vie d'agitation qui m'était faite depuis quelques mois, beaucoup de petits événements avaient eu lieu dans la maison que nous habitions et ces événements amenèrent des changements qui achevèrent de dégoûter ma pauvre mère de notre séjour chez des artistes. M. Guernu s'était lassé le premier de ce *décousu* qui fait de la vie artistique un enchaînement sans fin de choses imprévues; le premier, il nous avait donné l'exemple en se retirant dans son petit

ménage; d'un autre côté, ma bonne Henriette avait quitté la pension de demoiselles où elle occupait un poste bien inférieur à son mérite. Aucun lien d'affection ne nous attachait à madame N***. L'esprit est quelque chose de charmant sans doute; mais l'esprit tout seul ne suffit pas, il faut y joindre quelque bonté, et au moins un peu de bon sens. Nous prîmes le parti de faire comme M. Guernu.

J'aurais voulu trouver pour ma pauvre mère un second château de la Charolais; elle aurait accepté alors les petits ennuis que présente le séjour dans une pension bourgeoise, mais il fallut nous contenter d'un appartement situé rue de la Vieille-Estrapade, et de la promesse faite par le maître de la maison que ma mère pourrait aller respirer l'air dans le petit jardin qui en dépendait.

Ce propriétaire était le savant botaniste M. T***. La première fois que je le vis, je le trouvai grelottant au coin du feu; il avait sur les épaules un vieux manteau appartenant à madame T***, et sur la tête une casquette très-originale. Grand, maigre et pâle, d'un abord très-froid, il parlait lentement, d'une voix voilée; son regard, assez

terne, ne s'animait jamais, et jamais non plus sa figure ne perdait l'expression de l'impassibilité : sa femme avait dû être fort jolie; elle était très-sourde; ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle *lisait* sur les lèvres de son mari les paroles qu'il prononçait, et à ce point qu'elle intervenait toujours avec justesse dans l'entretien. Je reconnus par la suite que tous deux formaient un couple bien assorti... Paix à leurs cendres ! J'éviterai le plus possible de parler de l'homme; mais je parlerai avec éloge du savant.

A peine établies dans notre nouvelle demeure, je compris combien me serait utile le voisinage de M. T***. Depuis plusieurs années, je publiais des leçons d'histoire naturelle dans le Journal des jeunes Personnes. J'avais pour *professeur bénévole* M. Guérin Menneville; au Jardin des Plantes, M. Victor Audouin me donnait des conseils dont je sentais le prix; d'excellents ouvrages de zoologie étaient mis à ma disposition; mais aucun de ces messieurs ne s'occupait de botanique, et j'avais la fantaisie de parler de botanique à mes jeunes lectrices; non de cette botanique qui se compose de classification et de nomenclature, mais de la vie végétale en général, de l'espèce

d'instinct dont quelques plantes paraissent douées; enfin de ces phénomènes qui passent trop souvent inaperçus aux regards du plus grand nombre et des savants eux-mêmes. Mon père m'avait habituée à m'occuper d'abord des généralités, et à ne descendre aux détails qu'après avoir embrassé une vue d'ensemble. Ah! si j'avais voulu profiter de ses leçons, je ne me serais pas trouvée réduite à faire une multitude d'études préliminaires qui me prenaient bien du temps, mais jadis j'avais la science en horreur, et non-seulement je m'étais obstinément refusée à suivre avec mon père des cours auxquels les femmes étaient admises, mais j'avais pour ainsi dire fermé les yeux chaque fois qu'il m'avait conduite dans le beau cabinet de physique du célèbre Charles, où j'avais assisté *malgré moi* à des expériences fort intéressantes et que je n'avais pas voulu regarder. Cette opiniâtreté persévérante prenait sa source dans l'espèce de honte que j'éprouvais d'être auteur; c'était un travers d'esprit, sans doute, mais on m'avait appris, dès l'âge le plus tendre, à craindre d'attirer les yeux sur moi, et, aujourd'hui encore, j'évite autant que je le puis de me servir de mon nom d'auteur.

M. T***, trouvant dans sa nouvelle locataire une personne très-avide de voir et d'écouter, se prit d'une sorte d'affection pour moi. J'admirais sincèrement ses travaux de physiologie végétale, les beaux dessins, au nombre de plus de six mille, qu'il avait faits d'après nature et sans avoir jamais appris à dessiner. En même temps que Gœthe et un jardinier allemand dont j'ai oublié le nom, il avait reconnu que la fleur, que le fruit ne sont autre chose que le développement des feuilles; le premier, il avait fait de curieuses observations sur les lois qui régissent la circulation de la sève, et le premier aussi il avait eu l'idée d'employer comme bouture une parcelle de la feuille d'une liliacée (lis) : la bouture avait donné une plante parfaitement complète. Cette manière d'envisager la botanique me séduisit à un tel point, que je priai M. T*** de me permettre d'exposer son système dans quelques articles de physiologie végétale destinés au Journal des jeunes Personnes. Cette proposition l'enchanta, et il mit à ma disposition sa bibliothèque, son microscope et lui-même. L'étude de la physiologie végétale avec un tel maître était des plus intéressantes; mais le savant botaniste, que quelques flatteurs

avaient surnommé le Linnée de la France, laissait trop souvent percer une vive animosité contre ses collègues, et je me disais en l'écoutant que la science ne rend pas toujours les hommes meilleurs. Avec une malignité froide, il avait tracé le portrait des membres de l'Académie des sciences qui faisaient partie, comme lui, de la section de l'agriculture; chaque dimanche, il venait me faire la lecture de la note qu'il devait lire le lendemain à l'Académie, note toujours abondamment fournie de traits méchants, et lorsque je disais : « Ceci s'adresse à M. un tel, et ceci s'adresse à M. un tel, » il riait de ce rire muet qui éteint la gaieté au lieu de l'exciter.

Nous avions souvent des discussions très-vives: M. T*** niait l'existence des instincts les plus nobles de l'homme; il traitait de mots vides de sens l'amour de la patrie, l'amour de la famille, et quand je racontais quelque beau trait de charité, il haussait les épaules, ou bien par une raillerie amère, il me punissait de ma croyance au beau et au bien. Aussi l'enthousiasme que sa science m'avait d'abord inspiré allait se refroidissant de jour en jour. La science de même que l'esprit, a besoin d'être accompagnée de qualités du cœur

pour plaire longtemps. Presque toujours, lorsqu'elle n'élève pas l'âme, elle la dessèche.

Un matin la tante de M. Vivien, madame Aubley qui venait nous voir de temps en temps, arriva tout enthousiasmée d'une nouvelle qu'elle avait apprise la veille. Elle raconta à ma mère et à moi une histoire si extraordinaire, que nous ne pouvions y croire ; il s'agissait de trois Persans qui vingt ans auparavant, avaient connu dans leur village un Français dont ils avaient oublié le nom, et qu'ils étaient venu chercher à travers mille dangers jusqu'à Paris ; ce Français, c'était M. Jouannin, secrétaire interprète du roi pour les langues orientales. La bonne madame Aubley avait l'âme chaleureuse et beaucoup d'imagination ; nous pensâmes d'abord qu'elle mettait du sien dans ce récit ; mais elle m'engagea à aller voir M. Jouannin, ajoutant que, si elle-même n'était pas sourde, elle aurait été le trouver.

« Mais je n'ai pas osé, ajouta-t-elle, car je le connais à peine, et seulement grâce à vous, mademoiselle ; il ne m'a fait qu'une visite, et une fois seulement, il est venu prendre le thé avec moi. Vous, vous le connaissez davantage ; voyez-le, et vous me raconterez ce qu'il vous aura dit. Il s'agit

d'une loterie qu'on veut organiser pour venir au secours des trois Persans, je donnerai des lots et je prendrai des billets. »

Je ne me souviens plus comment j'avais fait la connaissance de M. Jouannin, mais nos relations, sans être très-suivies, m'autorisaient en quelque sorte à lui demander des explications sur l'arrivée de ces trois Persans à Paris.

Je me rendis chez lui dès le lendemain, et voici ce que j'appris.

En 1807, le schah de Perse envoya une ambassade à celui dont le nom glorieux retentissait sur toute la surface du globe : l'Empereur répondit à cette politesse en envoyant à Tauris, dans le Kurdistan, un chargé d'affaires : c'était M. Jouannin, bien jeune à cette époque. Le chargé d'affaires sut faire aimer le nom français dans ce pays, et, lorsqu'il fut rappelé en France, il consentit à aller visiter un village de chrétiens catholiques, Khosrew-Abad, à peu de distance de Selimas. La demande lui en avait été faite par David, fils de Gabriel, palefrenier qui avait servi dans les écuries de la légation. Le chargé d'affaires de France ne dédaigna pas d'aller voir David dans sa maison; il assista au service divin avec ses co-

religionnaires dans la modeste église de Khosrew-Abad. Son aménité, sa bonté lui attachèrent les cœurs de ces braves gens, et le souvenir de son séjour dans le village fut durable.

La Perse était depuis longtemps menacée d'une guerre avec la Russie ; cette guerre éclata en 1827 ; tout le pays fut frappé de contributions extraordinaires ; pas un hameau qui ne dût fournir une somme plus ou moins considérable, et celle qu'on exigea de Khosrew-Abad fut énorme, 5,000 fr. Il fallait payer sous peine de voir les musulmans prendre comme ôtages les femmes, les vieillards, les enfants. Quoique l'islamisme défende expressément l'usure, elle est pratiquée dans tout l'Orient. On trouva donc à emprunter à des conditions onéreuses, mais des années furent accordées pour se libérer. Si, ces années écoulées, la somme de 5,000 francs ne pouvait pas être remboursée, vieillards, femmes et enfants serviraient les musulmans comme esclaves jusqu'au jour du remboursement intégral.

Plusieurs années passèrent sans qu'il fût possible aux malheureux débiteurs de faire autre chose que de payer les intérêts exorbitants qui avaient été stipulés. La misère allait grandissant, et l'on

n'entrevoyait aucun moyen de se libérer, lorsqu'un jour David, dont les cheveux avaient grisonné, se leva dans une assemblée, et, rappelant le souvenir du Français qui était venu plus de trente années auparavant visiter ses coreligionnaires de Khosrew-Abad, il proposa de partir pour le chercher, afin de lui faire connaître la détresse de ceux qu'il avait honorés de sa visite et de sa bienveillance. David, comme les autres, ignorait le nom du Français; il avait retenu seulement le nom de Paris, répété bien des fois devant lui, et il savait que Paris était la principale ville de la France. Où était située la France? Par quel chemin y arriver? Nul ne le savait.

« Dieu me guidera! » Telle fut la réponse de David.

Alors dans l'assemblée se levèrent deux autres habitants de Khosrew-Abad, Kiril, fils de Youçouf, homme dans la force de l'âge, et Youçouf, fils de Yohan, qui n'avait pas encore vingt ans. Tous deux déclarèrent qu'ils accompagneraient David, fils de Gabriel, et cette grande entreprise fut non-seulement résolue, mais exécutée, sans argent, sans appui d'aucune espèce. Les trois courageux voyageurs traversèrent à pied une

grande partie de l'Asie et de l'Europe, et arrivèrent à Paris après avoir bien souffert de la fatigue et de la misère.

Comme ils erraient dans les rues de la grande cité par un jour d'hiver, couverts de leurs robes traînantes qui se ressentaient de la longueur de la route, chaussés de babouches en guenilles, coiffés du bonnet persan, et le menton caché par une barbe inculte, ils attirèrent l'attention des passants, et celle surtout d'un de ces enfants terribles appelés *gamins de Paris*. Par bonheur, ce gamin avait un bon cœur ; il comprit que ces pauvres étrangers cherchaient quelque chose, l'adresse de quelqu'un peut-être, et il essaya, par signes, de le leur demander. Les Persans ne comprirent pas ; mais recourant à leur tour au langage des signes, ils portèrent leurs mains à leurs bouches, puis ils penchèrent la tête en fermant les yeux, et l'enfant comprit qu'ils avaient faim et qu'ils voulaient dormir. D'un geste il les engagea à le suivre ; il les conduisit rue Mouffetard, chez un logeur, qui refusa d'abord absolument de les recevoir.

« Mais ce sont des chrétiens, disait l'enfant ; en chemin ils ont voulu entrer dans une église

pour prier, et en passant devant les autres, ils ont fait le signe de la croix. »

Le logeur voulait des papiers. Pendant le voyage, les Persans avaient dû souvent montrer et faire viser leurs passe-ports; ils devinèrent ce dont il s'agissait, et les présentèrent au logeur. Celui-ci fit encore des difficultés : ces papiers étaient pour lui un véritable grimoire, et il ne savait trop à quoi se décider. Aucun moyen d'inscrire le nom de ces étrangers qui ne voulaient pas laisser leurs passe-ports entre les mains du logeur, tandis que celui-ci ne voulait pas les rendre. Enfin il l'emporta, il mit les passe-ports sous clef, puis il donna à manger et à coucher aux trois pauvres Persans.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, il fit signe à ceux-ci de le suivre, et il les conduisit à la préfecture de police.

Personne, dans les bureaux ne put déchiffrer un mot de ces passe-ports, écrits en langue persane, visés en langue turque, en langue russe, en langue polonaise, en langue allemande, etc. Le logeur pestait, car on le retenait avec ses trois hôtes, et il avait affaire chez lui. Alors arriva un jeune Polonais qui reconnut de suite que ces

étrangers étaient des Persans ; il déclara bons et valables les visas russes et polonais, mais en ajoutant qu'il n'était pas assez versé dans les langues orientales pour interroger ces pauvres voyageurs. « Il faut, dit il, les conduire chez M. Jouannin, qui a longtemps habité la Perse ; je m'en charge. »

Aussitôt dit, aussitôt fait.

M. Jouannin était heureusement chez lui. A sa vue, David se prosterna ainsi que ses compagnons, et il exposa, les larmes aux yeux, le motif de leur voyage.

Vivement touché, M. Jouannin promit d'aider ces braves gens en tout ce qu'il pourrait, et encore une fois se trouva vérifiée cette parole des livres saints : *Je vous le dis, en vérité, ceux qui auront la foi comme un grain de sennevé diront à la montagne : Transporte-toi d'ici là, et la montagne se transportera.*

A Paris, on est très-charitable ; quiconque fait appel à la générosité de ses amis, et même de ses connaissances trouve toujours une foule de gens disposés à donner des lots pour une loterie, pour une vente, ou bien à souscrire pour un bal, pour un concert de charité. La bienfaisance publique

n'est jamais invoquée en vain, et quand la vogue se déclare pour une grande infortune ou pour une grande misère, on peut être assuré de voir les secours arriver de toutes parts. L'histoire merveilleuse du voyage des trois Persans se répandit avec rapidité dans toute la ville, et les lots pour une loterie arrivèrent en grand nombre. En même temps les propriétaires de cafés firent des offres pour attirer les trois Persans dans leurs établissements, moyen employé assez souvent pour battre monnaie ou pour achalander une maison, mais on n'eut pas besoin d'y recourir; la somme nécessaire au rachat des habitants de Khosrew-Abad était presque complète, grâce à de généreuses souscriptions, lorsque la loterie fut tirée, et cette somme fut envoyée immédiatement dans le Kurdistan, par les soins de l'autorité. Dire la joie de David et de ses compagnons serait impossible. Ils voulurent aller rendre grâce à Dieu dans la ville sainte, recevoir la bénédiction du Saint-Père, et visiter l'église à la boule d'or (Saint-Pierre). Un tel voyage n'était rien pour d'intrépides marcheurs; et cette fois la générosité parisienne leur assurait les douceurs d'une aisance jusqu'alors inconnue.

Pendant quinze jours encore après leur départ, on s'entretint des trois Persans, puis on parla d'autre chose ; car à Paris un événement succède à l'autre sans interruption ; la vogue délaisse promptement ceux qu'elle avait placés hier sur le pinacle, et plus d'un beau trait tombe bientôt dans un profond oubli. Il me sembla que cet acte de foi méritait d'être raconté à la jeunesse : la fiction n'avait rien à faire dans ce récit. Tout y devait être simple autant que vrai. D'après les indications de M. Jouannin, je consultai plusieurs ouvrages sur la Perse, afin de donner à mes jeunes lecteurs un aperçu des mœurs des habitants de ce pays, et je publiai bientôt le petit volume qui porte pour titre : *les Trois Pèlerins ou la Foi.*

Je n'avais point parlé de ce beau fait à M. T***, bien certaine que je ne serais pas comprise. Je ne lui parlai pas davantage d'un ouvrage que je composais alors, et qui parut dans l'année : *Claude Bernard ou le Gagne-Petit.* Mon admiration pour la science de mon propriétaire se trouvait beaucoup refroidie depuis que je connaissais le caractère de l'homme ; je descendais moins souvent chez lui ; sa glaciale ironie, chaque fois que je racontais

quelque noble action, me révoltait, et au printemps, je le vis avec plaisir faire ses dispositions pour aller passer la belle saison à la campagne. Mais l'homme propose et Dieu dispose : depuis peu de jours seulement il était parti avec sa femme lorsqu'on le ramena mourant; sa maladie fut de courte durée, et à la fin de la semaine il avait succombé.

Gannal, le célèbre embaumeur avait cru faire grand plaisir à tous les membres de l'Académie des sciences en leur promettant de les embaumer gratuitement. Je ne sais comment ces messieurs avaient reçu une telle promesse; ils auraient pu lui répondre : Apparemment que vous vous croyez plus immortel que nous tous ! Il accourut avec empressement pour offrir ses services à la veuve. L'opération dura un jour et une nuit et empesta toute la maison. Quand elle fut terminée, Gannal fit inviter les locataires à venir voir *son mort;* car pour lui chaque embaumement était une sorte de prospectus qui lui amenait des *travaux.* Il parait *ses sujets*, il leur mettait du rouge, des yeux d'émail, et il cherchait ainsi à faire oublier, en l'oubliant lui-même, le respect dû à ceux qui ne sont plus... Je passerai rapide-

ment sur ces pénibles souvenirs : la douleur de la veuve était mêlée de tant d'extravagance, que la pitié se changeait en dégoût. Ah ! plutôt l'ignorance que le savoir qui éteint en nous les sentiments nobles et les plus saintes aspirations de l'âme !

Nous vîmes bientôt qu'il ne serait pas possible de rester dans cette maison ; ma mère avait rarement profité de la permission de descendre au jardin, permission accordée toujours d'assez mauvaise grâce. Sous le *règne* de madame T***, la grille était constamment fermée. J'avais cherché dans le quartier un autre appartement avec jardin, sans pouvoir rien trouver ; il n'était pas possible que ma malheureuse mère infirme fût toujours prisonnière, qu'elle fût ainsi constamment privée de l'air extérieur, de la vue de la verdure et des fleurs. Après bien des hésitations, je proposai de nous retirer à Versailles : d'abord ma mère se récria : c'était sans doute faire un grand sacrifice, celui de relations fréquentes avec mes deux protectrices, avec mon bon vieil ami M. Alexandre Duval, devenu infirme ainsi que sa femme, avec Adèle et Malvina, dont le dévouement filial était au-dessus de tout éloge, enfin avec d'autres bons

amis qui me soutenaient de leur affection dans ma difficile carrière ; car bien que j'aie évité de m'appesantir sur les dégoûts qui accompagnent pour une femme les relations habituelles avec les libraires, j'avais eu et j'avais encore beaucoup à en souffrir. Je me trouvais même à la veille de soutenir un procès contre mon éditeur. Mais ma mère vénérée, ma chère et courageuse infirme, passait avant tout : pour la décider, je lui dis, ce qui était de toute vérité, que j'avais *soif* de solitude. Depuis bien des années j'avais fait plus de connaissances que je n'aurais voulu : je me sentais lasse de ces conversations sans but, sans portée, qu'il me fallait soutenir avec des oisifs ; à Versailles je retrouverais seulement une amie de jeunesse et une famille de créoles qui nous avait voué depuis longtemps une vive affection ; c'était assez pour ne pas vivre dans l'isolement. J'appuyais toutes ces considérations de la découverte que j'avais faite, dans la rue Berthier, d'un joli petit appartement, avec jardin en plein rapport. Ma mère se laissa *séduire*, et notre *émigration* fut résolue.

X

Quitter Paris, où tout me retenait, travaux, affaires, amitiés, pour aller vivre à Versailles, était un grand sacrifice ; mais ce sacrifice devait bientôt recevoir sa récompense. Un ami m'avait mis en relation avec M. Émile de Bonnechose, auteur d'une *Histoire d'Angleterre* que l'Académie française a couronnée. A son tour, M. Émile de Bonnechose, qui habitait alors Versailles, me mit en rapport avec M. Sirot, homme pieux et bon, auquel le Ciel a accordé le don merveilleux de soulager toujours et de guérir souvent les maux de la pauvre humanité. M. Sirot consentit à s'occuper de ma malheureuse infirme : grâce à ses soins, elle recouvra en partie l'usage de la main et du bras droit. De cette époque date une amitié qui dure encore et une reconnaissance profondément sentie.

Peu de temps après, S. M. le roi de Suède

m'honorait d'une nouvelle faveur ; mais je dois dire d'abord que M. Bérenger m'avait fait faire connaissance depuis longtemps avec un bon et spirituel vieillard, M. Izarn, ami du roi Charles-Jean et anciennement inspecteur de l'Université. M. Izarn, m'ayant prise en affection, avait bien voulu se charger d'offrir, pour moi, à Sa Majesté, le respectueux hommage de l'ouvrage intitulé *la Pierre de Touche*, et le roi avait ordonné qu'une traduction en serait faite en suédois pour l'usage des écoles de la Suède, honneur dont j'étais bien fière. Presque chaque fois que j'allais à Paris, et c'était souvent à cause du procès que je soutenais contre mon éditeur, je tentais de voir M. Izarn, dont l'entretien était rempli de charme. Je ne le rencontrais pas toujours. Un matin, le lendemain de mon retour de Paris, je reçus la lettre que voici :

« Mademoiselle,

« Depuis longtemps, vous êtes pour moi un sujet de trouble, de tourments et d'angoisses.

« N'allez pourtant pas vous effaroucher de cette brusque déclaration avant d'en avoir appris les motifs.

« Je fus d'abord tourmenté de regrets quand j'appris qu'étant venue chez moi, vous aviez perdu votre temps à attendre la sortie d'une personne que j'aurais assurément renvoyée bien plus tôt si j'avais pu savoir que vous étiez là.

« Quelques jours après, ce fut bien pire. M. de Lœwenhielm, arrivant de Stockholm, vint me voir et me dit qu'il m'apportait une médaille ; mais ses malles n'étaient pas encore ouvertes ; il me l'envoya pourtant le surlendemain.

« Vinrent alors les embarras pour déterminer le jour où je pourrais vous l'apporter moi-même à Versailles.

« Le jour étant enfin fixé, vint la réflexion que vous ne pourriez voir dans cette médaille que sa valeur métallique, si je ne prenais soin de faire savoir, *urbi et orbi*, comment, pourquoi et de qui vous l'aviez reçue.

« Et cette réflexion fort à propos venue me mit dans la nécessité de rapports avec M. de Lœwenhielm, que je ne pouvais pas mettre en scène, à son insu, avec M.***, du *Moniteur Universel*, à qui j'avais donné mon article.

« Et les jours filaient, filaient, et la médaille était toujours là.

« Dimanche, enfin, premier du mois, je vis mon article casé parmi les faits divers de la grande trompette, et je voulais vous apporter lundi médaille et *Moniteur*.

« Mais il était écrit que, rentrant aujourd'hui chez moi, d'où je n'étais sorti depuis huit jours, et pour moins d'une heure, il me faudrait apprendre que vous étiez venue tout juste au moment où je traversais le Louvre !

« Et, si je vais demain à Versailles, il m'arrivera, sans doute, de ne pas vous y trouver.

« Voilà pourquoi je vous fais ce long récit, justification de ma déclaration que mademoiselle Ulliac de Trémadeure est pour moi un sujet de trouble, de tourments et d'angoisses.

« Ce qui ne m'empêche pas de l'assurer, *quand même*, de ma très-haute estime et de ma respectueuse affection.

« J. IZARN.

» Je présente mes hommages à la mère qui a si bien élevé sa fille.

« 4 août 1841. »

On ne pouvait annoncer d'une manière plus aimable la faveur dont le roi de Suède m'honorait. Cette médaille, c'était la grande médaille d'or portant pour exergue : *A ceux qui l'ont mérité par leurs travaux*. M. Izarn eut la bonté de me l'apporter lui-même.

A la fin du même mois, l'Académie française couronnait l'ouvrage qui a pour titre : *Claude Bernard ou le Gagne Petit*, et je recevais une nouvelle marque de la bienveillance que daignait m'accorder la famille royale, bienveillance due tout entière à madame de Montalivet, douairière, à madame de Tascher, à M. le comte et à madame la comtesse Camille de Montalivet. Le roi des Français me décernait une médaille d'or à titre d'encouragement et de récompense pour mes longs travaux. Enfin je publiais un nouveau volume, *les Contes de la Mère l'Oie*, et je gagnais le procès entamé contre mon éditeur. Ainsi se trouvait vérifié ce vieil adage qu'*un bonheur ne vient jamais seul ;* mais un malheur ne vient jamais seul non plus. Depuis deux ans j'avais perdu plusieurs amis dévoués : madame B***, de Versailles, qui nous avait accueillies si affectueusement lors de notre retour d'Allemagne, madame Victoire Ba-

bois au cœur si chaleureux, la bonne madame Aubley, l'excellent M. Delorme et le bon M. Guernu. En ce moment, mon vieil ami, M. Alexandre Duval me donnait de vives inquiétudes, et ma chère Élisabeth se mourait. Les jouissances de l'amour-propre ne consolent pas des souffrances du cœur, et les triomphes littéraires n'arrêtent point les larmes qu'une juste douleur fait couler. Je n'étais plus à cet âge où l'avenir apparaît sans bornes, à cet âge où chaque espérance évanouie est remplacée par d'autres espérances. Je sentais en moi une tristesse et une inquiétude vague que les succès de l'instant présent ne dissipaient pas ; cette inquiétude vague n'était que trop fondée.

Depuis quelques années les imprimeurs et les libraires de province s'étaient emparés de la publication des livres dits d'éducation ; peu inquiets du contenu de ces livres, ils songeaient surtout à les donner à un prix tel que les libraires de Paris fussent réduits à ne pouvoir soutenir la concurrence. Brouillée avec mon éditeur, je n'avais guère d'espoir d'en trouver un autre à Paris, car ceux qui s'étaient occupés jusqu'alors de livres pour la jeunesse y renonçaient. La province me faisait des offres fort séduisantes sous certains rapports ;

on allait jusqu'à me dire : « Le sujet que vous voudrez, le format que vous voudrez, le prix que vous voudrez. » Mais il fallait me soumettre à une censure qui n'existait pas dans nos lois, et cette censure, quoique animée des meilleures intentions, traduisait souvent les pensées de l'auteur de telle sorte qu'on lui faisait dire le contraire de ce qu'il avait d'abord écrit ; j'en avais plusieurs exemples bien frappants. Je refusai donc les offres des éditeurs de la province.

Un autre souci me préoccupait : le séjour de Versailles ne plaisait pas à ma mère. Pendant assez longtemps elle m'avait interdit de me servir des chemins de fer ; il me fallait dès lors accepter l'hospitalité chez Élisabeth, et en laissant ma mère aux seuls soins d'une jeune bonne, passer près de quarante-huit heures dans mes voyages à Paris. L'affreuse catastrophe arrivée au chemin de fer de la rive gauche, acheva de faire prendre à ma mère Versailles en dégoût.

Mais où aller? Quelqu'un m'indiqua le Petit-Montrouge, et, dans le square d'Orléans, je louai une maisonnette avec jardin. J'étais bien lasse de tous ces changements de demeure ; nos amis en plaisantaient parfois et me comparaient

au soleil qui passe chaque mois d'un signe du zodiaque dans un autre. Le château de la Charolais nous avait gâtées; enfin, après une année de séjour à Montrouge, je découvris sur le boulevard du Mont-Parnasse, au carrefour de l'Observatoire, une jolie habitation, comme enfouie dans un amas de verdure. Ma mère avait un assez grand jardin dans un beau jardin, et tout annonçait qu'ici nous pourrions nous regarder comme installées pour plus d'un jour. En effet, nous avons passé près de huit années dans cette maison. Je ne la revois jamais sans que mille et mille souvenirs se réveillent; souvenirs plutôt empreints de tristesse que de joie, car lorsqu'on est arrivé à l'âge mûr, le nombre de ces dernières diminue tandis que les sujets de tristesse se multiplient au contraire.

Ma bonne Élisabeth avait succombé depuis plusieurs mois, lorsque mon vieil ami, mon conseil, mon appui dans la carrière des lettres, M. Alexandre Duval succomba à son tour. Je pleurai amèrement celui qui avait aplani pour moi les difficultés de la route, celui auquel je devais les deux couronnes décernées par l'Académie française, celui enfin qui m'avait fait connaître les douceurs d'une bonne et franche amitié, partagée par ma-

dame Duval, qui me l'a conservée jusqu'à son dernier jour; et cette amitié je la retrouve encore aujourd'hui dans ses deux filles, Adèle et Malvina.

Si mon vieil ami avait vécu, je n'aurais certainement pas cédé aux instances d'un autre ami, mais ami imprudent, qui était parvenu à me persuader de faire, par moi-même, une entreprise de librairie. Oui, bien des chagrins, bien des soucis m'accablaient alors.

Comme toutes les femmes qui sont obligées de gagner le pain quotidien, je n'avais pu établir, dans ma maison, l'ordre, l'économie qui sont le fondement le plus certain d'une aisance durable. Les souffrances de mon père, celles de ma mère, m'avaient entraînée à dépenser sans compter, et aujourd'hui que le travail productif me manquait, mes ressources se trouvaient bien au-dessous de nos besoins. Un ami, M. C. G. Simon, rédacteur en chef du *Breton* et membre de la Société industrielle de Nantes, s'intéressa vivement à cette situation pénible. Pendant des années j'avais donné des articles au *Breton* et au *Lycée armoricain*, fondés par M. Mellinet-Malassis, également fondateur de la Société industrielle de Nantes, Société

dont l'action bienfaisante n'a pas cessé de s'exercer depuis l'année 1832. J'avais concouru autant qu'il dépendait de moi à seconder dans leurs vues généreuses les hommes d'élite qui la composent, en offrant pour l'*École spéciale des apprentis*, qui est une de leurs bonnes œuvres, ceux de mes ouvrages que j'avais écrits en faveur des classes populaires, et ce modeste concours avait été accueilli avec la plus grande bienveillance. Sans me rien dire, M. C. G. Simon intéressa si vivement la Société industrielle de Nantes au sort de ma mère et au mien, qu'il fut décidé qu'une requête serait présentée au ministre de l'Instruction publique pour obtenir que Son Excellence voulût bien porter aussi haut que possible le chiffre de ma pension littéraire. Les termes dans lesquels sont conçus la délibération et la requête de la Société industrielle, témoignent d'une haute estime et d'un vif intérêt pour celle qui en est l'objet, estime d'autant plus précieuse, que cette Société tient un rang élevé dans l'opinion publique.

Le ministre, M. le comte de Salvandy, fit droit à la requête d'une manière flatteuse; il porta le chiffre de ma pension à 1,500 fr., en témoignant le regret d'avoir contre-signé l'année précédente

une ordonnance qui fixait à ce taux le *maximum* des pensions littéraires.

Notre modeste revenu aurait suffi et au-delà à nos besoins plus modestes encore, si l'état maladif de ma malheureuse mère n'avait nécessité des dépenses extraordinaires et multipliées. Je me demandais souvent si je ne ferais pas sagement de chercher un refuge dans quelque obscur village où l'existence matérielle serait plus facile qu'à Paris : mais comment renoncer à la carrière des lettres, qui avait été, il est vrai, pour moi, jusqu'alors une source de tourments, de travaux incessants, mais aussi d'aisance pour ma mère, et de jouissances intellectuelles ! Tout espoir de trouver un éditeur à Paris, n'était pas entièrement perdu, et enfin je ne pouvais pas abandonner l'entreprise de librairie, qui paraissait devoir réussir. C'était par l'étude et par le travail que je parvenais à me distraire de ces sérieuses et tristes préoccupations.

L'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Arago, venait de reprendre ses cours d'astronomie. La foule se portait à l'Observatoire, et pour trouver place à l'amphithéâtre, il fallait y être arrivé à dix heures du matin. La

leçon ne commençant qu'à une heure après midi, c'était trois heures à passer dans l'attente. Autour de la chaire du savant professeur, se trouvaient un grand nombre de places *réservées*, et les élus pouvaient n'arriver à l'estrade que quelques minutes avant l'apparition de M. Arago. Comment parvenir à faire partie du nombre des privilégiés? Après bien des hésitations, je me décidai à tenter une démarche auprès de madame Mathieu, sœur de M. Arago. Je lui écrivis quelle était ma position d'auteur et de garde-malade, position qui ne me permettait pas de dépenser trois heures dans l'attente d'une leçon qui m'enchantait. Je demandais donc à être admise dans l'estrade. La lettre était accompagnée de quelques volumes dont je faisais hommage à mademoiselle Mathieu.

Ces dames, deux jours après, m'apportaient elles-mêmes la réponse, et, de ce jour commença une amitié dont je n'ai cessé de recevoir les témoignages les plus touchants et les plus doux. Admise peu à peu dans l'intimité de la famille, j'ai pu admirer les qualités du cœur les plus rares unies aux dons d'une haute intelligence.

Heureux de ma bonne fortune, petit papa Hau-

mont m'engagea à en profiter pour mettre à exécution le projet de faire un livre d'astronomie destiné aux jeunes filles, projet bien téméraire de la part d'une ignorante comme moi : mais M. Haumont avait sténographié le précédent cours de M. Arago; il avait composé, en vers latins, avec une traduction française en regard, un poëme sur l'astronomie. Tout cela m'était offert avec la franchise bretonne ainsi que les conseils d'une bonne amitié. Je pouvais, en outre, compter sur l'obligeance de M. Laugier, fiancé de mademoiselle Mathieu et sur celle de M. Mauvais, savant astronome attaché à l'Observatoire, pour toutes les explications, tous les renseignements dont j'aurais besoin. Le magnifique cabinet, les beaux instruments, tout enfin devait faciliter mes études.

C'est à peu près à cette même époque que j'eus le bonheur de faire la connaissance de M. et de madame Émile Souvestre. Je le désirais depuis long-temps; mais M. Souvestre ne voyait pas de gens de lettres; il fit une exception en ma faveur : mon titre de Bretonne, les lectures faites par ses aimables filles de quelques-uns de mes ouvrages, m'ouvrirent la porte d'une maison où

régnait le bonheur. Émile Souvestre n'avait rien des prétentions ni de la fatuité qu'on reproche souvent avec trop de raison aux auteurs qui jouissent de la faveur du public. Sa causerie était attachante; on retrouvait dans l'homme simple et bon toutes les qualités qui brillent dans les ouvrages de l'auteur. Sensibilité vraie, justesse d'esprit, piété sincère, droiture et loyauté. Madame Victoire Babois a dit en parlant du talent :

Il n'est touchant et beau qu'avec une belle âme:
Il n'est durable et vrai qu'avec un bon esprit.

Jamais personne n'a mieux mérité qu'Émile Souvestre qu'on lui fît l'application de ces jolis vers si parfaitement justes. Bien malheureusement la mort est venue l'enlever dans la maturité de ce beau talent, et sa compagne inconsolable pleurera éternellement un bonheur à jamais perdu. Elle est digne de celui auquel le ciel l'avait unie.

Le temps passait cependant et aucun éditeur de Paris ne se présentait. Celui de province était venu renouveler ses offres brillantes, mais toujours avec la condition de la censure, à laquelle je ne voulais pas me soumettre, non par amour-

propre, car la critique m'a toujours trouvée accessible et docile; mais celle qui vous laisse votre libre arbitre, qui vous permet de rester vous-même et non cette censure positive, absolue, qui exige une complète obéissance. Si cet éditeur avait connu mes inquiétudes pour le présent et pour l'avenir, il n'aurait rien compris à la persévérance de mes refus. C'est qu'en moi parlait une voix qui l'a toujours emporté sur les suggestions de l'intérêt pécuniaire. Cette voix c'était celle de la probité; c'était encore le respect de mon nom, et je voyais clairement qu'on voulait surtout *acheter* ce nom. Il n'avait jamais été, il n'était pas à vendre.

L'inquiétude, le découragement et la fatigue, amenés par de longs travaux, par des veilles prolongées, par le chagrin enfin, déterminèrent une maladie grave qui me mit en danger. J'avais essuyé déjà des indispositions sérieuses; mais j'avais soutenu la lutte debout : cette fois en proie au délire de la fièvre, je passai neuf jours dans l'ignorance des angoisses que je causais à ma pauvre mère. Les tendres soins de l'amitié me rendirent au sentiment de l'existence et ma première pensée fut pour ma mère. Combien elle

avait souffert! je le devinai à l'altération de ses traits.

Je commençais à entrer en convalescence, lorsque ma protectrice et amie, madame de Montalivet, m'honora d'une visite. Quelles paroles douces et consolantes elle sut trouver pour relever nos forces abattues ! Quelques jours après, madame de Tascher vint à son tour... Ainsi soutenue et encouragée, j'osai espérer que la Providence ne nous abandonnerait pas. Cet espoir ne fut pas trompé. On m'offrit la direction morale et littéraire du *Journal des jeunes Personnes;* deux amis concoururent à la conclusion de cette affaire peu avantageuse, sous certains rapports, mais qui m'assurait du travail, et, dès que je pus tenir une plume, je commençai à remplir mes nouvelles fonctions.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un journal qui paraît une fois seulement par mois n'exige ni grande préparation, ni étude sérieuse, ni préoccupation matérielle. J'ai passé onze années dans ce rude labeur et j'y ai perdu la santé. Mais que de douces jouissances, dans cette correspondance avec de jeunes filles confiantes, spirituelles, bonnes, aimables et affectueuses! Que de jouissances aussi

dans les relations avec leurs mères et avec certains auteurs tel que Émile Souvestre, madame Swanton Belloc, Adélaïde de Montgolfier, madame Charles Reybaud, Adèle Cléret, de Stolz, Emma Duguendy, ma bonne et chère Henriette Renan, et tant d'autres collaborateurs dont j'ai gardé le doux souvenir! C'est à ce recueil que je dois aussi d'avoir fait la connaissance et acquis l'amitié de la famille Jacotot. Le fils du célèbre auteur de *la Méthode d'Émancipation intellectuelle* vint à moi avec une ouverture de cœur qui me toucha. Il me présenta sa femme et ses deux charmantes filles, Émilie (aujourd'hui mariée à M. Desbordes, bien digne de faire partie de cette excellente famille) et Marie, toutes deux élevées d'après les principes de leur aïeul; toutes deux fort instruites, toutes deux bonnes musiciennes et improvisatrices. Cette affection fondée sur une estime réciproque a grandi d'année en année...

Ici se termine le récit des souvenirs de la vieille femme. Pour elle comme pour quiconque réfléchit et pense, les souvenirs au déclin de la vie sont empreints d'une douloureuse tristesse. Peu à peu ont disparu les illusions; l'expérience a apporté ses fruits amers; elle nous a appris que

vivre c'est voir *mourir;* que c'est voir disparaître de la terre ceux qui nous ont aimé, qui nous ont soutenu dans la carrière, et ces souvenirs-là, pénibles, mais bien chers, ne trouvent dans le langage, aucune expression pour les peindre.

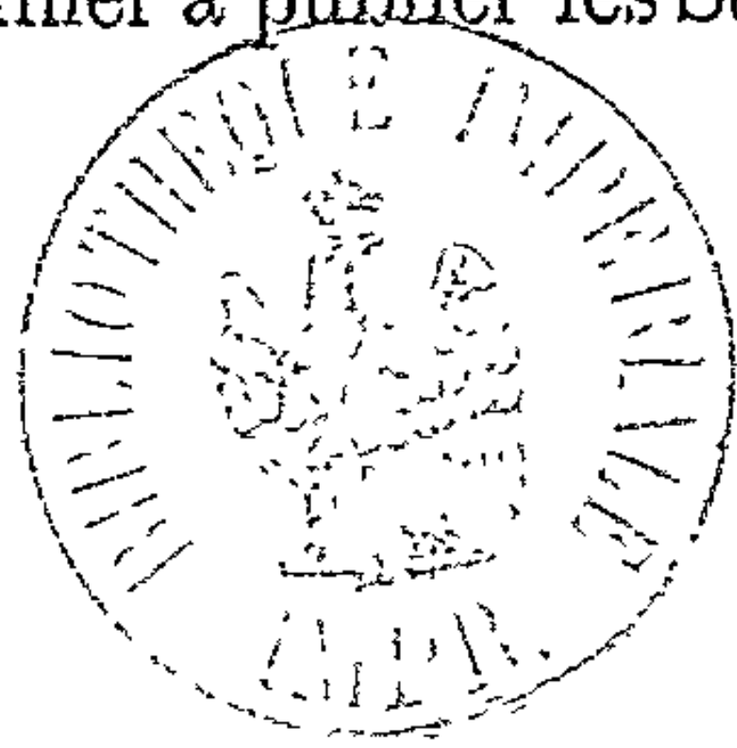
Dieu avait daigné m'accorder un don précieux, celui de me faire aimer; je l'en ai remercié bien des fois; mais plus j'en ai compris la valeur, plus cruelles ont été ces séparations qu'il faut subir tôt ou tard, car elles ont été plus profondément senties. Des liens bien chers me restent encore; les enfants de mes anges protecteurs, mesdames de Montalivet et de madame de Tascher, accoutumées, dès le berceau, à aimer celle qui aimait leur aïeule et leur mère, m'entourent aujourd'hui de tendresse. M. le comte et madame la comtesse de Montalivet ne cessent de me donner des témoignages d'affection et d'estime, et celle que Maurice, Charlotte, Clémentine et Karl appellent *bonne amie*, reçoit aussi d'affectueux souvenirs des jeunes femmes qui composent la charmante famille de M. le comte de Montalivet, mon bienfaiteur; car c'est à lui que je dois cette indemnité littéraire qu'il accorda surtout en réparation des injustices subies par mon pauvre père. Enfin

des amis vrais entourent ma vieillesse, et mes tristes infirmités ne les lassent pas. Oui, je sens avec joie la reconnaissance remplir mon cœur pour les saintes et constantes affections qu'on a bien voulu me vouer.

CONCLUSION.

Ce n'est pas un frivole sentiment de vanité qui m'a portée à dicter ces souvenirs. Je l'ai prouvé par ma franchise à dire comment s'est ouverte pour moi la carrière des lettres. Je dois tout à mes parents; j'ai voulu rendre un hommage public à leur mémoire. Nous ne sommes rien par nous-mêmes; entre les mains d'une mère, d'un père sages se développent les facultés que nous avons reçues du ciel. On l'oublie trop généralement : des circonstances indépendantes de notre volonté complètent ce développement; c'est encore là une chose qu'on oublie : on s'imagine enfin que la culture des lettres peut n'occuper que les loisirs; j'ai cru devoir prouver que c'est une erreur. Quelques talents éclosent d'eux-mêmes, comme la fleur, mais ces talents-là sont rares. Il m'a donc semblé bon d'avertir la foule des jeunes filles, des

jeunes femmes qui se croient appelées à devenir auteurs, que le travail, et un travail assidu, donne seul un succès durable. Voilà comment et pourquoi je me suis laissée entraîner à publier les *Souvenirs d'une vieille Femme.*



FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

CATALOGUE DES OUVRAGES

PUBLIÉS SOUS DIFFÉRENTS PSEUDONYMES

PAR

Mlle ULLIAC TRÉMADEURE

COMPOSITIONS — TRADUCTIONS — IMITATIONS.

SOUS LE PSEUDONYME DE S. U. DUDRÉZÈNE

1816 *La Petite Harpiste*, roman moral (traduction anonyme). 2 vol. in-12.

1818 *La Comtesse de Kiburg*, roman moral (traduction anonyme). 3 vol. in-12.

1819 *Agnès et Bertha*, roman moral (traduction anonyme). 2 vol. in-12.

1820 *Rodolphe et Marie*, roman moral (traduction). 4 vol. in-12.

1821 *La Forêt de Woronetz*, roman moral (composition). 4 vol. in-12.

1822 *Frédéric Brack*, roman moral (traduction). 6 vol. in-12.

1824 *Henry ou l'Homme silencieux*, roman moral (composition). 4 vol. in-12.

1825 *L'Oiseleur*, roman moral (composition). 3 vol. in-12.

1828 *L'Autocrate de Village*, roman moral imité de l'allemand. 4 vol. in-12.

1832 *Élisca, ou les Français en pays conquis*, roman moral (composition). 5 vol. in-12.

1832 *Les Armoricaines*, nouvelles (composition). 2 vol. in-8°.

1834 *Une Artiste, ou Mina* (dans les Heures du soir). Nouvelle (composition). 1 vol.

SOUS LES NOMS ET PSEUDONYMES S. U. TRÉMADEURE, DE S. ULLIAC TRÉMADEURE, DE S. U. T.

1819 *Le Portefeuille vert* (composition). 1 vol. in-12.

1827 *Histoire de petit Jacques, et relation de son voyage à l'île de Madagascar*. 3 vol. in-18.

1828 *Lettres de mistress Hester Chapone* (imitation de l'anglais). 2 vol. in-32.

1828 *Conseils d'une Mère à ses filles* (imitation de l'anglais). 1 vol. in-32.

1829 *Les Alsaciens* (composition). 2 vol. in-12.

1829 *Beauté morale des jeunes Femmes* (faits historiques). 1 vol. gr. in-18.

1832 *Le Talisman* (composition). 1 vol. in-18.

1833 *Le petit Bossu et la Famille du Sabotier* (composition). 1 vol. in-12.

Cet ouvrage remporta, en 1833, le *premier prix extraordinaire*, fondé par la

Société pour l'Instruction élémentaire, en faveur des meilleurs livres de lecture courante ; en 1834, il obtint, à l'Académie française, l'un des prix Montyon ; dans cette même année, il fut adopté pour les écoles, par le Comité central de la ville de Paris.

1833 *Histoire de Jean Marie* (composition). 1 vol. in-18.

Couronné par la Société pour l'Instruction élémentaire, en 1833. — Adopté en 1835 par l'Université et, la même année, par le Comité central de la ville de Paris.

1833 *Les Dimanches du vieux Daniel* (composition). 2 vol. in-18.

1833 *Laideur et beauté* (composition). 1 vol. in-12.

1833 *L'Institutrice* (composition). 1 vol. in-12.

1834 *Les Souvenirs du Grand-Papa* (composition). 2 vol. in-18.

1834 *Encyclopédie du premier âge* (composition). 1 vol. in-18.

1835 *La Pierre de Touche* (composition). 1 vol. in-8° ou 2 vol. in-12.

La Société pour l'instruction élémentaire a donné à ce livre la *médaille d'honneur*. — En 1838, le Comité central de la ville de Paris l'a adopté pour les écoles d'adultes. — En 1839, feu le roi Charles Jean l'a fait traduire en suédois, pour les écoles de la Suède. — En cette même année, cet ouvrage a été traduit en portugais, pour les écoles du Portugal. — En 1841, la Société industrielle de Nantes l'a adopté pour l'école spéciale des apprentis.

1835 *Une Histoire* (composition). Br. in-12.

1835 *Contes aux jeunes Agronomes* (composition). 1 vol. in-12.

1835 *Contes aux jeunes Artistes* (composition). 1 vol. in-12.

1836 *Contes aux jeunes Naturalistes* (composition). 1 vol. in-12.

1836 *Émilie ou la jeune Fille auteur* (composition). 1 vol. in-12.

1837 *Étienne et Valentin, ou Mensonge et Probité* (composition). 1 vol. in-12.

Ouvrage couronné par la Société de patronage pour les jeunes libérés. — Couronné et adopté pour les écoles, par la Société pour l'Instruction élémentaire, en 1838, et adopté par le Conseil central de la ville de Paris en cette même année.

1838 *Esquisse de l'origine et des résultats des associations de femmes, pour la réforme des prisons en Angleterre* (traduction de l'anglais de mistress Fry).

1838 *Les jeunes Naturalistes, ou Entretiens sur l'histoire naturelle* (composition). 2 vol, in-12 ou 8 vol. in-18.

Ouvrage couronné par la Société pour l'Instruction élémentaire.

1839 *La Foi, ou les trois Pèlerins* (composition). 1 vol. in-18.

1840 *Claude Bernard, ou le Gagne-Petit* (composition). 1 vol. in-12.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

1842 *Contes de ma mère l'Oie* (composition). 1 vol. gr. in-8°.

1844 *Secrets du Foyer domestique*, roman moral (imitation de l'anglais). 1 vol. in-12.

1842 à 1845 BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNE FILLE. *Laideur et Beauté* (morale pratique). 1 vol. gr. in-8°.

1847 *Le legs d'un père*. 1 vol. in-18 (composition).

Eugénie ou le Monde en miniature (faits historiques). 1 vol. gr. in-8°

Astronomie et Météorologie. 1 vol. gr. in-8°.

Les Papillons et les Insectes. 1 vol. gr. in-8°.

L'Institutrice, simples histoires (composition) 1 vol. gr. in-8°.

1859 *La Maîtresse de maison* (composition). 1 vol. in-18.

1860 *Scènes du monde réel.* 1 vol. in-12 (composition).

SOUS LE PSEUDONYME DE H. DE CHATEAULIN, ANCIEN COLONEL.

1829 *La grande Dame et le Villageois*, roman imité de l'allemand. 3 vol. in-12.

1832 *La Virago*, roman imité de l'allemand.

Mémoires d'un jeune Pasteur, encore inédit.

COLLABORATION AUX JOURNAUX.

Sous le voile de l'anonyme et sous les différents pseudonymes de Dudrézène, de Trémadeure, de S. V., de comtesse Léopoldine de W. née de L. mademoiselle Ulliac a écrit divers articles.

1819 Elle donna plusieurs nouvelles au *Mercure de France*, sous le pseudonyme de Boisdison.

1819 à 1832 Elle a travaillé au *Lycée armoricain*; elle y donna successivement : *la Fille de l'Ourse; la Bague de crin ; Léna et Arvin; Pascaline; l'Épreuve; Trois mois à Paris; Lisbeth; Marie*, tableau de mœurs ; une bluette et quelques vers.

1831 à 1835 Dans *le Breton*, de Nantes, sous le titre de *Lettres parisiennes*, elle a traité de la philosophie positive, des salles d'asile, du magnétisme animal.

1832 à 1835 Elle a beaucoup travaillé pour *le Journal des Femmes;* elle y publia des comptes rendus d'ouvrages de sciences ; des nouvelles ; des esquisses, entre autres : *un Naturaliste, Marie Shoning.*

1834 Dans *le Conseiller des Femmes*, elle a donné plusieurs articles sur les femmes en général, sur leurs diverses conditions.

1834 Dans *le Journal de Paris*, elle a donné *le Portefeuille* (histoire populaire).

1835 *De l'Éducation positive*, compte rendu du cours normal de philosophie positive.

1835 Dans *le Citateur féminin*, elle a donné *l'Anniversaire.*

1835 Dans *le Journal des jeunes Personnes*, elle a publié un petit cours d'histoire naturelle, sous ce titre : *Quelques leçons d'histoire naturelle.*

1844 *M. Trime le Voyageur* (composition).

1845 *L'Héritage* (composition).

Mademoiselle Ulliac a dirigé *le Journal des jeunes Personnes* de 1846 à 1857. Tous les articles anonymes ou signés des pseudonymes suivants : Louis Mériadec, Henri de Bougival, Fernand de Lastoure, Pauline Beaumont, Sophie Dudrézène, Léon Dozouville, Marie L., Eugène, et des noms et pseudonymes : Ulliac Trémadeure, *S. U. T.*, sont de mademoiselle Ulliac.

1858 Tous les articles donnés au *Journal des Demoiselles*, à partir de 1858 et les années suivantes, sont signés de son nom et du pseudonyme Trémadeure.